

ANDRÉ LEFEBVRE

Les Lefebvre de Batiscan



Trappeur canadien-français et une amérindienne.

Tome II

Les Canadiens « pure laine »

Roman historique

Fondation littéraire Fleur de Lys

Les Lefebvre de Batiscan



Trappeur canadien-français et une amérindienne

Tome II

Les Canadiens « pure laine »

ANDRÉ LEFEBVRE

Les Lefebvre de Batiscan



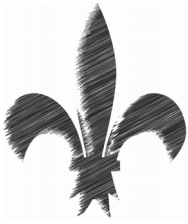
Trappeur canadien-français et une amérindienne

Tome II

Les Canadiens « pure laine »

Roman historique

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Les Lefebvre de Batiscan

Tome II : Les Canadiens « pure laine »

Roman historique, André Lefebvre

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2016, 258 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme sans but lucratif, éditeur libraire québécois en ligne sur Internet. Depuis 2003.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : www.manuscritdepot.com

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible sur support numérique et papier

ISBN 978-2-89612-505-0

© Copyright 2016 André Lefebvre

Illustration en couverture : "'Bourgeois' W---r, and His Squaw" - A French trapper and a Native American woman 1858-1860, by Alfred Jacob Miller (1810-1874). Cette image a été transmise à Wikimedia Commons par le [Walters Art Museum](http://www.waltersartmuseum.org/) sous licence : [Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0 Unported License](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/) et [GNU Free Documentation License](https://www.gnu.org/licenses/fdl.html). Lien :

https://en.wikipedia.org/wiki/File:Alfred_Jacob_Miller_-_%22Bourgeois%22_W---r,_and_His_Squaw_-_Walters_37194078.jpg

Dépôt légal – 2^{ème} trimestre 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ)

Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

Imprimé à la demande au Québec.

Du même auteur

Histoire de ma nation !

André Lefebvre

Essai

Fondation littéraire Fleur de Lys

Lévis, Québec, 2014, 474 pages.

ISBN 978-2-89612-464-0

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.1.htm>

Les souliers d'beu !

André Lefebvre

Essai

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2015, 266 pages.

ISBN 978-2-89612-472-5

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.2.htm>

L'histoire de... l'univers !

André Lefebvre

Essai

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2015, 202 pages.

ISBN 978-2-89612-479-4

Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)

Exemplaire numérique : Gratuit (PDF)

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.3.htm>

LES HOMMES D'AVANT LE DÉLUGE (PAR ÉLIE L'ARTISTE)

Tome I : La science secrète

André Lefebvre

Essai

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2015, 256 pages.

ISBN 978-2-89612-484-8

Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)

Exemplaire numérique : 7.00\$

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.4.htm>

Tome II - Le mystère sumérien

André Lefebvre

Essai

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2015, 250 pages.

ISBN 978-2-89612-409-9

Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)

Exemplaire numérique (PDF) : 7.00\$

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.5.htm>

Tome III : L'énigme égyptienne

André Lefebvre

Essai

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2016, 346 pages.

ISBN 978-2-89612-498-5

Format 8,5 X 11 pouces (Lettre)

Exemplaire numérique (PDF) : GRATUIT

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.6.htm>

LES LEFEBVRE DE BATISCAN

Tome I : « L'apprentissage canadien »

Roman historique, André Lefebvre

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2016, 316 pages.

ISBN 978-2-89612-504-3

Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.7.htm>

Tome II : Les Canadiens « pure laine »

Roman historique, André Lefebvre

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2016, 258 pages.

ISBN 978-2-89612-505-0

Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.8.htm>

Tome III : La politique ou l'honneur

Roman historique, André Lefebvre

Fondation littéraire Fleur de Lys,

Lévis, Québec, 2016.

ISBN 978-2-89612-506-7

Édition papier (6X9 pouces) et numérique (PDF)

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.9.htm>

Avant-propos

L'histoire officielle nous raconte combien nos ancêtres avaient vécu une période difficile au début de notre histoire. Par contre, lorsqu'on s'y arrête un tant soit peu, on se rencontre que leur vie était moins difficile et surtout, plus agréable que celle de la majorité des autres humains dans le monde entier de leur époque. On nous raconte que la saison d'hiver était une saison « morte », où ils se prélassaient dans la chaleur de leur maison n'ayant presque rien à faire. C'est là une preuve additionnelle que l'histoire officielle fut écrite par des Français, en stage au Canada, qui passaient l'hiver à s'ennuyer, sans rien faire; et non par des Canadiens qui étaient tellement occupés durant cette saison. Il ne suffit que de réfléchir quinze secondes, pour comprendre que croire à un « prélassement » dans la douce chaleur d'une maison de 16 pieds par 24 pieds pendant toute une saison, pour une famille de 12 personnes, c'est de croire à une imbécilité. La réalité est que la saison hivernale était la plus active et la plus productive pour nos ancêtres. C'était également leur saison préférée, à cause des soirées de divertissement qu'ils organisaient parce que les déplacements d'un endroit à l'autre étaient facilités par la gelée des voies d'accès. La température était leur environnement constant et ils l'acceptaient telle qu'elle était. Ce n'est que plus tard que les gens conservèrent la température estivale dans leur maison, pendant la saison hivernale. Nos ancêtres vivaient la saison « présente » telle qu'elle se manifestait. Le froid était tout aussi naturel que la chaleur et ils ne privilégiaient pas l'un au détriment de l'autre; trop chaud n'était pas préférable à trop froid. Durant l'hiver, à chaque lever du lit, il faisait froid; et ce, jusqu'à l'époque récente de ma grand-mère. Ils usaient des avantages apportés par chacune de ces saisons; et leurs actions étaient basées

sur la « réalité des faits », plutôt que sur « l'émotion » factice issue de rêves, peut-être « souhaitables », mais non réalisés.

Tout ce que nous avons appris de notre histoire est tiré des « rapports officiels » de la « gérance française » de cette époque. Rien ne nous vient des Canadiens eux-mêmes, sauf quelques indications et sous-entendus contenus dans ces écrits officiels. Mes ancêtres, comme les vôtres, ont traversé cette période avec brio et courage; mais leur courage ne résidait pas dans la douleur et la difficulté de ce qu'ils traversaient, mais plutôt dans leur ardeur procurée par la joie de vivre et le plaisir de réussir à s'adapter à leur environnement. Ces hommes et ces femmes vivaient pleinement et intensément dans un équilibre total avec la « vie naturelle ». Ils étaient rarement « écrasés » par les obligations d'une moralité artificielle établie par une autorité superficielle. C'est d'ailleurs ce qu'ils avaient fui en venant s'établir au Canada.

Ils étaient « libres » et défendaient leur liberté de vivre. Il faut comprendre que leur qualité de vie, même dans leur « Pays d'en haut », qui s'étendait à l'époque sur toute l'Amérique du Nord, était supérieure à ce qu'ont connu, plus tard, ceux qui ont colonisé « les Pays d'en haut » qui se limitait à la région de Ste-Adèle, suivi de la colonisation de l'Abitibi et du Témiscaminque. Nos ancêtres eurent une très belle vie, que les autorités ont gâtée par la suite, jusqu'à nos jours. Je dois cependant admettre qu'il leur était impossible de se « gosser » un ordinateur avec leurs « couteaux-croches »; mais, encore là, au lieu de se réfugier dans une boîte de 24 pouces x 14 pouces x 6 pouces appuyée d'un écran de 16 pouces, ils se réfugiaient dans la forêt et les plaines de l'Amérique du Nord qui leur semblaient illimitées. Le panorama devait être plus vivifiant... peut-être. Je vous invite à y vivre quelques instants, dans cette deuxième partie de leur histoire où, entre autres, ils vous apprendront que ce ne sont pas eux qui ont perdu le Canada aux mains des Britanniques.

André Lefebvre

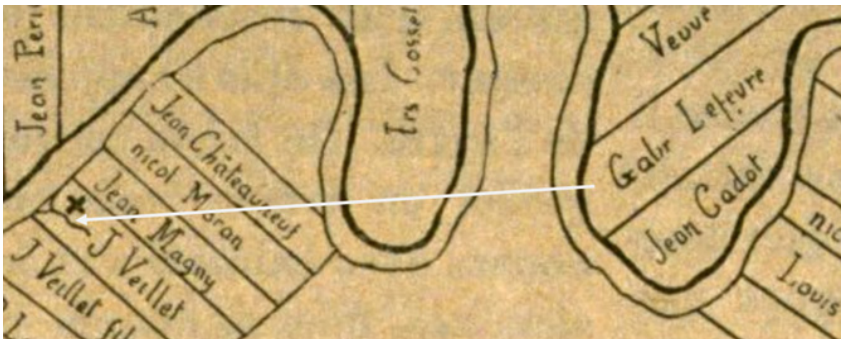
Chapitre 1

L'enquête

Lorsque Jacques-François Lefebvre revint de son errance de 14 ans dans l'ouest en 1737, son père Gabriel Lefebvre était décédé depuis deux ans. Il demanda des explications sur la mort de celui-ci. C'est ainsi qu'il apprit que le soir du 27 septembre, Gabriel s'était dirigé vers l'Église, sise sur la terre de Jean Veillet (Veillette) et que le lendemain, on avait trouvé son corps dans le ruisseau. Plusieurs questions lui vinrent à l'esprit, à savoir :

- 1) Y avait-il de la glace sur la rivière à Veillet (le ruisseau en question) ?
Rep : Non.
- 2) La noirceur était-elle tombée à son départ ? Rep : Oui, puisqu'on l'avait vu vivant à la tombée de la nuit.
- 3) D'où était-il parti ? Rep : De la maison sur sa terre.
- 4) Avait-il averti Alexis ou son épouse Ursule avant de partir ? Rep : Non.
- 5) Était-il parti en canot ou à pied ? Rep : À pied, puisqu'il ne manquait aucun canot.

Suite à ces réponses qu'il avait obtenues, Jacques-François ne pouvait pas accepter que son père fût mort d'un accident. Selon lui, un homme de 70 ans ne part pas à la noirceur, à pied, en forêt, pour se rendre à un endroit où il doit traverser une rivière comme la Batiscan, au moins à une reprise, selon la topographie de l'endroit :



Il comprenait que l'explication voulant que Gabriel visite la tombe de son épouse n'était, en fait, qu'une déduction imaginée pour justifier son corps trouvé dans le ruisseau. Quant à l'autre explication qui aurait demandé que Gabriel parte de chez l'un de ses fils situés plus bas sur la rivière Batiscan, elle ne s'appliquait pas, puisque le corps avait été trouvé du côté de l'église; donc du mauvais côté de la rivière à Veillet. Il aurait fallu qu'il ait déjà traversé la rivière pour que son corps soit trouvé à cet endroit. Par conséquent, le danger de la noyade aurait été surpassé. On n'avait trouvé aucun signe de violence sur le corps du « noyé »; par contre, on avait constaté qu'il s'était effectivement noyé, puisque ses poumons étaient pleins d'eau. Gabriel étant en parfaite santé, Jacques-François n'eut d'autre choix que de conclure que son père avait été noyé par une tierce personne. Rendu à ce point, il se demanda quel intérêt quelqu'un aurait eu d'éliminer son père ? À ses yeux il ne trouvait aucune raison plausible. Qui en aurait tiré profit ? La seule réponse à cette question était: son frère Alexis qui héritait, alors, de la terre de Gabriel Lefebvre.

Mais, encore là, Alexis était l'héritier désigné et il habitait déjà sur cette terre depuis un an avec son épouse, lorsque son père fut trouvé noyé. Penser qu'il « profiterait » de quelque chose dont il profite déjà, n'avait aucun sens. À moins qu'une confrontation entre le père et le fils se soit développée auparavant. Jacques-François s'enquit des renseignements qui lui prouvèrent que rien de tel ne s'était produit. Alexis, autant que son épouse Ursule, aimait son père et en prenait grand soin.

La possibilité de vouloir voler la « cachette secrète » de la famille ne tenait pas non plus, puisque l'argent avait été séparé entre les enfants et que lui-même avait touché sa part; les 528 livres gardés pour lui, par Alexis. Restait donc la possibilité que Gabriel s'était rendu sur la terre à Veillet et que celui-ci l'ayant surpris, l'avait tué croyant avoir affaire à un bandit. Ce qui était contredit par le manque de violence sur le corps du défunt. D'ailleurs, Jean Veillet était âgé de 71 ans, un ami de Gabriel et en bien moins grande forme que ce dernier. Rien n'expliquait le décès de Gabriel Lefebvre dit Lataille. Ce décès demeurait un mystère.

Pour Jacques-François, le meurtre devenait évident; mais le meurtrier s'avérait impossible à identifier. Loin de capituler, il se renseigne si des inconnus de Batiscan étaient apparus dans la région, durant les jours précédant la mort de son père. Personne ne s'en rappelait. Il demanda aux marchands du village s'ils n'avaient pas vendu à des étrangers à cette époque-là. L'un d'eux découvrit une facture

pour l'achat de nourriture, par deux « coueurs de bois » venant de Nouvelle-Angleterre. La facture datait de deux jours avant le décès. Jacques-François en prit note mais n'y attachait pas tellement d'importance sur le moment et il poursuivit son enquête.

Après un mois et demi, sa recherche n'avait pas avancé. Comme il demeurait chez Alexis depuis son retour, il discutait souvent de son problème avec son frère. Lorsqu'il mentionna les deux « coueurs de bois » de Nouvelle-Angleterre, Ursule, la femme d'Alexis, se rappela avoir vu, la veille de la disparition de son beau-père, deux hommes dans un canot qui remontaient la rivière. Suite à cette nouvelle donnée, Jacques-François reprit l'enquête. Personne n'avait vu ces deux hommes revenir du haut de la rivière. Il devenait alors possible que ces deux individus soient redescendus le soir de la disparition de Gabriel Lefebvre. Jacques-François décida de suivre cette piste. Il retourna voir le marchand qui détenait la facture des deux « coueurs de bois ». Celui-ci crut se rappeler que durant leur conversation, les deux hommes avaient mentionné venir d'Albany. Il décrivit les inconnus comme étant âgés d'environ vingt ans. Le reste de sa description pouvait peut-être donner la possibilité d'identifier les personnages si on les rencontrait. Jacques-François décida de se rendre à Albany aussitôt que la glace sur la rivière serait disparue.

Chapitre 2

Le vieux Firpawair

À son arrivée à Albany, Jacques-François ne connaissait personne d'autre que l'ami de son père, l'ancien ex-flibustier Firpawair. Ne sachant s'il vivait encore, il se dirigea vers la boutique qu'il connaissait. Firpawair avait bien vendu sa boutique, mais vivait toujours. Jacques-François parvint à obtenir l'information où le trouver. Il habitait chez une cousine plus jeune, près de la boutique. Lorsqu'il se présenta devant la maison, il vit un vieillard bien portant, assis sur une berceuse du balcon. Le bonhomme fumait sa pipe en écume de mer et le regardait s'approcher.

— Bonjour Monsieur, ne seriez-vous pas celui que j'appelais Firpawair lorsque j'étais jeune ? Lui demanda Jacques-François.

— Il n'y a qu'une seule personne au monde qui prononce ainsi mon nom de guerre « Firepower ». Tu es certainement le fils du moussaillon, dit l'ex maître-canonnier flibustier, devenu marchand à la retraite.

— Mon nom est Jacques-François Lefebvre dit Lataille.

— C'est ce que je disais. Viens t'assire près de moi. Je suis heureux de ta visite. J'imagine que tu veux que je te conseille un marchand honnête pour tes affaires ? demanda Firpawair.

— Non merci; pas pour l'instant. La raison de ma visite est tout autre. Mon père est décédé il y a deux ans et je crois qu'il fut assassiné. C'est mon enquête qui m'amène jusqu'ici.

— Le moussaillon est mort ! s'écria Firpawair. C'est impossible ! Il avait une santé de fer.

— Effectivement monsieur Firpawair; lorsqu'il est décédé, il était en parfaite santé. On a retrouvé son corps sur le bord d'une rivière près de chez nous.

Jacques-François expliqua la situation et ajouta son opinion sur l'événement.

— Tu as raison; ce fut certainement un meurtre. Et tu me dis que deux « coureurs de bois » d'Albany ont été aperçus près de chez lui la veille de sa mort ?

— Exactement.

— Donc, sa mort est reliée à l'exécution des bandits qu'il a effectuée ici, il y a treize ans.

— Quelle exécution ? Je n'ai jamais entendu parler de cela.

— Ton père n'en a jamais parlé. Trois types planifiaient de tuer votre famille pour se venger de la mort de leur frère que l'un des fils du moussaillon avait tué d'un coup de tomahawk. Il les a exécutés dans un boisé, près de ma boutique, après les avoir provoqués en duel. Il avait vaincu trois adversaires qui l'ont attaqué en même temps. Ton père était un brave et tout un escrimeur, mon garçon.

— Oui je sais; mais je suis celui qui a tué cet homme d'un coup de tomahawk. Il avait menacé ma famille et je ne pouvais faire autrement.

— C'est donc toi ce fameux jeune homme. Ton père disait que ton discernement et ton calme devant le danger étaient remarquables. Sauf que cette histoire de vengeance s'éternise et ne me plaît pas du tout.

— Ça ne me plaît pas beaucoup non plus, monsieur Firpawair; mais comment a-t-on pu savoir que mon père avait tué ces bandits si cela a été fait dans le secret ?

— J'ai bien peur que je sois le coupable en cela, répondit Firpawair. Lorsque je négociais la vente de ma boutique, j'ai souvenance d'avoir parlé de cet exploit du moussaillon au jeune homme qui voulait acheter mon commerce. J'avais un peu trop bu durant les négociations.

— Quand avez-vous vendu votre boutique ?

— Il y a deux ans.

— L'avez-vous vendu au jeune homme avec qui vous aviez négocié ?

— Oui, mais pas lors de ces négociations. Il s'est décidé seulement six mois plus tard.

— Donc vous avez parlé de l'exécution à ce jeune homme il y a deux ans et demi ?

— C'est à peu près ça; oui.

— Je vous remercie monsieur Firpawair. Je crois bien que mon enquête progresse assez bien.

— Je te demande de faire très attention, mon jeune ami. Le propriétaire de ma boutique n'est pas exactement un enfant de chœur. Je le soupçonne de banditisme dans la région. Sa prospérité grandit trop rapidement pour être le fruit de mon commerce. Il paraît qu'il a plusieurs « hommes de main ». Si je peux m'exprimer ainsi.

— Ne vous inquiétez pas. Je serai très prudent.

— Promets-moi de revenir ici ce soir. Car j'imagine que tu te rends tout de suite à ma boutique ?

— Je n'attendrai certainement pas à demain, dit Jacques-François en souriant.

— Tu es comme ton père. Mais promets-moi de venir dormir ici ce soir sans faute, quoi qu'il arrive. Sinon je vire Albany sens dessus dessous pour te retrouver.

— C'est promis monsieur Firpawair. Je reviens aussitôt ma visite terminée. Et Jacques-François se dirigea vers la boutique.

Chapitre 3

Suite de l'enquête

— Bonjour cher ami, lui dit le jeune propriétaire de la boutique. Avez-vous trouvé celui que vous cherchiez ?

— Oui, je vous remercie pour vos informations. L'ancien propriétaire m'a permis de trouver qui avait tué mon père en le noyant dans la rivière derrière l'église de Batiscan. Et tout cela grâce à vous cher ami. Je vous dois beaucoup plus que vous ne le croyez.

Le jeune homme devint blême d'un seul coup. Ce qui confirma à Jacques-François, ce qu'il soupçonnait.

— Et ce qui me reste à comprendre, je crois bien que c'est vous qui m'y aiderez. Puis-je vous inviter à prendre un pot au pub près d'ici ?

Le jeune homme était retourné derrière son comptoir. Jacques-François le vit tendre la main sous le comptoir. Saisissant son couteau de chasse, il le lui présenta à la gorge.

— Je ne toucherais pas à ce qui se trouve derrière ce comptoir si j'étais vous. Tout ce que je veux est de comprendre vos raisons. Alors, allons prendre ce pot, s'il vous plaît.

— Je... je n'ai personne pour me remplacer, balbutia le jeune homme.

— Vous n'avez pas de client non plus; donc vous allez fermer boutique pour une heure. Allez ! Venez.

Assis à une table du fond, le dos appuyé au mur, Jacques-François regardait le jeune homme devant lui.

— Dites-moi pourquoi vous avez assassiné mon père.

— Je n'étais pas seul.

— Oui, je sais; vous étiez deux. Mais pour quelle raison. C'est ce que je veux savoir.

— Simplement parce que l'un de ceux que votre père a tués est le paternel de celui qui m'accompagnait. Il voulait venger son père.

— C'est assez compréhensible de sa part. J'aurais probablement fait comme lui. Est-il possible de rencontrer ce jeune homme ?

— Oui; certainement. Il demeure près d'ici.

— Envoyez-le chercher. Qu'il vienne tout de suite. Je veux régler ce problème rapidement.

— Vous ne pouvez pas vous permettre de tuer quelqu'un ici. Vous seriez arrêté.

— Est-ce que l'assassinat est toujours le seul moyen pour vous, de régler les problèmes ? demanda Jacques-François avec irritation.

— Que voudriez-vous faire d'autre à celui qui a tué votre père ? poursuivit le jeune homme.

— Ça fait trois fois que je vous le dis; je veux comprendre. Faites-le chercher tout de suite. Je ne plaisante pas.

Dix minutes plus tard, se présentait à leur table un autre jeune homme à mine beaucoup plus patibulaire que le premier.

— Qu'est-ce que tu me veux Henry ? demanda-t-il sèchement.

— C'est ce gentleman qui veut te parler, Will, répondit Henry en désignant Jacques-François.

— Qu'est-ce que tu me veux toi ? dit-il en regardant le Canadien d'un air provocateur.

Jacques-François lui attrapa la main en lui repliant la première phalange du pouce vers l'intérieur tout en poussant avec son propre pouce. Will plia des genoux et le Canadien le fit assoir près de lui. Il lui enleva le pistolet et le couteau de chasse à sa ceinture. Ne lâchant pas sa prise sur le pouce replié, il dit :

— Je voulais vous parler d'une petite expédition que vous avez faite il y a deux ans à Batiscan.

— J'ai tué celui qui avait tué mon père, puis après ? répondit Will affectant toujours son air provocant.

— Non pas « après » mais plutôt « avant », savez-vous pourquoi votre père avait été tué ? demanda le Canadien.

— Non et je m'en fiche complètement. J'ai fait justice; un point, un trait.

— Dans ce cas, vous comprendrez que je doive faire justice moi aussi, puisque c'est mon père que vous avez tué.

— Votre père n'avait qu'à ne pas tuer le mien. Mon action ne fut que justice.

— Vous ne savez même pas pourquoi il l'a tué.

— Et vous, vous le savez ?

— Certainement. Il l'a tué parce qu'il avait tué un de mes frères et il s'apprêtait à tuer toute notre famille.

— C'est faux ! Mon père n'aurait pas fait cela.

— Pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? Vous l'avez fait vous-même.

— J'ai tué un assassin.

— Un assassin qui avait tué trois assassins.

— C'est vous qui le dites.

— Exactement; c'est moi qui le dis et je peux le prouver. Mais l'histoire ne commence pas là; elle commence sur le bord de la rivière Saint-François, plusieurs années avant la mort de votre père.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Votre histoire n'a aucun sens.

— Au contraire elle explique tout. Votre père n'avait pas seulement deux frères; il en avait trois.

— Comment pouvez-vous savoir cela ? Ce troisième oncle est décédé bien avant la mort de mon père.

— Je le sais, simplement parce que c'est moi qui l'ai tué d'un coup de tomahawk en plein front.

— Co... Comment ? C'est vous qui avez tué mon oncle ? s'exclama Will stupéfait. Il avait perdu son air provocateur.

— Oui, je l'avoue, mais je ne pouvais pas faire autrement. Votre oncle était aussi imbécile que vous et, peut-être, plus. C'est ce que j'essaie de découvrir.

— Que voulez-vous dire ?

— Je me demande si je dois vous tuer pour que cesse cette folie de vengeance, ou si vous pouvez comprendre qu'il y a eu assez de victimes jusqu'ici.

— Pourquoi avez-vous tué mon oncle ?

— Parce qu'il avait menacé toute ma famille et avait menacé de me tuer dans une embuscade; et comme il me semblait un homme à faire ce qu'il disait, je n'ai pas eu le choix.

— On m'a dit que cet oncle n'était pas tellement honnête. La famille ne l'appréciait pas beaucoup.

— Mais l'appréciait assez pour le venger en tuant des innocents.

— Ce sont les liens du sang qui l'exigent. Si je comprends bien, mon père aurait tué l'un de vos frères parce que vous avez tué mon oncle ?

— Exactement.

— Et votre père aurait tué le mien et ses deux frères parce qu'ils avaient tué votre frère ? continua Will.

— Et vous, vous avez tué mon père parce qu'il avait vengé mon frère. Aujourd'hui, le cercle est bouclé, puisque celui qui avait tué votre premier oncle est devant vous pour venger son père que vous avez tué. Il me reste à décider si je vais vous tuer pour éviter d'autres assassinats ou si nous enterrons la hache de guerre. Qu'en pensez-vous ?

— C'est à vous de décider puisque j'ai tué votre père, décréta Will.

— Vous avez raison et je vais y penser, répondit Jacques-François en se levant. Il remit le pistolet et le couteau de chasse à Will et se dirigea vers la porte de sortie. Lorsqu'il mit la main sur la poignée, il entendit :

— Tu ne t'en tireras pas aussi facilement ! Et un coup de feu éclata pendant que Jacques-François ressentait une brûlure à son bras gauche. Au son de la menace, il s'était projeté vers la droite. Se retournant, il vit Will qui se précipitait sur lui en brandissant son couteau de chasse. Jacques-François évita l'attaque en se baissant, prit son propre couteau à son mocassin et, en se relevant, l'enfonça dans le plexus de son attaquant. Will était mort avant de toucher à terre.

— Pauvre imbécile, dit le Canadien. Tu n'étais pas plus intelligent que le reste de ta famille.

— Vous êtes blessé, Monsieur ! constata le maître de la place en s'approchant de son client.

— Oui; une balle dans le bras semble-t-il, répondit Jacques-François.

— Assisez-vous, je fais venir le médecin.

— Faites aussi venir le shérif; j'ai tué ce jeune homme.

— J'ai tout vu et c'était de l'autodéfense. Il vous a tiré lorsque vous étiez dos à lui. C'est un scélérat connu à Albany. Vous nous en avez débarrassés. Jacques-François leva les yeux vers Henry, toujours assis au même endroit et lui demanda :

— Qu'en pensez-vous Henry ?

— Je pense que vous m'avez libéré d'un énorme problème; mais que les vôtres ne sont pas terminés. Il a une bande à lui qui voudra le venger.

— Cela ne se terminera donc jamais ? soupira notre Canadien.

— J'attends le docteur et le shérif avec vous. C'est là le plus pressant à régler, ajouta Henry.

La blessure au bras n'était qu'une égratignure; la balle n'avait qu'effleuré la peau. Pansé, Jacques-François n'en était pas du tout incommodé. Assis sur le balcon près de Firpawair, il songeait à ce qu'il allait faire.

— Tu dois partir au plus tôt, lui dit l'ex-flibustier. La bande sera à ta recherche demain.

— Et ils me suivront jusqu'à Batiscan pour me trouver, dit Jacques-François. Il n'est pas question que je les attire là-bas, ajouta-t-il.

— Que veux-tu faire alors ? demanda Firpawair.

— Henry m'a dit qu'ils étaient cinq dans cette bande de bandits. Le shérif m'a averti qu'il ne pouvait rien y faire avant qu'ils agissent. Pouvez-vous me trouver un endroit où me cacher pour une semaine ?

— Tu n'as qu'à rester ici. Personne ne sait que tu y es. Mais tu ne dois pas sortir en ville.

— Avez-vous toujours des Iroquois qui pourraient se charger d'un message à Batisca ?

— Aucun problème; j'en ai deux à mon service ici même. Que veux-tu faire ?

— Demander l'aide de mes frères pour qu'ils me rejoignent ici. Nous devons régler ce problème.

Les deux Iroquois de Firpawair partirent le soir même pour Batisca. Huit jours plus tard, Antoine, Joseph, Charles-Gabriel et Alexis se tenaient devant lui, dans la cuisine chez Firpawair.

Chapitre 4

La solution

— Bon ! dit Antoine. C'est quoi ton problème pour avoir besoin de nous tous ?

— Il nous faut empêcher une bande de bandits de venir à Batiscan pour nous assassiner. Et Jacques-François leur raconta toute l'histoire.

— Ils sont où tes bandits ? demanda Joseph. Je n'ai pas de temps à perdre; je veux signer un contrat vers Michilimakinac cette année et je dois être de retour à la maison début juin pour le faire.

— Nous voulons tous signer des contrats cet été, répondit Alexis. On n'a pas plus de deux semaines pour régler ce problème. Que veux-tu faire ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit Jacques-François. Tout ce que je sais c'est que si je me pointe dans la ville d'Albany, la bande se ruera sur moi pour me tuer.

— Est-ce que tu les connais ? s'enquit Charles-Gabriel.

— Non; mais je connais quelqu'un qui lui, les connaît.

— D'accord. Dis-moi comment je peux rejoindre cette personne cet après-midi. Après avoir reçu l'information, il ajouta : Je vais lui parler. Attendez-moi ici.

Une heure plus tard, il était de retour.

— Voilà ce que nous allons faire. Toi, Jacques-François, tu vas te promener autour du pub et de l'ancienne boutique de Firpawair. Henry et moi allons te suivre partout où tu iras. Les autres, vous vous déplacerez autour de nous sans attirer l'attention et surtout, sans démontrer que vous me connaissez ou que vous connaissez Jacques-François. Lorsqu'un des membres de la bande se présentera, Henry me le désignera et je vous le désignerai pour que vous vous en occupiez. N'oubliez pas qu'ils sont cinq et que vous devez agir sans attirer l'attention.

— Que veux-tu que l'on fasse ? lui demanda Alexis. On ne peut pas attaquer quelqu'un sans attirer l'attention.

— Non mais deux d’entre vous pouvez très bien reconnaître un « ami » et le prendre par les épaules pour l’entraîner avec vous.

— Et que fait-on de lui, après ? demanda encore Alexis.

— Tu l’assommes, tu le bâillonnes et tu l’amènes dans la Boutique d’Henry où tu le laisses dans la cave.

— Compris. Pas de problème, dit Alexis. Mais si Jacques est attaqué ?

— Il se défendra et les autres seront là. Vous n’avez pas besoin d’être plus de deux pour amener un prisonnier. Et ces deux doivent venir nous rejoindre au plus vite. Il en restera toujours un pour nous suivre.

— C’est pas très brillant comme tactique, dit Firpawair. Suivez plutôt Jacques dans la ville et attendez qu’Henry vous désigne l’un des bandits. Suivez ensuite le désigné, car il ira rejoindre ses comparses pour les avertir qu’il a trouvé l’assassin de leur chef. Vous pourrez ramasser toute la bande d’un seul coup.

Joseph qui n’avait pas encore parlé énonça :

— C’est complètement idiot toutes ces simagrées. Un peu plus et vous suggèreriez qu’on se déguise en « squaw ». C’est du « parlage » pour rien dire. Arrêtez de vous compliquer la vie. Jacques-François et moi, nous allons nous promener en ville et attendre qu’on nous attaque. Si vous êtes là, venez nous aider ; si vous n’y êtes pas, vous allez manquer la fête. Viens Jacques, dit-il. Et les deux frères partirent vers le pub. Les trois autres furent bien obligés de les suivre de loin. Charles-Gabriel courut chez Henry et lui demanda de l’accompagner pour lui désigner un membre de la bande, s’il en voyait un.

Lorsqu’ils revinrent vers Joseph et Jacques-François, ceux-ci faisaient face à cinq individus dont trois portaient l’épée et deux avaient des pistolets. Joseph avait dégainé et Jacques-François tenait en joue ceux armés de pistolets, avec le sien. Alexis et Antoine se tenaient quelques pas plus loin, prêts à intervenir.

— Je crois que je n’aurai pas besoin de toi Henry, dit Charles-Gabriel. Les identités sont assez claires.

— Je reste pour voir le déroulement, répondit ce dernier.

L’un de ceux qui tenaient un pistolet dit à Jacques-François :

— Nous sommes deux à pouvoir tirer et tu n’as qu’un seul coup. Tu ferais mieux de laisser tomber.

— Pourquoi nous attaquez-vous ? demanda Jacques-François qui avait aperçu le shérif dans la foule.

— Parce que tu as tué notre chef et que nous allons te tuer.

— Votre chef m’a tiré dans le dos, répliqua Jacques. Son bras gauche était derrière lui et tenait le pistolet que Joseph lui avait remis sans être vu des bandits.

Sans rien ajouter, l’individu leva le bras pour tirer, mais Jacques, de la hanche, tira le premier sans même viser. Le bandit tomba foudroyé d’une balle dans le crâne. L’autre individu leva son arme et vit apparaître l’autre pistolet de Jacques qui tira son coup. Il s’affaissa lui aussi.

Pendant ce temps, les trois épéistes s’attaquèrent à Joseph. Les quatre frères Lefebvre croisèrent les bras en regardant le spectacle. Le shérif qui avait entendu les bandits dire vouloir tuer Jacques-François s’approcha d’eux et dit :

— Vous n’allez pas aider votre frère ?

— L’aider à quoi ? demanda Alexis. Vous feriez mieux de regarder ce qui va se passer; car vous devrez témoigner qu’ils s’attaquent à un contre trois. Woops ! Excusez-moi...contre deux. Merde ! Je veux dire: contre un. Bof ! Ça ne vous servira à rien de regarder, il n’y a plus personne qui attaque notre frère, finit Alexis en levant les mains en signe de dépit. Et, effectivement, les trois attaquants de Joseph gisaient dans leur sang sur la chaussée.

— Y a-t-il des questions que vous voulez nous poser Shérif ? demanda Jacques-François qui le connaissait déjà.

— Non; merci. J’ai toutes les informations pour mon rapport. Je veux ajouter mes remerciements pour nous avoir débarrassés de ces bandits. Je ne parvenais pas à prouver quoi que ce soit contre eux. Bonne journée, Messieurs; je m’occupe de faire nettoyer la chaussée. Et le shérif s’éloigna.

Les frères se réunirent au pub en compagnie du vieux Firpawair et du jeune Henry autour d’un bock de bière.

— Je dois vous remercier Jacques-François, dit Henry. Vous m’avez délivré de l’emprise de ces bandits. Leur chef était mon cousin et se servait de ma boutique pour couvrir ses méfaits.

— Vous êtes quand même un des assassins de mon père. remarqua Joseph. Je ne sais pas si je peux vous le pardonner, ajouta-t-il.

Henry baissa la tête démontrant qu’il regrettait son geste.

— Qu’aurais-tu fait Joseph si je t’avais demandé de venger la mort de notre grand-père qui aurait été tué par un Bostonnais ? demanda Jacques-François.

— Je serais venu sans poser de questions; évidemment.

— C’est exactement ce qu’a fait Henry.

Joseph mit sa main sur l’épaule du jeune homme et lui dit :

— Je te comprends. Je ne t'en veux plus; j'aurais fait comme toi.

— La vengeance n'est jamais une solution, dit Henry. Du moins c'est ce qu'il me semble.

— Je ne peux pas te le confirmer, ajouta Jacques-François. Mais dans ce cas-ci, une seule personne est coupable et c'est celle qui a menacé ma famille. Le désir de vengeance a fait le reste, ajouta-t-il tristement.

Le groupe se sépara assez tôt pour que les Canadiens puissent se rendre en canot à un endroit pour camper jusqu'au lendemain. Le soleil du matin les trouva en train d'avironner au rythme de « C'est l'aviron qui nous mène et qui nous mène. C'est l'aviron qui nous mène en... bas ». Ils retournaient chez eux.

Chapitre 5

Alexis s'installe

Alexis avait continué d'améliorer la terre qu'il avait héritée de son père Gabriel Lefebvre dit Lataille. Les améliorations étaient plutôt au niveau des bâtiments parce que son cheptel était déjà au maximum possible lorsqu'il avait pris les choses en main. Sa vie, antérieure à son mariage, n'avait été qu'aventures dans l'ouest, interrompue par des périodes fastueuses à Montréal et même en Nouvelle-Angleterre. Il connaissait New York et Boston et parlait bien l'anglais. À partir de l'âge de 18 ans jusqu'à 30 ans, il avait pratiquement tout dépensé ses revenus en luxe inutile sans prévoir pour le futur. On doit avouer qu'il affectionnait cette vie extravagante dénuée de responsabilités.

C'est à l'âge de 30 ans, au moment où il allait reprendre sa vie dissolue après avoir touché le paiement de sa course précédente, qu'il rencontra Marie-Ursule. En route vers Batiscau pour se rendre chez ses parents, il avait croisé l'ami de son père, Charles Dubois dit Brisebois, à Trois-Rivières. Celui-ci l'avait invité chez lui, à Yamaska. Au moment où il lui avait présenté sa fille Marie-Ursule; la vie d'Alexis fut chamboulée. Il décida instantanément d'en faire son épouse. Par contre, la jeune fille, âgée de 25 ans, n'était pas intéressée du tout par une vie instable. Elle lui fit comprendre qu'il n'était pas le premier à la vouloir pour épouse et qu'elle avait toujours refusé une union qui ne lui garantissait pas la stabilité d'une vie familiale. Ses enfants seraient en sécurité ou ne seraient pas, dit-elle. Elle émit la condition que le jeune homme devienne sérieux, s'installe sur une terre et se responsabilise du bien-être de sa famille à venir. C'est à ce moment qu'il regretta toutes les dépenses qu'il avait faites depuis son jeune âge. Il redevint sérieux dans l'intervalle d'une seule nuit de réflexion. Il promit à la jeune femme de régler sa situation avant la fin de l'année et se rendit chez son père.

— Salut fils ! lui dit Gabriel. Comment a été ta tournée des pays d'en haut cette année ?

— Salut le père ! Ça été excellent, comme d’habitude; mais cette fois-ci, j’ai gardé tous mes revenus sans rien dépenser. Je veux m’installer et avoir une famille. J’ai besoin de tes conseils.

— Je pense que ta mère pourrait te conseiller mieux que moi; mais je veux bien y participer.

— La mère me sera d’une aide précieuse. On en parlera ce soir au souper, si tu veux bien.

Le futur d’Alexis fut le sujet de discussion qui s’étendit beaucoup plus tard que le souper. Ses frères encore à la maison, se mirent de la partie. Pierre, qui allait épouser Geneviève Trépanier en septembre, était déjà installé. Tout comme Michel qui se mariait le 28 juillet avec Catherine-Anne Papilleau dit Périgny. Quant au dernier, Julien, il envisageait d’épouser Marie Suzanne Raux l’année suivante et son installation était également planifiée. Finalement, seul Alexis n’avait rien de prévu. Ce fut Louise Duclos, la mère de la famille, qui suggéra une possibilité. Elle fit remarquer à son époux qu’ils commençaient tous les deux à prendre de l’âge, lui avait 68 ans et elle, 60. Elle proposa à Alexis de prendre la terre de son père à la condition d’assurer les vieux jours de ses parents. Gabriel trouva l’idée excellente et les autres fils appuyèrent la suggestion sans retenue. Il ne restait à Alexis qu’à accepter la proposition. Il répondit qu’il agréait à la condition que sa fiancée, Ursule, soit d’accord. Tous furent étonnés de découvrir qu’Alexis était déjà fiancé. Il n’en avait encore rien évoqué.

— Qui est cette Ursule dont tu parles, mon fils ? demanda sa mère Louise, un peu inquiète.

— C’est Marie-Ursule Dubois, la fille de Charles, votre ami, répondit Alexis.

— La belle Ursule ! s’écria son frère Pierre. Alors là mon vieux, tu vas être équipé de toute une femme. Comment as-tu fait ? Elle a toujours refusé de prendre époux ?

— Elle m’a dit vouloir épouser un « coureur de bois ». Elle dit que seuls les « coureurs de bois » sont vraiment des hommes; mais qu’aucun de sérieux et de stable ne s’était jamais présenté. D’ailleurs, elle a accepté à la seule condition que je stabilise ma situation, sinon, le mariage ne tient pas.

— Marie-Ursule te fera une parfaite épouse, concéda la mère Louise. C’est une femme de cœur qui a beaucoup d’esprit et un excellent sens de l’organisation. L’éducation de sa mère anglaise devenue canadienne, lui a donné un caractère de femme un peu différent, que j’apprécie considérablement. Ton choix me fait énormément plaisir,

mon Alexis. Je pense que vous serez heureux. Quand pourras-tu donner ta réponse à notre proposition ?

— Je repars demain pour Yamaska et je vous reviens avec la réponse, promet Alexis.

— Je vais t'accompagner, dit son père, Gabriel. Les deux paternels auront des choses à planifier si la jeune fille accepte la proposition, ajouta-t-il.

Deux jours avant le mariage, Alexis et Ursule durent se présenter chez le curé, parce que celui-ci se devait de les informer sur le sacrement de mariage.

— Bonjour mes enfants, leur dit-il. Si je vous ai demandé de venir, c'est pour savoir si vous connaissez bien les implications du sacrement de mariage. Mademoiselle Dubois; pouvez-vous me dire ce que vous savez du mariage ? demanda-t-il.

— Moi ? Je n'en connais absolument rien, répondit Ursule; mais si ça vous intéresse tant que ça, je vous reviendrai dans quatre jours et je vous en donnerai des nouvelles.

Le curé les laissa partir sans insister.

C'est ainsi qu'Alexis devint le propriétaire de la terre ancestrale. Par contre, en 1737 où commence notre récit, Alexis et Ursule ont déjà un fils, Joseph-Marie et une fille, Marie-Ursule. La jeune mère est enceinte et un deuxième fils, Louis-Alexis, naîtra le 22 septembre. Le 21 novembre décède l'oncle Nicolas Duclos, juge de Batiscau, à l'âge de 71 ans. Toute la famille est attristée par la perte de cet oncle bien-aimé. L'année précédente, Alexis avait rempli un contrat avec Gatineau et Hamelin vers Michilimakinac pour 210 livres. En fait, cette année-là, les cinq frères Lefebvre avaient signé des contrats de voyageurs. Alexis ne signera pas d'autres contrats de voyageur avant celui de 1744, avec Alexis Lemoyne dit Monière, pour aller vers Michilimakinac. Il se contentera de faire la traite comme « free trader » en ne négligeant pas l'entretien de sa terre. Pierre, qui naîtra en 1748, sera le dernier-né de la famille. De sorte que cette année-là, la famille d'Alexis et Ursule se composait de trois fils et six filles, et la vie y était confortable et heureuse.

Un avant-midi de ce même été, Alexis travaillant sur son canot, vit son frère Antoine sortir de la forêt et faire traverser la rivière par son cheval.

— Salut le frère ! lui cria-t-il. Tu viens boire une bière avec ton frère ?

— Si tu veux en boire une, je suis d'accord; mais je viens te proposer un marché.

— Attache ton cheval et arrive à la maison; on va en discuter.
En entrant chez lui Alexis dit à sa femme :

— Ursule, ma belle; on a de la visite ! Le frère Antoine vient d'arriver sur un de ses plus beaux chevaux. Il a une proposition pour nous.

— Bonjour, Antoine. Passez à la table tous les deux. Je vous apporte la bière, répondit Ursule Dubois.

— Merci bien la belle-sœur. Je vois, à ton petit bedon, que mon frère te trouve encore à son goût, dit-il en riant.

— Il a intérêt, s'il ne veut pas que je le nourrisse à l'herbe, répondit-elle en lui faisant la bise.

— Comment veux-tu que je me tanne d'une femme pareille ! affirma Alexis en prenant sa femme dans ses bras.

— Toé, vas t'assire avec ton frère; j'ai déjà un bébé en marche, ajouta Ursule en riant.

— Bon ! Tu veux me proposer quoi ? demanda Alexis à son frère.

— Je veux acheter un nouveau poêle à ma femme Marie-Anne. J'en ai vu un à deux ponts, aux forges, qui est plus gros et plus beau que son ancien poêle qui a déjà dix ans et j'ai besoin d'argent. Je suis prêt à te vendre le cheval dehors pour le coût du poêle.

— Un nouveau poêle ? s'étonna Alexis. Pourquoi ? Le vieux a le dessus trop « magané » pour faire des « bonnes rôties » ? ajouta-t-il en riant.

— Y coûte combien ton poêle ? demanda Ursule.

— Cent cinquante livres, répondit Antoine.

— Allons voir ce cheval ! dit Ursule à son mari.

C'était un cheval très noir avec une belle crinière et du poil aux pieds. Il n'était pas très haut, mais dévoilait une charpente très solide. Il était de la nouvelle race qui fut appelée plus tard, le « petit cheval de fer ». Il pouvait servir à l'équitation autant qu'au trait. C'était une bête magnifique.

— Il est très beau, affirma Ursule.

— À qui le dis-tu ! approuva Alexis. Je dois dire qu'il me tente beaucoup, continua-t-il.

— Oui, mais, l'acheter provoquera des dépenses additionnelles. Il faudra acheter une selle et des attelages, remarqua Ursule.

— Je vous laisse la selle qui est là, offrit Antoine. Quant aux attelages, c'est facile d'en trouver à très bon prix, ajouta-t-il.

— Qu'en penses-tu, ma femme ? demanda Alexis.

— Je suis parfaitement d'accord si on garde la selle, répondit-elle.

— Tope là, mon frère ! dit Alexis en lui tendant la main. C'est conclu ! Allons boire notre bière pendant que ma belle Ursule prépare ton argent. Viens ! ajouta-t-il.

Un nouvel étalon s'ajoutait à la jument déjà dans l'écurie. Cette après-midi-là, on vit Ursule brosser le bel étalon noir. Elle aurait bien voulu le chevaucher, mais elle n'osait pas prendre la chance de nuire à sa grossesse. Elle s'en promettait pour l'été prochain. Alexis était allé visiter des habitants du coin pour se trouver un attelage double. Il revint vers la fin de l'après-midi avec un attelage quasiment neuf qui lui avait pratiquement rien coûté. Les enfants étaient enchantés de l'achat de leurs parents et se voyaient déjà se promenant en calèche derrière le « beau cheval à maman ».

Deux ans plus tard, Alexis signait une entente de traite avec Joseph Lavallée.

Chapitre 6

L'expédition de 1750

Joseph Lavallée dit Baillargeon était l'époux de Catherine Dubois dit Brisebois, une sœur d'Ursule. Il était donc le beau-frère d'Alexis Lefebvre. En 1750, Joseph est âgé de 40 ans et Alexis de 47 ans. Ils s'entendent pour faire une course de traite jusqu'à la Baie des Puants, là où vit Charles-Michel Langlade âgé de 21 ans. Alexis connaît bien Charles-Michel; mais connaît mieux son père Augustin Mouet sieur de Langlade âgé, lui aussi, de 47 ans. Augustin était né à Trois-Rivières et s'était installé très tôt comme traiteur à la Baie des Puants. Il épousa, en 1723, Domitilde, la sœur du chef outaouais surnommé : La Fourche. Elle était la veuve de Daniel Amiot dit Villeneuve. Lorsque leur canot approcha du rivage, deux hommes vidaient un canot d'une appréciable quantité de fourrures.

— Bin ça alors ! s'écria le plus âgé. Garçon, on peut s'attendre à ce qu'il tombe de la neige en joual-vert l'an prochain. Regarde qui nous arrive. T'es-tu chicané avec ta femme et elle t'a jeté à la porte, mon Alexis ? demanda-t-il en attrapant le nez du canot des visiteurs.

Salut Mouet (Mouette) ! Comment vas-tu vieux bandit ? répondit Alexis. Salut Charles-Michel ! ajouta-t-il.

Et les accolades s'ensuivirent. Alexis et Augustin se tiraillèrent un peu, chacun tentant de faire trébucher l'autre par une jambette.

— Ta femme ne te ramollit pas trop, semble-t-il, dit Augustin à son ami. J'espère que tu vas hiverner cette fois-ci.

— Tu sais bien que je n'hiverné plus depuis que je suis marié. J'ai une femme et toute une famille à m'occuper, répondit Alexis. Et toi; comment va ta famille ?

— Tout le monde est en forme chez moi. Regarde Charles-Michel; c'est le modèle pour le reste de la famille.

Le fils d'Augustin était bien bâti, plein de muscles souples et rigides. Il était habillé à la mode « sauvage » comme l'avait été Alexis lors de son initiation chez les Mohawks. Ses cheveux attachés pendaient dans son dos comme chez la plupart des Canadiens.

— Charles-Michel est l'un des rares « vrais Canadiens » que je connaisse. Tu peux être fier de ton fils, affirma Alexis en regardant le fils en question. Charles-Michel lui fit un sourire en disant :

— Ton père a fait de toi un Canadien aussi valable que moi, Alexis. Tu fais partie de ceux qui représentent les deux nations de ce pays. Plus il y en aura, plus le pays sera sécuritaire.

— On est bien d'accord là-dessus, jeune Michel, termina Alexis. Avez-vous idée où Joseph et moi pourrions rapidement trouver des fourrures ? demanda-t-il à ses deux amis.

— Nous, on ramasse à peu près tout ce qu'il y a dans le coin; mais ça dépend de ton matériel, répondit Augustin.

— Si tu nous apportes des cochonneries de France, tu n'auras pas beaucoup de succès dans la région, ajouta Charles-Michel.

— Tout ce que j'ai de France est de la poudre noire. Le reste vient d'Albany.

— La poudre noire m'intéresse, dit Charles-Michel.

— Tu ne crois pas que je vais me contenter du profit à faire à te vendre à toi de la poudre, mon cher ami. Je pourrai obtenir beaucoup plus des « sauvages »; tu le sais très bien.

— Je ne te priverais pas de ton profit. Tu sais très bien ça toi aussi, Lefebvre. J'achète ta poudre quatre fois le prix que tu as payé et je te garantis la vente du reste de ton équipement pour des fourrures « grasses » chez mes frères Outaouais.

— Quatre fois le prix pour la poudre, je ne peux pas te faire ça, Charles-Michel. Tu ne pourras pas faire un profit en la revendant.

— Si je t'offre ce prix, c'est parce que je ne veux pas la revendre. Je la garde pour mon usage personnel. J'aurai la meilleure poudre noire du pays. Mon offre tient toujours et est très sérieuse.

— Qu'en penses-tu Joseph ? demanda Alexis.

— Si Charles-Michel ne pense pas qu'on profite de lui, je suis d'accord. Je ne veux surtout pas profiter d'un confrère canadien.

— Donc, marché conclu, affirma Charles-Michel de Langlade avec un grand sourire. Vous me faites un immense plaisir, Messieurs. Apportons votre poudre chez moi et ensuite on s'occupera de rapailler vos fourrures.

— Tu nous paies en fourrure ou en monnaie ? demanda Alexis.

— La monnaie est rare à la Baie des Puants. Je te payerai en belles fourrures.

— Aucun problème mon ami, répondit Alexis. Ton fils est très intelligent, Augustin, ajouta-t-il.

— C'est pas étonnant ! répondit celui-ci. Il tient de son père.

— Oui, peut-être, enchaîna Charles-Michel. Mais je pense tenir aussi de ma mère qui, elle, a certainement fait le meilleur marché en acceptant mon père pour époux.

Augustin attrapa son fils par les cheveux et le tira vers lui en riant. Mais Charles-Michel, vif comme un chat, appliqua une jambette à son père qui se retrouva assis dans l'herbe. Les deux hommes riaient comme des enfants.

— Il semble que tu te ramollis plus que moi, mon cher Augustin, répartit Alexis.

Le père regarda son fils et lui fit un petit signe. Charles-Michel attrapa Alexis et le fit basculer par-dessus son dos, ce qui l'installa assis à côté de son ami, Augustin.

— As-tu toujours l'impression que je suis plus mou que toi ? demanda le père de Michel. Ou si tu veux refaire quelques petites « tourniquettes » ?

— Non merci ; ça va comme ça, répondit Alexis en se secouant la tête. Il y a longtemps que je n'ai pas lutté à l'indienne ; mais, avec toi Charles-Michel, j'aime autant pas continuer. Tu es tout un combattant.

— Je t'ai pris par surprise. Sinon, je suis certain que ça n'aurait pas été aussi facile, répondit Michel en aidant les deux hommes à se relever. Allons, au travail les vieux. On a assez joué.

Les peaux que Charles-Michel avait payées pour la poudre, étaient de première qualité. Et, comme il l'avait promis, au bout de deux semaines de « derouine » chez les Indiens, le stock d'Albany était changé pour d'excellentes peaux « grasses ».

Les deux coureurs de bois revenaient d'Albany avec chacun 1500 livres en poche et des cadeaux de toutes sortes pour leurs épouses. Une seule tournée de traite personnelle équivalait à six engagements comme voyageur. L'année était bonne pour les deux « coureurs de bois ».

Chapitre 7

Les voisins Cadot

Ursule se pencha à la fenêtre et aperçut son époux, les mains derrière le dos en train de regarder la rivière. Parfois il levait les yeux vers les étoiles et semblait songeur. Elle essuya ses mains sur son tablier et se dirigea vers la porte pour aller le rejoindre.

— À quoi penses-tu, mon mari ? demanda Ursule en s'accrochant à son bras et appuyant sa tête sur l'épaule d'Alexis.

— Je regarde les étoiles et me rends compte combien la vie est belle chez nous.

— J'y pense souvent moi aussi. Nous sommes chanceux; nous avons une belle famille et nous parvenons à nous tirer d'affaire beaucoup mieux que la plupart.

— Justement, je pensais aussi à notre voisin Alexis Cadot. Savais-tu qu'il a un frère aîné qui a refusé la terre de son père parce qu'il voulait s'installer dans l'ouest.

— Bin sûr que je le sais. Jean-Baptiste avait 11 ans quand on s'est marié. Son père le cherchait tout le temps; tu te rappelles ?

— Le garçon était toujours parti dans le bois. Il disait vouloir apprendre à vivre comme les « Peaux-Rouges ». Il refusait de les appeler les « sauvages ».

— Je l'aimais bien cet enfant-là, dit Ursule. Il a dû devenir fort.

— C'est l'un des meilleurs « coureurs de bois » que je connaisse. Il n'y a que Charles-Michel de Langlade qui me semble plus fort que lui.

— Il y a mon Alexis Lefebvre dit Lataille qui les surclasse tous les deux, dit Ursule en serra son bras.

— Pas à l'âge où je suis rendu, rit Alexis en passant son bras autour de la taille de sa femme.

— Pour moi, tu es toujours le meilleur, ajouta-t-elle. Sais-tu ce qui est arrivé au petit Jean-Baptiste ? demanda-t-elle.

— Je l’ai rencontré quelques fois au Sault Sainte-Marie et une fois à la Baie Verte chez Langlade. Il est bien installé et mène la traite des pelleteries à grand train. Il n’était pas encore marié la dernière fois que je l’ai vu.

— Si jamais il se marie, ce sera avec une « peau rouge » comme il les appelle.

— On ne sait jamais; il descend à Montréal de temps à autre; et il y a la famille Langlade qui a quelques filles.

— Notre Louis-Alexis semble devenir assez capable de survivre en forêt, remarqua Ursule en changeant de sujet.

— Il apprend vite. Il adore la forêt. Il connaît à peu près tous mes trucs, répondit Alexis.

— Sauf que je ne te vois jamais l’entraîner à se battre. J’ai peur qu’il fasse une bêtise si jamais quelqu’un s’en prend à lui.

— Que veux-tu dire, ma femme ? demanda Alexis.

— S’il ne sait pas se défendre autrement qu’en éliminant son adversaire, il risque de tuer quelqu’un un jour. Tu dois lui apprendre à se battre pour contrôler l’issue du combat sans être obligé de tuer son adversaire.

— Tu as parfaitement raison, Ursule. Je n’avais pas vu ce côté de la médaille. Je vais commencer à lui apprendre à se battre à l’indienne à partir de demain.

— J’en serai plus sécurisée, répondit Ursule Dubois. D’autant plus que le petit Pierre va vous regarder faire et assimilera tout ça graduellement. Il faut que mes deux garçons deviennent d’excellents « coureurs de bois ».

— Je m’en charge, ne t’inquiète pas ma femme, répondit Alexis.

Le lendemain avant-midi, la petite Catherine-Pélagie fit irruption dans la maison en criant :

— Maman ! Maman ! Louis-Alexis et papa sont en train de se battre; il faut que tu les arrêtes.

— Viens avec moi, lui dit sa mère. Et prenant la petite par la main, elle sortit.

Le père faisait pirouetter son fils par-dessus son épaule et ensuite Louis-Alexis faisait la même chose. Les deux riaient et semblaient s’amuser.

— Regarde maman; ils se battent mais ils semblent aimer ça. C’est pas normal, dit la petite.

— C’est tout à fait normal ma fille. Ton père apprend à ton frère comment combattre. Tu vois bien qu’ils trouvent cela amusant tous les deux.

— Ah ! Dans ce cas-là, c'est pas pour vrai, dit-elle. J'aime mieux ça. Mais ils risquent de se faire mal.

— Ça peut arriver, mais ton père sait très bien ce qu'il fait. Ne t'inquiète pas, répondit la mère en retournant dans la maison.

La petite s'assit sur l'herbe pour regarder les exercices de combat. Le petit Pierre vint s'asseoir près d'elle et fut subjugué par les acrobaties devant lui. Il n'allait pas manquer une seule session des leçons paternelles.



Le Marquis. Duquesne.

Chapitre 8

Ailleurs au Canada

Pendant que nos Canadiens vivaient ces années de bonheur partout dans le pays, les autorités françaises se chicanaien toujours avec les autorités anglaises. Le pire de la chicane se faisait au sujet de l'Acadie. Les limites de territoire n'étaient pas claires et les Anglais, qui depuis des décennies ne cessaient de s'approprier de terre abénaquise, contestaient les lignes du territoire français. Il y avait eu également quelques démêlés au sujet du territoire de l'Illinois dont les Français défendaient l'accès à la Nouvelle-Angleterre. Ce serait à ce sujet que la guerre de Sept Ans commencerait en Amérique, avant même toute déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre.

En 1745 au Canada, trois habitants sur quatre vivent à la campagne. Ce qui donne une idée du minimum des Canadiens contrôlés par les autorités. Car le contrôle des habitants de Montréal et de Trois-Rivières est loin d'être total, tandis que celui hors des villes est complètement nul. La majorité de cette population se considère Canadienne et non citoyens français; ce qui n'est pas le cas des membres des autorités, ainsi que d'une assez importante partie du clergé. De plus, toute cette « élite française » considère les « coureurs de bois » comme des « hors-la-loi ». Ce qui ne dérange pas réellement la population canadienne. Car ils acceptent l'opinion d'autrui comme ils exigent que la leur soit acceptée. Pour résumer la position canadienne en une seule phrase, on pourrait leur faire dire : « Vous pouvez penser de nous ce que vous voulez, à la condition de ne pas nous embêter. Quant à nous, notre opinion sur vous est faite depuis longtemps ». De toute façon, pour les Canadiennes, les seuls vrais « hommes » étaient les « coureurs de bois » et elles n'étaient pas très intéressées par un jeune homme qui n'avait jamais fait au moins une « course de traite ».

Notons qu'au Canada, les Français n'ont pas grand-chose à faire en hiver. Ils s'ennuient beaucoup et trouvent la saison longue. Les Canadiens la trouvent plutôt agréable et surtout très pratique. Voyager est beaucoup plus facile et ils ont énormément de travail à

faire; que ce soit les réparations de meubles ou d'équipements, sans parler du « trappage », de la chasse et souvent, de la pêche sous la glace avec des filets. Tout cela s'ajoute à l'entretien des animaux de la ferme. Les Canadiens ne s'ennuient pas du tout durant l'hiver. Ils organisent, en plus, plusieurs réceptions de la parenté et des voisins. Pour un Canadien, l'hiver est la saison la plus active de l'année. Le temps froid ne le préoccupe pas beaucoup. D'ailleurs nos ancêtres vivaient majoritairement à l'extérieur durant toute l'année. Il faut comprendre que de se tenir à neuf ou dix individus dans une maison d'une seule pièce de 24 pieds par 16 pieds, n'encourageait personne à rester à l'intérieur.

— Que dirais-tu, mon Alexis, si on organisait une journée de réjouissance pour toute la famille, dans deux semaines? proposa Ursule.

— À quel jour songes-tu?

— Tout le monde pourrait se rencontrer à la messe et après, se rendre ici.

— Fameuse idée ma belle Ursule, accepta Alexis. Veux-tu que je fasse les invitations?

— Je m'en occupe. Assure-toi que nous aurons assez de chaises, de bancs et tout ce qui sera nécessaire. N'oublie pas de préparer du « p'tit boire ». Il faudra que tu organises le « bas-côté » pour votre partie de cartes à vous autre, les hommes. La maison ne sera pas de trop pour les femmes et les enfants.

— Pas de problème, ma femme. Je m'en occupe. Je vais aller à la chasse demain et après-demain. Ça va nous prendre du gibier.

— Si tu pouvais tuer un ours et un orignal, ce serait bien. Il faudra aussi prendre du poisson, si on peut.

— T'inquiète pas. Ce sera fait cette semaine.

Et la fête, pour le début de février 1753, fut organisée.

Ce dimanche-là, les frères Lefebvre se tenaient sur le perron de l'église et parlaient des événements en fumant une pipe. La buée sortait des bouches, mêlée à la « boucane » des pipes.

— J'ai ouï dire par des Iroquois que les Bostonnais s'apprêtaient à construire un fort près de la Malengueulée, annonça Jean-Baptiste au groupe.

— Qui t'a dit ça? demanda Joseph.

— Un Mohawk qui fait le commerce avec un Irlandais; un certain George Croghan.

— Croghan a acheté 200,000 acres de territoire aux Seneca en 1749. Il est associé à William Trent. Ils font la traite des fourrures et on les laisse tranquilles. Mais je ne pense pas qu'on devrait; parce que ces deux-là ont faim de territoire beaucoup plus que de fourrures, opina Alexis.

— Ils agissent comme les Bostonnais envers les Abénaquis. Les Iroquois perdent leur territoire petit à petit, ajouta Jacques-François, âgé de 59 ans. J'ai averti mes frères Mohawks, mais ils ne comprennent pas qu'ils n'auront plus accès aux terres qu'ils vendent. Pour eux la propriété n'a pas le même sens que pour les Anglais.

— Le problème est que bientôt c'est nous qui aurons des difficultés dans notre commerce des pelleteries. Il faut les arrêter de progresser vers l'ouest. Ils ont toujours eu peur des « sauvages », mais des gars comme Croghan peuvent changer les choses, continua Antoine.

— Pour l'instant ils n'en ont pas beaucoup des gars comme lui, remarqua Charles-Gabriel qui était arrivé de Montréal pour l'occasion. Mais je pense que le gouverneur Menneville va s'occuper de ce problème bientôt. Il envisage construire encore d'autres forts pour bloquer les Bostonnais derrière les Appalaches, ajouta-t-il.

— Menneville n'est pas un Canadien, renchérit Alexis. J'ai peur que la vallée de l'Ohio devienne Anglaise comme la Baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie que les Canadiens avaient conquis avec d'Iberville et que la France, qui perdait la guerre en Europe, a dû redonner aux Anglais.

— Je pense que si les Canadiens ne se décident pas à devenir indépendants comme veulent l'être les Iroquois depuis toujours, nous allons avoir de graves problèmes; soit avec les Français ou avec les Anglais, conclut Jacques-François.

— Probablement qu'on va en avoir avec les deux, ajouta Alexis. Mais tu ne nous imagines certainement pas être en guerre contre la France ET l'Angleterre, Jacques ?

— Bof ! Pour la France qui est ici, ce ne serait pas très compliqué de les foutre à la porte; quant aux Anglais, on les bloque déjà partout où ils se présentent. Par contre, de tenir constamment devant ces deux puissances, nous n'en sommes pas encore capable c'est évident. Un jour peut-être...

— Ouais ! En attendant, la messe est finie et les femmes sortent. Approchons les carioles; vous venez tous chez moi, termina Alexis.

Chapitre 9

La partie de cartes



Habitants canadien français jouant aux cartes

Le dîner avait été copieux et succulent. Plusieurs couverts avaient été servis. De la viande d'ours et d'original, vieille d'une semaine, et même deux chapons agrémentés de perdrix étaient passés au fil des couteaux que les Canadiens gardaient constamment accrochés au cou comme ustensile. Les légumes, le pain et du beurre magnifique avaient accompagné les plats. On avait mangé assez de fromage et on avait terminé le repas en engloutissant pas moins de six grosses tartes à la « farlouché » arrosées de plusieurs tasses de thé. Le moment était maintenant venu d'une bonne pipe avec un gobelet de « p'tit boire » rehaussé d'alcool domestique qu'Ursule réussissait à merveille. Pour en vérifier la qualité, lors de la préparation, elle en prenait une petite cuillerée qu'elle faisait brûler. Si elle voyait une belle petite flamme bleue, l'alcool était réussi; sinon elle recommençait. Il ne

restait qu'à y ajouter un mélange de vin de cerises un peu sucré, ce dont se chargeait Alexis. Ursule gardait toujours une quantité d'alcool pur dans une cruche à la maison. Cela lui servait surtout de médicament qu'elle mélangeait avec du miel et de l'eau. Parfois, Alexis se disait malade en succession; mais ce n'était que par petites « bourrées » sans importance réelle; et Ursule, tout en les contrôlant, ne les commentait pas. Elle « soignait » son époux avec compréhension. Il préparait également, une ou deux fois par semaine, de la bière d'épinette que la famille consommait quotidiennement. Il « brassait » aussi sa bière domestique qu'il gardait pour la « visite ».

— Bon. J pense que les hommes vont aller jouer aux cartes et qu'on va se préparer à faire nos « spectacles », annonça Ursule. Les femmes et les enfants ont hâte de nous montrer leur savoir-faire.

— Mes bien chers frères ! dit Alexis avec un air de recueillement, tout en écartant les bras comme le curé. Nous voici donc arrivés à ce moment précieux, où... on passe au « bas-côté »; là où le poêle à bois chauffe depuis déjà deux heures. J'espère que vous vous êtes grailés de cuivre parce que j'ai l'intention de vous plumer l'un après l'autre; Deo Gratias ! termina-t-il.

— S'il faut qu'on attende d'être plumé par toé, Alexis, on va jouer pendant des semaines, répliqua Jacques-François. Allons-y les gars ! Tous au « bas-côté » pour riposter à la prière du « frère Alexis ».

Les hommes ramassèrent leur gobelet, sans oublier le cruchon du liquide revigorant, qu'ils pouvaient considérer comme « l'eau-de-la-vie », « l'eau-de-la-vérité » sans oublier « l'eau-de-la-voix » qu'elle faisait hausser très souvent. Ils appliquaient ainsi, à rebrousse-poil, l'enseignement des missionnaires : « Je suis la voie, la vérité et la vie ! » Ils partirent donc s'installer dans la partie de la maison réservée à leur usage. Un petit tonneau de bière-domestique les attendait sur place. Alexis la réussissait aussi bien que sa bière d'épinette; selon l'opinion de ses frères.

On jouait depuis une heure et on était passé aux choses sérieuses. On parlait « politique ». C'était un sujet favori chez les Canadiens qui aimaient beaucoup « chialer » à propos de toute autorité, quelle qu'elle soit. Joseph était toujours le plus drastique de la famille.

— Vous allez admettre avec moi que la politique des Français est complètement idiote, disait-il. Ils se sont fait rouler par les Prusses en 1713 et ont empiré leur situation en Amérique du Nord avec leur traité d'Aix-la-Chapelle en 1714. Les Canadiens avaient gagné sur toute la ligne en Amérique du Nord et la France a été obligée de remettre

nos gains aux Anglais. Tout ce qu'Iberville avait fait avec ses Canadiens n'a servi à rien.

Joseph était un fervent admirateur de la famille LeMoynes.

— Bof ! Pour Terre-Neuve et l'Acadie, ce n'est pas tellement grave; par contre, la Baie d'Hudson nous prive de beaucoup de pelleteries, répondit Julien.

— D'accord avec toi pour la Baie d'Hudson; mais l'Acadie n'est qu'un début et Terre-Neuve est une base d'où les Anglais peuvent facilement installer un blocus sur le golfe Saint-Laurent. On risque d'être claustré un de ces jours, ajouta Charles-Gabriel qui vivait à Montréal. C'est ce qui inquiétait le plus, le gouverneur Charles LeMoynes qui a remplacé temporairement La Jonquière en 52. Quant au nouveau Gouverneur Menneville, avec les trois nouveaux forts qu'il a fait construire, il semble vouloir défendre le Canada et confiner les Bostonnais au-delà des Appalaches.

— À mon sens, dit Jean-Baptiste, La Jonquière est responsable des problèmes des Acadiens qui voulaient rester neutres entre les Anglais et les Français. Il a tout fait pour les placer entre l'écorce et l'arbre. Ils ne sont pas sortis du bois, les pauvres.

— Tu oublies qu'il a aussi quelque peu dérangé la traite dans l'ouest en s'ajoutant avec l'intendant Bigot pour détrousser les « coureurs de bois », ajouta Pierre qui, étalant ses cartes, ramassa le « pot » du centre-table en riant. Dis donc Alexis; tu commences quand à me « plumer » ? demanda-t-il joyeusement.

— Attends à la prochaine partie et tu verras bien, lui répondit l'interpelé.

C'était au tour de Michel de brasser les cartes.

— L'important est d'empêcher les Anglais d'envahir le territoire des Illinois. Sinon on va être coupés de la Nouvelle-Orléans. Et c'est ce que Menneville fait. Il me donne confiance, dit-il.

— Personnellement, ajouta Jacques-François, je pense que le mieux serait qu'on nous donne un gouverneur canadien. C'est la seule façon qu'on pourra s'en sortir. Le gouverneur du Canada doit posséder l'intérêt des Canadiens en tête et connaître la situation politique avec, non pas les Anglais, mais avec les « sauvages ». Il n'y a pas de gouverneur étranger du Canada capable de saisir toutes les implications pour gouverner efficacement; qu'ils soient des Gouverneurs français ou anglais. La réussite de la Nouvelle-Angleterre tient seulement à ce qu'elle élimine graduellement les sauvages. Elle importe tout simplement la politique de l'Angleterre, sans s'occuper des tribus indiennes. Malheureusement, les « sauvages » ne s'en rendent pas compte. Ils ne peuvent

pas imaginer le nombre de colons que l'Angleterre peut faire émigrer en Amérique. C'est pourtant facile à comprendre quand on regarde le développement sur les côtes de l'Atlantique avec les Hollandais, les Allemands et autres nationalités qui s'y installent. Malgré cela, les Iroquois ne se sentent pas vraiment en danger d'expulsion ou d'extinction. Ils sont trop satisfaits des produits que les Bostonnais leur fournissent.

— Avoue qu'ils ont bien raison ! D'ailleurs, je te ferais remarquer que nous aussi on préfère les produits d'Angleterre, dit Jean-Baptiste en riant.

— On doit admettre qu'ils sont de meilleure qualité, ajouta Alexis. Et c'est moi qui gagne cette mise ! dit-il en jetant ses cartes. Et de « un » mon cher Pierre.

— Une « brasse » ne fait pas la soirée, répondit Pierre; en comptant la pile de pièces devant lui. L'argent que tu viens de m'arracher va te coûter quelque chose, ajouta-t-il en prenant son gobelet et se dirigeant vers le tonneau de bière.

— Je suis prêt à te laisser la moitié du tonneau pour ta pile d'argent qui est sur la table, renchérit Alexis. Sers-toi mon frère !

— Crois-tu que Menneville va rester longtemps Gouverneur, Charles ? demanda Jacques-François.

— Il n'a que 53 ans. S'il ne survient pas de raison pour être rappelé, il peut être ici pour un bon bout de temps, répondit Charles-Gabriel. Mais je ne crois pas qu'il soit intéressé beaucoup à rester ici. Il semble s'ennuyer de la France.

— Espérons qu'il continuera à solidifier nos lignes de l'Illinois, ajouta Pierre.

— Ou qu'il soit remplacé par un Canadien, renchérit Jacques-François.

— Quel Canadien vois-tu qui pourrait le remplacer ? Ça fait deux fois que tu mentionnes cette idée, demanda Julien.

— On n'en a pas plusieurs, mais on en a au moins deux. Il y a Charles LeMoyne qui est âgé de 66 ans et Pierre Rigaud de Vaudreuil, âgé de 55 ans. Ce dernier a été gouverneur de la Louisiane pendant dix ans. Il ferait un excellent gouverneur de la Nouvelle-France. Il sait comment combattre au Canada; ce que personne d'Europe ne peut comprendre. Si jamais il devient gouverneur, les Canadiens auront une chance; sinon, apprenez l'Anglais; parce que la France ne pourra pas continuer longtemps comme elle le fait actuellement. Vous n'avez qu'à penser à l'Acadie pour vous en rendre compte.

— Parfois, je me demande si on ne serait pas mieux avec les Anglais pour développer le Canada, remarqua Michel. Plusieurs Canadiens se posent la question j'ai l'impression.

— Si tu veux te faire enlever ta terre, laisse entrer les Anglais. Ce sont des voleurs, sans aucune parole et ils vont te traiter comme ils traitent les « sauvages », répondit Jacques-François.

— Ce n'est pas ce qu'ils ont fait avec les Hollandais, fit remarquer Pierre.

— Ta remarque est excellente, mon frère, répondit Julien. Je ne pense pas, non plus, qu'ils nous traiteraient comme des « sauvages » même s'ils n'ont pas de parole.

— Peut-être avez-vous raison, admit Jacques. Mais je préfère l'idée d'indépendance qu'il serait plus facile d'obtenir avec la France qu'avec l'Angleterre.

— Tu as certainement raison là-dessus, acquiesça Alexis. Et c'est encore à moi la mise ! s'exclama-t-il en jetant ses cartes devant lui.

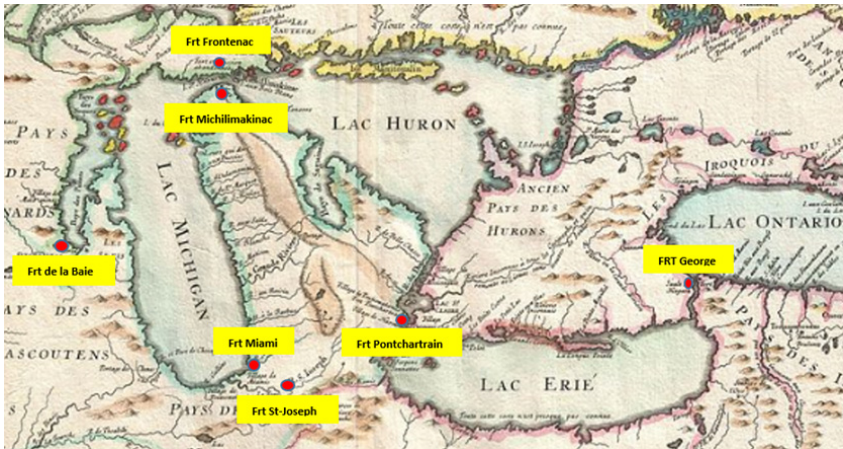
— Bof ! La soirée n'est pas finie. Tu n'as encore plumé personne, dit Michel.

— Y'en a-t-y qui envisagent de faire la traite l'an prochain ? demanda Jean-Baptiste. Je vais avoir besoin de bons « coureurs de bois » pour Michilimakinac et la rivière St-Joseph.

Et la conversation bifurqua vers la traite des fourrures. Alexis ne parvint pas à plumer aucun de ses frères. Il termina la soirée avec un gain de 6 deniers qui valait un demi-sou; et comme une livre valait vingt sous, il n'osa pas vanter ses acquis.

Chapitre 10

Le fort St-Joseph



Partie Occidentale de la Nouvelle France ou du Canada.

Au fort St-Joseph on trouvait vingt familles canadiennes, un maître charpentier et un forgeron qui réparait les fusils des blancs et des Indiens. Les Canadiens, comme ailleurs au Canada, vivaient en symbiose avec les Amérindiens et chacun des peuples apportait ses caractéristiques. Les Indiens Miamis et Potawatomis vivaient dans cette région lors de l'installation du fort en 1691. Tout en étant une « mission » des Jésuites, ce fort permettait également de garder à l'œil l'expansion des Iroquois plus à l'est. Le fort St-Joseph fut pendant plus d'un siècle une plaque tournante de la traite des fourrures. De nos jours, les Américains appellent l'endroit « la ville aux quatre drapeaux » parce que c'est le seul endroit en Amérique où les drapeaux français, anglais, espagnol et américain y ont flotté successivement. Le drapeau espagnol n'y ayant flotté que quelques heures en 1781 nous indique que cela prit énormément de temps avant que les Américains se risquent à traverser les Appalaches après leur indépendance de 1775. D'ailleurs, les Anglais et les Espagnols cessèrent de revendiquer la possession de

ce fort seulement en 1795 et les Américains n'y étaient pas encore. Un écriteau commémoratif existe sur le site actuellement :



Plaque commémorative – Fort St-Joseph

— Bon ! On arrive à la rivière St-Joseph. Encore une dizaine de chansons et on débarque au fort. Ne lâchez pas les hommes ! cria Jean-Baptiste Lefebvre.

— J'espère que tu vas nous laisser fumer une pipe avant d'arriver patron; ça fait bien trois heures qu'on n'a pas arrêté de chanter. À fredonner comme ça, je commence à avoir les bras morts, rétorqua Pierre Bazinet dit Tourblanche. Il était âgé de 35 ans.

— Chante-nous une autre «tite toune» jusqu'à ce que je trouve une place pour accoster sur la rivière; mon Tourblanche et je vais t'arranger ça assez vite. En attendant bois un peu d'eau du lac; ça va te renforcer les bras, lui répondit Jean-Baptiste. Ce qui fit rire les trois autres payageurs. Et Bazinet entonna une chanson ayant un

rythme de 60 mesures par minute. C'était le seul rythme des chansons des « coureurs de bois ». Ils ne connaissaient pas encore les « slows » américains.

Arrivés au fort, Jean-Baptiste demanda :

— Dis-moé donc, Bazinet; va-t-y falloir que je te laisse fumer encore une pipe après celle d'il y a trois quarts d'heure, avant qu'on décharge le canot ?

— Bin là, patron, voulez-vous me rendre malade à fumer comme ça à toutes les minutes. Donnez-moi une chance, crotte de bœuf. On fumera quand on aura vidé le canot; sans vouloir vous commander, chef.

Jean-Baptiste éclata de rire et donna une bonne claque dans le dos de son ami. Il aimait bien Bazinet à cause de sa bonne humeur constante. Du moins jusqu'à ce que quelqu'un le prenne à rebrousse-poil. Car alors là... il devenait comme un carcajou; l'animal le plus féroce de la forêt.

Le canot vidé, Jean-Baptiste donna à ses hommes, une lampée de « p'tit boire » de la gourde qu'il gardait à cet effet. Les engagés commencèrent à installer leur camp pendant que Jean-Baptiste allait saluer le commandant, le capitaine Louis Coulon de Villiers.

— Salut Lefebvre, dit celui-ci. Encore à courir la derouine à ce que je vois.

— Il faut bien gagner sa croute, répondit Jean-Baptiste. Comment vas-tu mon jeune capitaine ?

— Ça va un peu mieux cette année. Je regrette un peu de n'avoir pas enfoncé le crâne de Washington l'an passé. Avoir su qu'il plaiderait sa non-connaissance du Français pour échapper à l'accusation d'assassinat de mon frère, je n'aurais pas hésité. C'est ce qui arrive, quand tu es trop bon, philosopha-t-il.

— Bof ! Tu auras sûrement encore l'occasion de rencontrer cette limace. Il est du genre à se tailler une place en Nouvelle-Angleterre.

— C'est la grâce que je me souhaite, mon ami. Qu'est-ce que je peux faire pour toi; as-tu l'intention d'hiverner ?

— Non. Je ne suis pas fort sur l'hivernage. Je voulais savoir si je pouvais aller à la derouine dans la région. Je ne veux pas risquer la sécurité de mes hommes.

— Je n'ai pas eu de problème ici plus que d'habitude. Je vais te donner un sauf-conduit au cas où tu rencontrerais des soldats. Pour les autres traiteurs, c'est ton problème.

— Merci beaucoup De Villiers. Ah oui ! Je t'ai apporté un cruchon de mon « p'tit boire » que tu aimes tant. Je retourne le chercher pendant que tu rédiges mon sauf-conduit. Je r'viens tout de suite. Jean-Baptiste n'apportait jamais son « cadeau » avant d'être assuré d'avoir son sauf-conduit.

La permission en poche, il laissa deux hommes sur place pour traiter avec les Indiens et repartit le lendemain avec les autres pour remonter la rivière St-Joseph et ses affluents à la recherche de campements de « sauvages » pour traiter avec eux. C'est ce qui s'appelait « aller en derouine ».

De retour chez lui à la fin d'octobre, il commença à ressentir certains malaises une semaine plus tard. Il tomba malade et fut emporté par la maladie le 30 novembre, sur sa terre de la rivière à Veillet, à l'âge de 51 ans. Son fils aîné, Jean-Baptiste Lefebvre dit Villemur, hérita de la terre de son père.

Chapitre 11

La malengueulée



La Monongahela à Fairmont en Virginie Occidentale.

« Malengueulée » est le surnom que les Canadiens donnaient à la rivière Monongahela. Elle et la rivière Allegheny se joignent pour former la « Belle rivière » (rivière Ohio). À la jonction des deux cours d'eau, les Anglais avaient commencé la construction d'un fort en 1754; mais les Français s'en étaient emparé avant même qu'ils l'aient terminé. En ayant pris possession, ils décidèrent d'en finir la construction et lui donnèrent le nom de fort Duquesne. Ce fort contrôlait l'accès à la belle rivière (Ohio) qui était la porte du territoire de l'Illinois. Un an avant la déclaration de la guerre entre la France et l'Angleterre, les autorités anglaises envoyèrent une armée commandée par le général Edward Braddock avec la mission de s'emparer de la série de forts français à partir du fort Duquesne jusqu'au fort Presque Isle, situé sur la rive du lac Érié. Le but était de s'assurer du contrôle de l'Illinois.



Positions des forts Français et Anglais entre 1753 et 1758

Au moment où Jean-Baptiste court la derouine au fort St-Joseph, ses deux frères, Michel et Pierre, font la même chose dans la région du fort Duquesne qui était tombé aux mains des Français l'année précédente. Ils avaient laissé leur équipement au fort, car ils voulaient visiter l'endroit où Washington avait signé sa capitulation. De sorte que, lorsque l'armée de Braddock arrive au fort Necessity, Pierre et Michel durent se cacher. À leur arrivée sur place, ils n'en revenaient pas que Washington ait choisi un tel emplacement pour construire un

fort. Il était évident qu'un tireur, embusqué dans les arbres de la colline tout près, pouvait tirer dans le fort comme au pigeon d'argile.

— Je prie pour que mes amis d'Albany n'aient jamais à combattre sous ses ordres, dit Pierre à son frère.

— Jamais je ne croirai qu'ils obéiraient aux ordres d'un tel « tacticien », agréa Michel. Mais écoute ! J'entends quelque chose.

Pierre tendit l'oreille et dit :

— Vite ! Cachons-nous. C'est un gros convoi qui approche.

En fait, c'était l'armée de Braddock qui arrivait. On entendait des hommes abattre des arbres pour dégager la route aux chariots. Cette armée n'était certainement pas pressée. Elle était composée de 2,350 combattants anglais, dont plusieurs « héros » américains, comme Washington, l'assassin qui était ici volontaire, Daniel Boone, le trappeur du Kentucky appelé « grosse tortue » par les Indiens, mais qui risquait, pour la première fois de sa vie, de prendre les devants de cette armée, tellement elle avançait lentement. Le troisième était Daniel Morgan, le futur « meilleur tacticien » de la guerre de l'Indépendance américaine. Ces deux derniers, pour l'instant, n'étaient que de simples conducteurs de chariots. Comme quoi le dicton américain, voulant que même les plus démunis puissent réussir aux USA, était vrai.

Coincés sur la colline, les deux Lefebvre étaient indécis. Ils voulaient voir ce que l'armée ennemie allait faire, mais ne voulaient certainement pas être faits prisonniers.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Michel.

— On attend, et on compte les soldats. Il se fait tard dans l'après-midi. Il est possible qu'ils décident de camper ici pour la nuit. Si c'est ce qu'ils font, on pourra facilement s'éclipser. Sinon on saura bien les doubler et parvenir au fort Duquesne avant eux.

Et les deux hommes se couvrirent d'une bonne couche de feuilles mortes, entre les arbres, en gardant les yeux en direction du convoi militaire.

— Ils sont environ 2,400, je dirais, murmura Michel.

— Hugh, répondit Pierre. On dirait que les bûcherons vont passer la route de notre côté du fort, ajouta-t-il.

— Il semble bien que oui, répondit Michel. S'ils n'arrêtent pas bientôt pour camper, on va être obligé de nous découvrir pour tenter de leur échapper, dit-t-il.

— Attendons et ne parlons plus. Si je pense que l'on doit s'éclipser, je te toucherai et nous nous lèverons en hurlant à la mort comme des « sauvages ». Les bûcherons sont armés de hache, de

pistolet et de couteau de chasse, mais n'ont pas de fusil. On sera assez éloignés avant qu'ils réagissent et se servent de leurs pistolets.

— D'accord murmura Michel. Je te laisse décider.

Les bûcherons continuaient d'avancer en coupant les arbres qui leur barraient la route. Michel commençait à trouver que son frère tardait un peu à se décider. Les deux Canadiens avaient assuré leur tomahawk dans la main droite et gardaient la main gauche sur leur fusil. La route tracée par les Anglais allait passer juste devant eux et comme les bûcherons faisaient tomber les arbres vers les côtés, nos Canadiens risquaient d'en recevoir un sur le crâne.

Le groupe d'hommes coupant les arbres du côté éloigné du tracé de la route était en avance sur ceux qui coupaient de ce côté-ci. De sorte qu'ils arrivèrent face à nos « coureurs de bois » avant le groupe qui allait passer plus près d'eux.

Michel commençait à avoir des sueurs au front, lorsque l'un des arbres coupés par le groupe de leur côté commença à tomber vers eux. Sachant que Pierre était meilleur que lui pour juger les distances, il resta de marbre et regarda l'arbre tomber. Le vent, produit par les feuilles du faite de l'arbre, fit virevolter plusieurs feuilles mortes qui les abritaient. C'est alors qu'il sentit un petit coup sur sa jambe.

Sortant d'une explosion de feuilles mortes, nos deux amis hurlant des cris à faire frémir des cadavres s'élancèrent vers les bûcherons de l'autre côté de la route. C'était la direction qu'ils devaient emprunter pour se rendre au fort Duquesne. La plupart des Anglais, saisis d'effroi, s'enfuirent, jetant leur hache, en prenant leurs jambes à leur cou. Ils criaient : « Des sauvages ! Des sauvages ! » Mais trois d'entre eux saisirent leur pistolet et mirent les Canadiens en joue. L'un des trois tira trop vite et manqua sa cible. Pierre relevant son fusil d'une main tira l'un des deux qui étaient encore armés, qui s'écroula. L'autre reçut le tomahawk de Michel dans le thorax et son coup de feu partit, dirigé vers le sol. Le troisième avait ramassé sa hache et courait vers Pierre. Michel l'abattit d'un coup de fusil avant de récupérer son tomahawk. La route des Canadiens était libre. Pierre jeta un coup d'œil derrière lui pour voir ce que les Bostonnais faisaient. Braddock, car ça ne pouvait être que lui, donnait des ordres pour que ses hommes forment le carré pour contrer une attaque. Pierre éclata de rire et dit :

— Michel ! Les Anglais croient que nous allons les encercler. Qu'est-ce que t'en penses ?

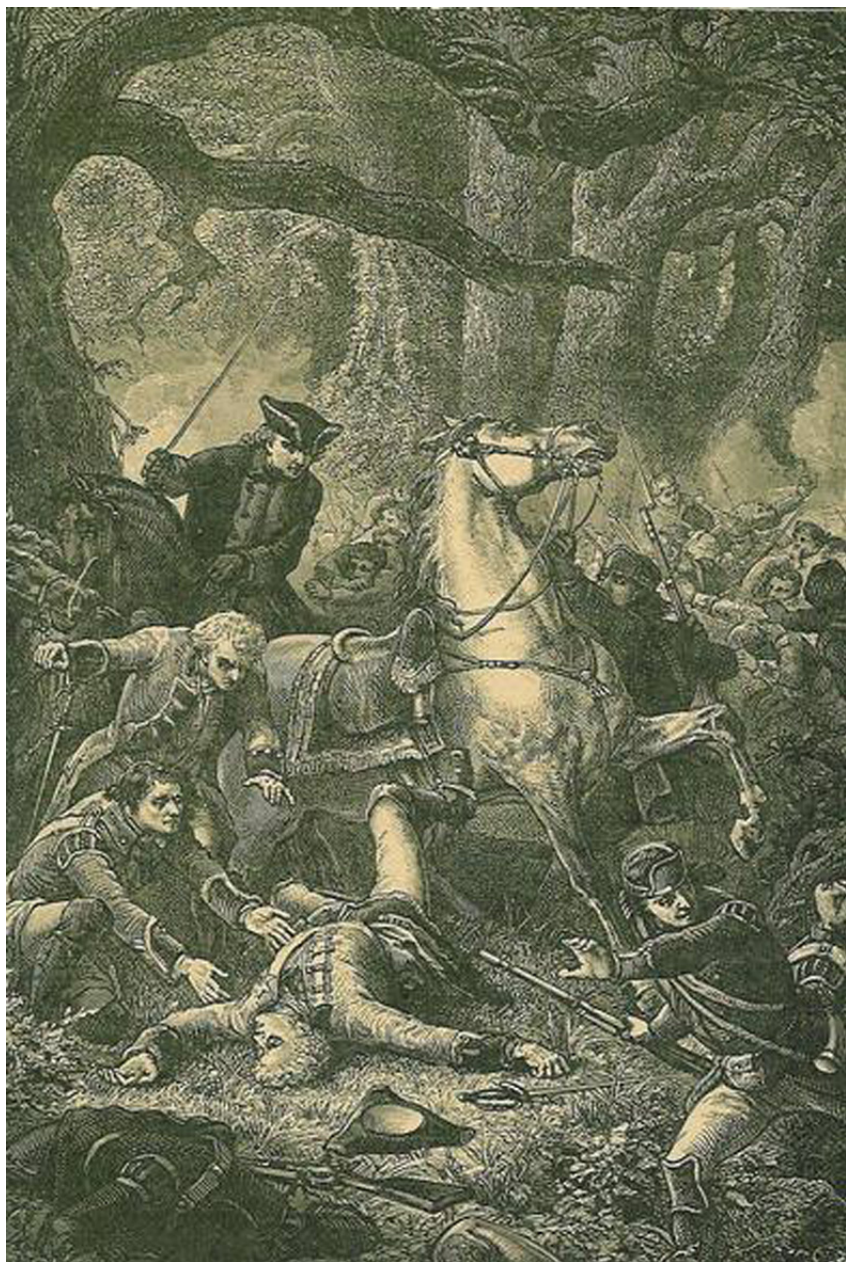
— Continue de courir, le frère; on prendra une décision devant une bière au fort Duquesne.

Et les deux « sauvages » adoptèrent le trot qu'ils avaient tellement pratiqué dans leur jeunesse. Ils pouvaient courir ainsi toute la nuit s'il le fallait. Dans le rapport sur la défaite de Braddock, il est écrit que l'armée subit l'attaque de « sauvages » autour du fort Necessity; mais qu'elle fut sans conséquence. Peut-être est-ce là l'opinion de Washington entouré de 2 349 soldats; mais s'il avait été l'un des deux « sauvages » en question, il aurait certainement eu une opinion différente. Mon opinion personnelle est que les conséquences furent désastreuses pour les Anglais.

Quatre heures plus tard, Pierre qui courait devant s'arrêta.

— On va dormir un peu. Ça ne sert à rien d'arriver au fort avant le Soleil; on risque de se faire tuer par les sentinelles. Mangeons un peu de pemmican avant de dormir derrière les fardoches près de la rivière.

Et nos « coureurs de bois » s'installèrent pour dormir sans feu à la belle étoile. Ils prirent le temps de se faire chacun un abri de branches appuyées sur une longue tige inclinée, recouvertes d'un tas de feuilles mortes, dont l'entrée à un seul bout, n'avait pas plus de deux pieds de hauteur. C'étaient quasiment deux sacs de couchage « en feuilles ». Une fois que l'entrée était bouchée par un autre tas de feuilles, leur respiration suffisait pour garder la température à l'intérieur agréable. Une fois couché, personne ne pouvait deviner que deux hommes dormaient sous le plancher de feuilles recouvrant le sol de la forêt. Le soleil se levait lorsque nos Canadiens repartirent au trot. Une heure plus tard, ils passaient les portes du Fort Duquesne.



Braddock désarçonné. Source : Gravure du XIXe siècle représentant la mort du Major-général Braddock lors de la bataille de la Monongahela.

Chapitre 12

L'embuscade

La première personne qu'ils rencontrèrent fut Charles-Michel de Langlade qui les connaissait depuis longtemps.

— Qu'est-ce que vous faites ici les Lefebvre ! Vous êtes perdus ?

— Salut Langlade. On pourrait te poser la même question, répondit Pierre en lui serrant la main. Es-tu avec tes guerriers ? lui demanda-t-il.

— Bin sûr ! Voyons donc ! J'ai même amené mes beaux-frères. On vient voir s'il n'y aurait pas quelques chevelures à lever dans les environs.

— Y'en a assez qui approchent du fort Duquesne pour ébrécher ton couteau de chasse. Ça devrait te faire plaisir, dit Pierre.

— Ouep ! Autour de 2 400 crânes à raser, pour toi tout seul, enchaîna Michel. Comment se fait-il que tu ne sautes pas de joie, Langlade ? Nous t'apportons de merveilleuses nouvelles, non ?

— Vous blaguez les gars, dites-moi ? Sinon, je vais m'assurer de bien aiguiser mon couteau à scalper.

— On ne blague pas. Il nous faut voir le commandant au plus vite. Une armée anglaise arrive pour attaquer le fort.

— Il y a deux commandants ici, dit Langlade. Ce sont Jean-Daniel Dumas et Daniel Liénard de Beaujeu. Suivez-moi.

À la fin de leur entrevue, les commandants acceptèrent la seule solution possible qui est d'attaquer le convoi militaire lorsqu'il traversera la Malengueulée. Pierre et Michel pouvaient leur indiquer où cela se ferait ; car ils avaient trouvé le seul gué praticable pour une telle armée. Les Indiens de Langlade hésitent un peu de s'attaquer à une armée aussi nombreuse, mais leur chef étant renommé pour son invincibilité les décide assez rapidement. Les autres sauvages se décident quand ils voient que les Canadiens et les soldats français se mettent en marche pour confronter les Anglais. Tout le monde adopte le pas de course pour franchir les quinze kilomètres qui les séparent du gué de la rivière. Évidemment, étant plus habitués aux « courses de fond »,

ce sont les Canadiens et les « sauvages » qui arrivent les premiers. Langlade les installe à leur position d'embuscade. Lorsque de Beaujeu et Dumas arrivent avec les soldats, ils ne voient aucun de ceux cachés en embuscade. Au même instant arrive l'avant-garde anglaise conduite par le lieutenant-colonel Thomas Gage. Les deux partis sont surpris et s'échangent des coups de feu à la mode européenne. De Beaujeu est tué à la première décharge de l'engagement. Ce qui nous indique, sans possibilité d'erreur, la sorte de combat que ces deux armées se livrent. C'est celle du genre : « Tirez les premiers Messieurs les Anglais ». L'avant-garde anglaise résiste, mais décide ensuite de retraiter. Ils se heurtent alors aux troupes de Braddock, qui ayant entendu les coups de feu, accourent à leur secours. Les troupes anglaises se retrouvent dans un chaos indescriptible et c'est alors que les Canadiens et les « sauvages » se mettent à tirer dans le tas à partir des arbres. Dumas, à la tête des soldats français, s'avance vers l'ennemi avec ordre, en changeant continuellement la première ligne qui tire et se replie vers l'arrière pour recharger, remplacée par la deuxième ligne, ainsi de suite. Les miliciens bostonnais se replient dans la forêt pour fournir un feu nourri aux « sauvages », mais les soldats anglais les prennent pour des ennemis et se mettent à les canarder, ce qui est loin d'aider leur cause. Le combat dura environ trois heures. Après la première heure de feu nourri, Michel dit à Pierre :

— Regarde Langlade. Il est fou ma parole.

Charles-Michel Langlade venait d'appuyer son fusil à un arbre, sortait sa pipe et son « batte-feu », ramassait quelques branches et faisait un petit feu pour allumer sa pipe. Assis, il regarde le combat qui se déroule devant lui, appuyé sur le tronc d'un arbre, en faisant des ronds de fumée dans l'air. Les balles ennemies sifflent autour de lui, mais cela semble ne pas le déranger plus que le feraient des moustiques. Le spectacle est ahurissant.

— Il va se faire tuer, l'animal, cria Pierre. Suis-moi ! dit-il à Michel. Et il partit en courant, sautant d'un tronc d'arbre à l'autre, jusqu'à arriver derrière le tronc d'arbre devant lequel Langlade était assis.

— Veux-tu bien me dire ce que tu fais ? lui cria Pierre, derrière l'arbre.

— Tiens ! Salut Lefebvre. Le canon de ton fusil doit commencer à chauffer comme le mien. Laisse-le refroidir et viens fumer une pipe avec moi. Dans dix minutes les canons auront refroidi. Tu sais bien que tirer avec un canon chaud, ça peut le faire tordre et ton fusil est foutu.

— Je sais, mais pourquoi ne viens-tu pas t'assire derrière l'arbre ? Tu risques de te faire tuer là où tu es.

— Bin voyons donc ! Tu n'as pas encore remarqué que les Anglais ne savent pas viser ? répondit Langlade en tirant une bouffée. Pas question que je manque une seule minute de ce combat. D'autant plus que j'essaie de localiser les officiers pour les tirer quand mon fusil sera prêt. Allons ! Viens t'assire !

Michel, qui avait tout entendu, sortit de derrière le tronc qui le protégeait, appuya son fusil près de celui de Langlade, sortit sa pipe et l'alluma. Il resta debout à regarder l'avance de Dumas et la façon de combattre des Français.

— C'est pas mal comme technique, dit-il à Langlade, en pointant l'armée française avec le tuyau de sa pipe. Mais ça ne tient aucun compte de la vie des soldats.

— C'est la meilleure façon de combattre sur un terrain dégarni; malgré qu'ils seraient mieux de se coucher par terre pour recharger leur arme. Mais j'avoue que ça prend du cran pour se battre comme ça, répondit Langlade.

— Moi, je ne serais pas capable, c'est certain, ajouta Michel en s'appuyant sur l'arbre pour fumer, son bras gauche replié sur le droit.

— Vous êtes fous tous les deux, ma parole ! s'écria Pierre en sortant de sa cachette. Affichant un air exaspéré, il lança son fusil par terre, s'accroupit et alluma sa pipe au feu devant Langlade.

— Ton fusil va être prêt dans une dizaine de minutes Pierre; pas la peine de t'énerver, raisonna Langlade.

Pendant dix minutes, les trois hommes regardèrent le combat en désignant les officiers ennemis qu'ils se promettaient d'abattre. Leur travail reprit après avoir vidé les pipes en les tapant sur leur talon.

— À tantôt ! leur dit Langlade en s'éloignant pour aller « travailler ». N'oubliez pas. On garde le gros commandant pour en dernier, dit-il.

À la troisième heure de combat, Braddock est abattu sur son cheval et s'écroule au sol. Il est blessé assez grièvement. Et c'est la déroute des Anglais. Selon le rapport, Washington parvint à maintenir un certain ordre dans l'arrière-garde, ce qui permit à l'avant-garde de se replier en sécurité. C'est curieux, mais j'ai l'impression que l'avant-garde se retrouve tout à coup à l'arrière de l'armée pendant que l'arrière-garde est à l'avant. Il y a quelque chose qui cloche dans ce rapport. De toute façon, le rapport servit à faire un « héros » de Washington, qui était là à seul titre de « volontaire ». Sauf, qu'il est

impossible qu'un volontaire se retrouve à l'avant-garde, sans aucune autorité sur les combattants. Sa place était assurément avec l'arrière-garde comme le dit le rapport. Il est donc fort probable qu'ayant rétabli un peu d'ordre dans l'arrière-garde, en se retournant pour s'éloigner du combat, il se retrouvait nécessairement à la tête de la « nouvelle avant-garde ». Et pour donner la chance à « l'ancienne avant-garde » de retraiter, il fallait qu'il déguerpisse, car il leur bloquait la route. On a le droit de se demander comment aider autrement ceux qui étaient dans le feu de l'action auxquels il bloquait la retraite. Mais allez comprendre la façon européenne de combattre.

Quant au rapport des Français, il leur était difficile d'avouer, par écrit, n'avoir pas pu suivre les Canadiens et les « sauvages » au pas de course pendant quinze kilomètres. C'est pourquoi il raconte que leur armée fut tout aussi surprise que l'armée ennemie en se retrouvant face à l'avant-garde de Gage. Le rapport ajoute qu'ils n'avaient pas eu le temps de préparer l'embuscade. Mais, dans ce cas, il faut se demander comment il se fait, selon ce même rapport, que les Canadiens et les sauvages tiraient l'ennemi depuis les arbres et les ravines sur le bas-côté du chemin. Comme on le voit, les rapports doivent être scrutés à la loupe pour être compris.

Les Anglais eurent 456 tués et 421 blessés. 63 officiers furent tués sur les 86 de l'armée. Ce qui nous indique qu'ils furent des cibles choisies. Seulement 4 femmes des 50 cantinières survécurent. Ce qui n'embellit pas beaucoup l'héroïsme de Washington, à moins que les cantinières fussent à l'avant-garde...ou à l'arrière-garde... (je ne sais plus où j'en suis avec son foutu rapport) enfin, je veux dire, là où les Canadiens et les sauvages tiraient sur l'ennemi. Ce qui n'était certainement pas sur les chariots qui se tenaient, nécessairement, à l'arrière où devaient se trouver les femmes. La seule possibilité est que le « héros de la Monongahela » s'étant retourné pour devenir la « nouvelle avant-garde », avait pris les jambes de son cheval à son cou et avait laissé les femmes se démerder comme elles le pouvaient, derrière lui. Malheureusement, je n'ai pas trouvé de relation écrite par Daniel Boone sur cette bataille. Il ne devait pas vouloir en parler et n'avoir pas grand-chose à en dire de bien lui non plus, n'étant qu'un conducteur de chariot qui retraita « en ordre » selon Washington, avec Braddock blessé; mais plutôt à la « fine épouvante » selon ce que j'en comprends.

Les Français eurent 8 morts et 4 blessés; les « sauvages », 15 morts et 12 blessés. Ce qui est assez extraordinaire lorsqu'on n'a pas le temps de préparer une embuscade et que l'on se canarde à qui mieux mieux dans un chemin dégagé et étroit; avouons-le.

Braddock mourut quatre jours plus tard. Ce n'est pas lui qui fit le rapport; on peut miser là-dessus.



La défaite du Général Braddock, 1755 (Bataille de La Belle Rivière)



L'armée de Braddock attaquée par les Indiens et les Français en juillet 1755.
Gravure française de la fin du XIXème siècle.



Le Général Johnson sauvant un officier français du Tomahawk d'un indien d'Amérique du Nord.

Chapitre 13

La bataille du Lac George

Parmi le butin recueilli lors de la déroute de Braddock, on avait trouvé les plans d'attaque des Anglais pour s'emparer du lac Champlain. Le nouveau gouverneur Vaudreuil vient d'arriver au Canada. Il amène avec lui le Baron Jean-Armand Dieskau comme commandant des troupes régulières françaises au pays. Le Baron est un « spécialiste » du combat à l'euro péenne. Et comme tout bon « spécialiste », il considère la façon de combattre des Canadiens et des « sauvages » comme du pur « amateurisme ». Ce qui n'est pas pour le faire apprécier, ni des Indiens ni des Canadiens. Certains de ces derniers passent la remarque : « Il marche le nez tellement relevé, qu'il risque de se noyer lors d'une averse subite ».

Mais il faut admettre qu'il avait participé à plusieurs victoires en Europe. Sa venue au Canada ne sera qu'un petit transit momentané; car Vaudreuil, prenant connaissance des papiers de Braddock, envoie rapidement Dieskau, avec près de 4,000 hommes, pour éliminer le danger anglais sur les Grands Lacs. À son arrivée au fort Frontenac, Dieskau apprend qu'une armée anglaise, commandée par William Johnson, fait route vers le fort St-Frédéric et menace de ravager le pays jusqu'à Montréal. Il se rend au Lac Saint-Sacrement (lac George) où est bivouaqué Johnson; mais contre les ordres reçus de Vaudreuil lui disant de ne jamais diviser ses forces, il laisse un contingent de soldats au fort Frontenac. Dieskau s'installe à l'emplacement du futur fort Carillon avec une armée diminuée à 2 500 hommes plus quelque 500 Indiens dont il ne s'occupe pas du tout. Sur ses 2 500 hommes, il y a 1000 Canadiens qui ne valent pas mieux que les « sauvages », à ses yeux. Johnson, quant à lui, dispose de 3 000 miliciens coloniaux et 300 Mohawks qui tous savent se battre à l'indienne.

Johnson érige un fort temporaire là où sera construit le Fort William Henry, à 14 milles de sa base, le fort Edward, au fond du lac Saint Sacrement. L'information parvint à Dieskau de la bouche de

deux Canadiens en derouine dans la région. Leur nom était Michel et Julien Lefebvre de Batiscan. Ils avaient vu les Anglais construire leur fort.

— Ils sont environ 1 000 à construire ce fort, lui dit l'un des Canadiens. Nous vous avons apporté un prisonnier pour confirmer nos dires, ajouta Michel Lefebvre.

— S'ils sont 1 000 à construire le fort, c'est qu'il en reste 2 000 au fort Edward, remarqua Dieskau. Voyons votre prisonnier, ajouta-t-il.

Le prisonnier déclara qu'il ne restait que 500 miliciens au Fort Edward et qu'on y attendait, sous peu, un renfort de 2 400 hommes acheminé vers le nouveau Fort William Henry.

— Nous allons prendre le fort Edward, décida Dieskau.

Encore une fois, malgré les ordres, il diminua ses effectifs pour attaquer le fort Edward. Il laisse sur place, 1 300 soldats réguliers et 400 miliciens canadiens. Son armée n'est plus que de 1 200 réguliers et 600 Canadiens, plus les Indiens. Arrivés au fort Edward, les Indiens refusent d'attaquer cette position fortifiée défendue par plusieurs canons. Se trouvant coincé à cause de la réduction de ses forces, Dieskau change d'idée et décide d'attaquer plutôt le fort en construction, moins bien retranché et disposant de moins de canons. Les Indiens acceptent de le suivre.

Sur la route vers le lac George, Deskau apprend que Johnson a envoyé 1 000 miliciens pour secourir le fort Edward qu'il croyait assiégé. Dieskau change encore d'idée et décide de dresser une embuscade à ces 1 000 miliciens. Malheureusement, même si l'embuscade était bien montée, un Indien du Sault St-Louis tire un coup de feu pour avertir ses frères Iroquois qui approchaient du danger. Le colonel en charge et le chef indien ennemi furent tués, mais les Anglais purent retraiter. L'épuisement empêcha la plus grande partie des soldats de suivre Dieskau à la poursuite des fuyards. Il n'y eut que 222 soldats réguliers qui le suivirent jusqu'au camp anglais.

Les deux Lefebvre l'avaient suivi avec d'autres Canadiens et une troupe de « sauvages ». Ils se demandaient bien ce que Dieskau allait maintenant décider. Ils étaient quasiment certains qu'il changerait d'idée une fois de plus, et retournerait avec ses 222 soldats, rejoindre le gros de la troupe. Les deux Canadiens faisaient erreur. Dieskau décida d'attaquer le retranchement de William Johnson. Celui-ci avait installé 3 canons dirigés vers la route et un quatrième canon au sommet de la colline, tous chargés à la mitraille. Les défenseurs sur place furent rejoints par les fuyards qui couraient devant Dieskau. Johnson plaça 500 miliciens et Indiens sur ses flancs parmi les arbres et positionna le reste derrière les barricades. Le feu croisé était en place.

Lors de l'attaque, les 222 grenadiers suivent Dieskau en colonne de six soldats de front jusqu'au camp anglais. Les canons ennemis se mettent à tirer leur mitraille qui écrase une bonne profondeur de la colonne française de six hommes de large. Dieskau est blessé, ce qui ne surprendra personne. Il le sera une deuxième fois avant que Montreuil, son second, prenne le commandement. Après la première décharge des canons, les soldats français se décident enfin à se mettre à couvert. Ce fut un peu comme de tirer un pigeon dans un arbre où il s'en trouve plusieurs; tous les autres s'éparpillent.

Dieskau, rassemblant ses soldats, mène alors une charge sur le flanc droit britannique qui ne réussit pas plus que la première attaque. Lors de cette deuxième tentative, la fusillade était devenue générale. Après avoir été blessé une deuxième fois, Dieskau laisse Montreuil prendre le commandement. À cinq heures de l'après-midi, Montreuil commande la retraite avec le reste des soldats français en arrière-garde. Ces derniers devront couvrir la retraite pendant deux heures additionnelles. Dieskau, blessé, est laissé sur place. Il sera fait prisonnier et le restera pendant huit ans. Il raconte qu'un renégat français lui a tiré une balle dans l'aine lorsqu'il a été capturé. Cette blessure ne guérira jamais complètement et le fera mourir en 1767, en France.

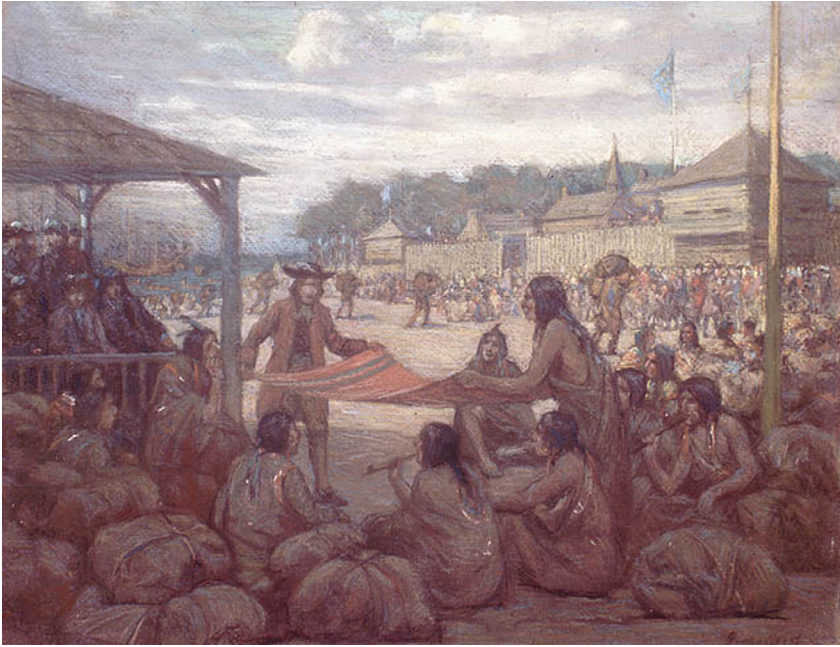
— Qu'est-ce que tu penses de cette bataille? demanda Julien à son frère Michel.

— J'aime autant ne pas y penser, lui répondit-il. Je n'ai rien compris à toute cette histoire. Dieskau refuse d'attaquer le fort Edward avec 1 200 soldats et 600 miliciens et attaque les fortifications de Johnson avec 222 soldats et une poignée de Canadiens et de « sauvages ». D'autant plus qu'à chaque fois qu'il arrêtait quelque part, il y laissait une partie de ses troupes. Heureusement que nous étions des volontaires et qu'il ne pouvait pas nous commander.

— Je n'aurais pas obéi aux ordres, dit Julien. L'autre chose qui me rend fou est que Montreuil a abandonné Dieskau aux Anglais, lorsqu'il pouvait très bien le ramener avec nous. Ai-je besoin de te dire que mon idée est arrêtée : Je ne me battrai jamais aux côtés de soldats français.

— Du moins, sous les ordres d'un « spécialiste de la guerre » venant de France, rectifia son frère Michel.

— En tous les cas, nous, nous avons des fourrures à récupérer; et si on rencontre encore des mouvements militaires, on se ferme les yeux et on prend la direction de Batiscan. Ça ne sert à rien de vouloir rendre service à ce genre de combattants.



Traite de la fourrure à Montréal.



Traite de la fourrure à Montréal.

Chapitre 14

Alexis LePellé Mezière



Le commerce des fourrures avec les Amérindiens en Nouvelle-France.

Alexis LePellé Mezière avait épousé Catherine Curotte le 23 novembre 1745. Il était âgé de 35 ans et allait avoir 36 ans, huit jours plus tard. Son père Claude LePellé avait été capitaine de milice. Sa mère Charlotte Jérémie était la fille d'un interprète et commis pour le roi de France; autrement dit : un « coureur de bois ». Ses frères ont tous été engagés pour la traite au moins une fois et plusieurs de ses beaux-frères faisaient la traite des fourrures. Il est donc évident qu'Alexis LePellé n'est pas un novice de la traite, lorsqu'il organise son premier voyage « officiel » dans l'ouest, en 1747. D'ailleurs il n'engage sous contrat, cette fois-là, qu'un seul homme comme Gouvernail, nommé François Balan dit Lacombe. Comme celui-ci est exempté de portage à l'aller et au retour, ce qui explique qu'il voulait un contrat notarié, il

est évident que d'autres « coureurs de bois » sans contrats les accompagnent pour faire les portages jusqu'à Détroit.

Joseph Lefebvre, en 1756, signe un contrat avec Alexis LePellé, comme « Devant » de canot. Personne n'hivernera dans ce voyage vers Michilimakinac. Cette année-là, LePellé engage 9 Gouvernails; ce qui signifie que neuf canots l'accompagnent à Michilimakinac. Les salaires qu'il doit payer au retour s'élèvent autour de 10, 000 livres en argent sonnante, tel que stipulé sur les contrats. Si on imagine qu'il a investi au moins 15 000 livres de marchandise qu'il vendra quatre fois le prix, il prévoit un profit d'au moins 35 000 livres pour cette année-là.

Les hommes avaient cessé d'avironner, car c'était le moment du repos pour fumer une pipée. Le canot les berçait doucement.

— Le voyage s'annonce bien, dit Joseph à son Gouvernail Jean-Baptiste Rivard dit Feuilleverte, lui aussi de Batiscan.

— Pas pire pantoute, mon Lefebvre. Si on continue comme ça on va arriver au portage assez tôt pour le monter avant de s'installer pour dormir.

— Ça, ça ferait bin mon affaire, dit François St-Cyr. J'aime pas trop faire un portage en me levant le matin, ajouta-t-il.

St-Arnaud, Baril, Massicot (Massicotte) et Lafond fumaient leur pipe sans dire un mot. Ils regardaient le paysage grandiose qui s'offrait à eux en se laissant bercer par les vagues. La pipée terminée, on reprit les avirons et Lafond commença à chanter, suivi par tous les hommes du canot. Les autres embarcations d'Alexis LePellé s'étaient également remises en marche. Le canot dans lequel se trouvait Joseph Lefebvre ne contenait que des « coureurs de bois » venant de Batiscan. Ils se faisaient tous un « honneur » d'être toujours les premiers en chef de file. Lorsqu'un autre canot voulait passer à l'avant, il s'ensuivait une petite course qui entraînait tout le convoi. Ces « petites courses » faisaient sauver du temps de voyage et le canot des Batiscanais restait toujours en tête.

Le portage était terminé et le soleil brillait toujours dans le ciel. Jean-Baptiste Feuilleverte revint d'une discussion avec les autres Gouvernails et le patron, Alexis LePellé.

— Allons, les gars, on ne campera pas au portage; on va se rendre sur une île que je connais. On n'y sera pas dérangé.

— Entièrement d'accord avec toi, Feuilleverte, dit Joseph Lefebvre. Je ne trouvais pas tellement intéressant de dormir dans la boue qu'il y a ici, partout.

— Où nous allons, on va trouver une belle plage de sable. On y sera beaucoup mieux.

— Allez ! On embarque ! cria Joseph.

Et tous, contents d'échapper à une nuit dans la boue, sautèrent dans le canot. Les voyageurs des autres canots emboîtèrent le mouvement.

Tous les abris étaient installés pour la nuit et les repas étaient prêts à chacun des neuf feux qui flambaient. Chacun des canots avait sa nourriture pour le voyage; de sorte que si un canot était séparé du convoi, ses occupants avaient quand même de la nourriture à leur disposition. À chaque soir, chacun des groupes faisait son feu pour la popote et se réchauffer. Certains autres traiteurs tentaient de garder plus de contrôle sur leurs employés en gardant toute la nourriture avec eux, mais Alexis LePellé préférait embaucher des Gouvernails et des Devants de canot responsables, capables de contrôler leurs occupants. Il essayait également de rassembler par canot, les « coureurs de bois » venant d'une même région. Il évitait ainsi beaucoup de bisbille entre les hommes et gardait un esprit de compétition entre les canots qui accélérât la vitesse du voyage.

Joseph aperçut un canot qui se dirigeait vers leur feu. Il reconnut rapidement Jean-Baptiste Cadot accompagné de cinq Sauteux. S'avançant vers la grève pour attraper le nez du canot, il le salva.

— Salut ti-gars Cadot ! Tu vas à Montréal ou tu retournes au Sault-Ste-Marie ? demanda-t-il.

— Salut Joseph. Je retourne au Sault.

Jean-Baptiste Cadot était âgé de 33 ans et habitait au Sault-Sainte-Marie depuis l'âge de 18 ans.

Joseph attrapa le jeune homme dans une accolade, heureux de rencontrer le petit-fils de Mathurin, voisin et ami de son père Gabriel Lefebvre.

— Arrives-tu de Montréal ? demanda Joseph en l'entraînant vers son feu.

— Ouais ! Ça se prépare à brasser au lac Ontario, d'après ce que j'ai su.

— Installe tes sauvages et vient me rejoindre. Je vais aller chercher LePellé; il voudra certainement entendre ce que tu as à raconter, dit Joseph.

— D'accord, je reviens tout de suite. Et Cadot se dirigea vers ses Indiens pour leur annoncer qu'ils bivouaquaient, ce soir-là, un peu à l'écart des blancs déjà installés. Lorsqu'il revint au feu de Joseph, celui-ci l'attendait avec Alexis LePellé et une gourde de vin.

— Alexis, je te présente un vrai “coureur de bois” de Batiscan, Jean-Baptiste Cadot. Il a été élevé sur la terre voisine de mon père. Cadot, voici Alexis LePellé dit Mezière.

— Salut ! répondit Jean-Baptiste en regardant Alexis.

— Salut ! lui répondit celui-ci. Tu dis qu’il se brasse des choses à Montréal ?

— Et comment ! dit Jean-Baptiste. Il nous est arrivé de France, un remplaçant à Dieskau. Il s’appelle Le Marquis de Montcalm. Vaudreuil va l’envoyer attaquer le fort Chouagen à la fin juillet. S’il réussit autant que Dieskau, il va y avoir des Anglais partout sur les Grands Lacs. C’est pour ça que je me hâte de retourner chez moi. Vaudreuil veut que je m’assure des Sauteux.

— Si ce Montcalm suit les conseils de Vaudreuil, il va s’emparer de Chouagen sans problème. Surtout que Vaudreuil ne le laissera pas y aller sans lui fournir assez de « coureurs de bois » pour assurer son succès. Je ne m’inquiète pas trop, dit Mezière.

— Souhaitons que tu aies raison, continua Cadot. Mais Dieskau avait pas mal de « coureurs de bois » avec lui, et il ne s’occupait pas d’eux, pas plus que des « Peaux-Rouges ». À cause de lui, les Sauteux ne veulent même plus combattre aux côtés des Français; ils se limitent à aider les Canadiens.

— Je te remercie pour ces informations, ajouta LePellier. On ne traînera pas à Michilimakinac et on va revenir à Montréal aussitôt que les canots seront déchargés de l’équipement et chargés des ballots de fourrures.

— C’est le mieux à faire, approuva Joseph Lefebvre pendant que Cadot agréait de la tête.

Mezière se leva et serra la main de Cadot avant de s’éloigner.

— Goûte à ma gourde, lui dit Joseph en lui tendant le récipient.

— Hum ! C’est bon par où ça passe, remarqua Cadot en la lui remettant.

Les deux amis conversèrent encore une bonne heure avant d’aller se coucher chacun avec son groupe. Le lendemain, les canots quittaient le rivage. Le convoi de Mezière fit le portage du Sault-Sainte-Marie et continua leur expédition. Cadot continua avec eux. Il allait épouser au mois d’octobre, Anastasie, la fille d’un chef de la tribu des Sauteux, et, pour l’instant, il n’y avait aucun problème au Sault. D’ailleurs, la majorité des Sauteux se trouvaient déjà à Michilimakinac.

— Tiens ! V'là les « mangeurs de lard ! » qui arrivent ! s'exclama un « coureur de bois » de Michilimakinac. C'était Charles Fauteux qui venait d'épouser Françoise Amyot le 27 avril. Il habitait Michilimakinac à cette époque.

— Déjà « tanné » de la vie conjugale ? demanda Rivard dit Feuilleverte, qui le connaissait bien.

— Pantoute, répondit Fauteux. Je viens me réfugier au bord du lac pour récupérer un p'tit brin, ajouta-t-il en serrant son ami dans ses bras.

— Est-ce que les ballots pour Mezière sont prêts ? demanda Rivard.

— Ils vous attendent déjà depuis deux jours. Je vais débarrer l'entrepôt pour la vider et y porter l'équipement de traite que vous nous apportez.

Fauteux se dirigea vers une bâtisse en bois rond qui servait de magasin à Alexis Mezière.

— Allons, les gars; chacun son paquet vers l'entrepôt. Lefebvre tu t'occupes de charger les canots en équilibre avec les ballots de fourrures.

Joseph s'employa à continuer de vider son canot pendant que les hommes transportaient la première partie de l'équipement au magasin. Lorsqu'ils revinrent, le canot était vide et chacun déposait son ballot de fourrures près de l'embarcation qu'il remplaçait par un autre paquet à porter à l'entrepôt. Joseph attrapait les ballots de pelleteries et les plaçait adéquatement dans le canot. Les huit autres canots de Mézière avaient accosté et adoptaient le même procédé de déchargement et chargement.

Deux heures plus tard, Feuilleverte s'avança près de Mezière en disant :

— Tout est prêt pour le départ, si c'est ce que vous voulez.

— Fais reposer les hommes. J'ai à voir mon associé avant de partir, répondit Alexis LePellé. On repartira après, s'il n'est pas trop tard.

— Les gars ! Installez-vous; le patron vous laisse du temps de repos. Mais personne ne s'éloigne des canots. On va peut-être partir rapidement.

Tous les hommes se trouvèrent un endroit pour s'étendre au soleil en fumant leur pipe.

— Dis donc, Rivard ? demanda François St-Cyr. Pourrais-tu demander au patron qu'on s'arrête quelque part, au moins un avant-midi pour chasser ?

— Si on arrête pour chasser, ça va nous prendre une journée. Y' a pas un chasseur suivant une piste qui va la laisser tomber au milieu de la journée. Tu sais ça tout comme moé, St-Cyr, dit Feuilleverte.

— Demande-lui une journée dans ce cas-là, répliqua François St-Cyr.

— Je vais voir ce que je peux faire, lui répondit Rivard.

Au retour de Mezière il avait l'air songeur. Il prévoyait une baisse dans la traite des fourrures à cause de la guerre qui semblait vouloir s'amplifier, selon les informations qu'il venait de recevoir.

— Allez les gars. On repart ! cria-t-il.

Tous s'embarquèrent et les canots, chacun chargé de fourrures et d'une chorale, s'éloignèrent sur le lac Huron en direction de la rivière des Français. Le soir, ils avaient descendu le premier rapide et accostaient au fond d'une baie avant le portage suivant. Les hommes étaient fourbus et Feuilleverte en profita pour suggérer à Mezière de leur donner une journée de repos. Il lui fit remarquer que le moral des Canadiens monterait au plus haut niveau, s'il leur permettait de chasser autour du camp. Ce qui les changerait des repas de lard salé et de « blé-d'inde » qu'on mangeait tous les jours. LePellé, lui-même fatigué et prévoyant une nourriture différente, accepta la suggestion de François Rivard.

Le lendemain matin, il y eut sept Canadiens qui décidèrent d'aller à la chasse; les autres voulaient se reposer, réparer les canots et se baigner dans la rivière.

Vers deux heures de l'après-midi, quatre chasseurs revinrent avec deux chevreuils et une heure plus tard, les trois derniers revinrent avec un ours et quinze perdrix. Les « coureurs de bois » se régalerent toute la soirée; en fait, ils s'empiffrèrent de viande fraîche. Tellement que Mezière eut de la difficulté à trouver deux hommes assez éveillés pour faire la garde. Il choisit St-Cyr et Joseph Lefebvre pour la première garde, donnant la chance à deux autres de dormir avant de les relever, à une heure du matin.

Les trois peaux avaient été nettoyées, grattées et servaient de siège au patron lors du départ, le lendemain. Toute la troupe était joyeuse et en pleine forme. On ne fit aucune rencontre, agréable ou pas, lors du retour. Alexis LePellé paya ses « coureurs de bois » qui, pour certains, retournèrent chez eux, et pour d'autres, restèrent dépenser leur avoir à Montréal. Le groupe de Batiscan retourna chez lui. Quelques-uns avaient fait le plein d'un petit tonneau de rhum mais aucun ne consomma avant d'arriver chez lui. Joseph rapportait 225 livres. Il avait dépensé 25 livres en cadeaux pour sa femme Jeanne

Lafond, qui l'attendait sur sa terre au bord de la rivière Batiscan. Cette « course » allait être sa dernière. Il l'avait entrepris pour renflouer son petit pécule qu'il consacrait à sa retraite, dans lequel il avait dû puiser l'année précédente. Maintenant âgé de 58 ans, il voulait vivre tranquille sur sa terre avec sa femme, pour le restant de ses jours. Sa femme restera veuve pendant sept ans après 1769.



Louis-Joseph, Marquis de Montcalm.

Chapitre 15

Montcalm, le seul vrai « Man »

— Parlez-moé plus des soldats européens ! s'écria Julien, fumant sa pipe devant l'église de Batiscan.

— Bin voyons Lefebvre; on vient d'accueillir le meilleur soldat de France à Québec. Il s'appelle le Marquis Louis-Joseph de Montcalm. Il est deux fois meilleur que Dieskau et vient le remplacer.

— Dieskau valait à peu près autant qu'un piquet de clôture. Tu veux empêcher quoi avec deux piquets ? rétorqua Julien en mâchonnant son tuyau de pipe.

— Il vient pour défendre notre pays. Tu lui dois au moins un peu de reconnaissance. Et il sait se battre depuis l'âge de neuf ans, ajouta l'intervenant.

— Écoute-moi bien Lacasse; pis ouvre toutes grandes tes oreilles. Notre pays, si on demande à d'autres de le défendre, on risque de ne pas aimer le résultat. Quand je veux défendre mon poulailler d'un renard, je ne demande pas à mon voisin de le faire parce qu'il mange du poulet depuis sa plus tendre enfance. Surtout si je veux garder mes poules. Pis en plus, si tu ne le sais pas encore, les grades dans l'armée française, ça s'achète; donc rien ne prouve qu'un chef soit valable; tout ce que ça prouve c'est qu'il a des fonds.

— Bin moé, il me donne confiance, ce Montcalm ! conclut Lacasse en glissant son tuyau de pipe entre ses lèvres; ce qui l'empêcha, semble-t-il, de continuer la discussion.

Le Marquis de Montcalm était arrivé à Québec le 13 mai de 1756 (c'était probablement un vendredi treize). Il rencontre Vaudreuil à Montréal le 26 mai. Vaudreuil, dont le poste de commandement est plus élevé, lui donne l'ordre d'aller attaquer le fort de Chouagen (Oswego) sur la rive sud du lac Ontario. Montcalm n'est pas d'accord, mais ne peut pas refuser. Il se rend au fort Frontenac pour rassembler ses troupes. En fait, il est question de trois forts et non du seul fort d'Oswego. Les trois forts ont chacun un commandant; le colonel Mercer et Schuyler ainsi que le lieutenant-colonel Littlehales. Auparavant, le

capitaine Louis Coulon de Villiers avait eu deux escarmouches heureuses sur la rivière Oswego contre le lieutenant-colonel Bradstreet. Ce Bradstreet était un Acadien de Nouvelle-Écosse qui faisait du commerce avec Louisbourg à l'époque où Bigot y était intendant. Il présenta un projet pour prendre Louisbourg qui servit en 1745. Il est également celui qui mit sur pied le projet de prendre le Canada, en l'attaquant sur trois fronts, qui fut adopté par Pitt. Amherst se servit de lui pour conquérir les Grands Lacs. Bradstreet ne sera jamais vraiment reconnu à sa juste valeur par les Britanniques de Londres à cause de ses origines nord-américaines.

Le 6 août, Montcalm arrive à Oswego avec 3 200 hommes, soldats réguliers et miliciens, et 250 sauvages. Le 8, arrive monsieur de Rigaud avec 500 Canadiens et plusieurs sauvages. On les envoie en éclaireur autour des forts. Le 9 arrive l'artillerie. On commence l'attaque du fort Ontario avec l'artillerie et en faisant creuser des tranchées par 300 hommes (la plupart des Canadiens). Le 13 la garnison ennemie se replie sur le vieux fort Chouagen. Monsieur de Rigaud, avec ses Canadiens et ses sauvages ainsi que Bougainville, traverse la rivière Oswego pour investir le fort. Un boulet de canon coupe en deux le colonel Mercer et à 10 heures, le colonel Littlehales hisse le drapeau blanc.

Moins de dix jours après avoir quitté le fort Frontenac, Montcalm triomphait malgré sa réticence pour l'expédition. Le butin était immense. 1 700 prisonniers, cinq drapeaux 18 000 francs, 122 canons, 23 milliers de poudres, 8 milliers de balles, 450 bombes, 1 476 grenades, 1 800 fusils, 2 950 boulets, 250 boîtes de biscuits, 1 386 quarts de lard ou de bœuf salé, 200 sacs de farine, 11 quarts de riz, 90 sacs de pois, 7 quarts de sel, 32 bœufs, plus six embarcations armées, deux greniers de farine et de pois. Les Canadiens s'accaparèrent principalement des fusils même si on raconte qu'ils aiment beaucoup le pain trempé dans la soupe aux pois.

Montcalm revint hiverner à Montréal. Il écrira au ministre de la guerre d'avertir le roi qu'il lui promettait que, jamais plus, il engagerait un combat avec aussi peu de préparation et autant de « désinvolture » en prenant autant de risques. Ailleurs, il dira qu'il aimerait mieux perdre une bataille que de la gagner avec des Canadiens. Éventuellement ses vœux seront exaucés, mais il la perdra plutôt « malgré » le courage acharné des Canadiens.

Quelques semaines plus tard, devant l'église de Batiscan :

— Je te l'avais bien dit Lefebvre que Montcalm était un excellent commandant. Il n'a fait qu'une bouchée du fort Chouagen.

— Bin sûr ! répliqua Julien. Une cinquantaine de coups de canon dont l'un a coupé en deux le commandant ennemi, pendant que les Canadiens se ruaient vers les palissades, ce qui a fait lever le drapeau blanc. C'est tout un exploit de ton Marquis ça, mon Lacasse.

— Tu vas voir, il en gagnera d'autres, des batailles, le Marquis, répliqua Lacasse en enfournant son tuyau de pipe.

— Ça c'est certain. Ça durera aussi longtemps qu'il se servira des Canadiens pour combattre, termina Julien Lefebvre.

Personne ne le savait encore au Canada; mais Montcalm avait pour réelle mission du roi Louis XV, de ne conserver qu'une position française forte au Canada. Le roi voulait s'en servir comme un moyen pour les négociations prévues à la fin de la guerre dans l'éventualité de la perdre. Louis XV comprenait que la suprématie des Anglais sur les mers leur assurait la victoire finale en Europe. Montcalm allait choisir de défendre Québec dont les murailles étaient assez imposantes. Mais aussi longtemps que Vaudreuil pouvait lui donner des ordres, il se devait de lui obéir.

L'année suivante, Vaudreuil lui proposa d'attaquer le Fort William Henry. Ne pouvant refuser Montcalm se rend à Carillon où il organise son armée composée de 7 819 hommes. Dont trois brigades de soldats français, le reste sont des Canadiens.

Le 1er août, commence les préparations. Le 7 et 8 août on emploie l'artillerie avec intensité. Le 9 août, le fort se rend. Les assaillants ont 17 tués et 40 blessés. Le 10 août des sauvages à qui des Anglais avaient donné de l'eau-de-vie, massacrent une cinquantaine de prisonniers en route pour le fort Lydius. Vaudreuil reprocha à Montcalm de n'avoir pas poursuivi le combat en allant attaquer le fort Lydius qui se trouvait à six lieues de distance. Cela aurait pratiquement scellé la guerre pour quelques années. Mais il faut comprendre que le but de Montcalm n'était pas de gagner partout au Canada, mais de tenir Québec. Donc pour lui, tout combat dans les pays d'en haut était superflu et inutile.

Regardons les personnages qui entourent Montcalm. Son bras droit est Bougainville qui a résidé en Angleterre et en Hollande. Il parle très bien l'anglais et est reconnu comme un savant renommé en Grande-Bretagne. Il est recommandé par Madame de Pompadour. Son « bras gauche » est le chevalier de Lévis que Montcalm a rencontré chez l'ex-intendant de Nouvelle-France, Monsieur Hocquart. Lévis devint son ami, son conseiller et son homme de confiance. Aux yeux de Montcalm, Lévis était un maître dans l'art militaire. Il faut ajouter que Montcalm et tous les Français en partance de leur pays vers le

Canada n'avaient tous qu'une seule crainte lors de la traversée. C'était d'être attaqué par les Anglais. C'est ce que Montcalm écrit dans son journal. Ceci nous indique l'état d'esprit des « défenseurs » du Canada face aux Anglais. Ils sont définitivement craintifs.

Cette « prédisposition » était tout à fait contraire à celle de Gabriel-Nicolas Lefebvre, qui une génération précédente, sur le navire de De Graaf, scrutait l'horizon pour trouver un vaisseau à attaquer. La différence entre Frontenac et Montcalm est que Frontenac n'avait pas peur des Anglais. Quant aux Canadiens, l'histoire démontre que la peur ne les retenait jamais depuis le tout début de leur histoire. En fait, on ne sait pas vraiment s'ils connaissaient la peur.

Un certain dimanche de la fin août 1757, le curé avait mentionné du haut de la chaire, le courage des Canadiens à la bataille du Fort William Henry. Il avait surtout souligné qu'aucun Canadien n'était impliqué comme responsable du massacre des 50 Anglais par les « sauvages ». Il avait ajouté que plusieurs s'étaient même précipités pour défendre les victimes.

Michel discutait avec Julien en fumant une pipe sur le perron de l'église. Charles-Gabriel, arrivé la veille de Montréal, se joignit à eux.

— Tu as fait un bon voyage Charles ? demanda Michel.

— Pas mauvais du tout, répondit celui-ci. Le chemin du Roi est en assez bonne condition cette année.

— Tiens ! Les trois frères Lefebvre ! s'écria Lacasse. Pis, mon Julien, penses-tu toujours que le Marquis de Montcalm n'est pas un bon chef de guerre ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

— Pas mal bon, en effet, mon Lacasse. Du moins, pour ne pas salir son uniforme ni celle de ses soldats. Il sait comment se servir des Canadiens et des sauvages pour faire tous les travaux et toutes les attaques. Je l'admets.

— Tu dis n'importe quoi, continua Lacasse. J'ai deux soldats français qui habitent chez moi et qui m'ont raconté ce qui s'est passé. Ils se sont battus vaillamment.

— Ils se tenaient où, durant le combat, tes soldats ? demanda Michel en soufflant de la fumée vers le ciel.

— Derrière les canons qui bombardaient le Fort William Henry. Ils ont tout vu.

— Debout derrière des canons qui bombardent un fort, tu appelles ça « combattre vaillamment » toé, Lacasse ? demanda Charles-Gabriel en souriant.

— Je te dis qu'ils ont tout vu et m'ont tout décrit.

— Que t'ont-ils dit des Canadiens ? demanda Julien.

— Ils n'en ont presque pas parlé. Ils n'ont pas dû faire grand-chose quant à moi. Il paraît qu'ils ne pensaient qu'à revenir faire leur moisson, conclut Lacasse.

— Dans ce cas, laisse-moi éclairer ta lanterne, continua Charles-Gabriel. Comme tu sais, j'habite Montréal; mais ce que tu ne sais pas c'est que j'ai des amis qui vivent autour de Vaudreuil et me tiennent au courant de tout. Sache que l'armée de Montcalm était composée de 3 470 Canadiens, 2 570 soldats français plus 180 canonniers dont les deux qui vivent chez toi présentement. Donc Montcalm avait plus de combattants canadiens que de soldats français dans son armée. Quand il se mit en route vers le fort, il laissa 500 soldats au fort Frontenac, sous le commandement du Colonel Privat, pour garder les bateaux. Ce qui t'amène à 2000 soldats français comparés à 3470 Canadiens. Celui qui commandait l'avant-garde était le chevalier Lévis qui est toujours accompagné des Canadiens. Donc des Canadiens se trouvaient en avant des Français. Tu me suis, Lacasse ?

— Vas-y continue.

— Une escouade de Canadiens amena Bourlamaque en vue du fort George pour étudier les lieux et déterminer le côté faible à attaquer. Remarque qu'encore une fois, ce sont des Canadiens qui sont impliqués.

— C'est normal, les Français ne connaissent pas le bois, dit Lacasse.

— Je ne te le fais pas dire, rétorqua Julien.

— Le fort abritait 2 400 soldats anglais commandés par le Colonel Monroe. Le chevalier de Lévis sépara ses hommes en deux groupes; l'un s'occupait du chemin qui mène au fort Edward et l'autre, caché dans la forêt, observait ce qui se passait au fort ennemi. Ai-je besoin de te dire que ces deux groupes étaient Canadiens ?

— Hum ! dit Lacasse.

— Montcalm vint rejoindre Lévis pour discuter de l'attaque. Les deux sont convaincus que seul un long siège pourra venir à bout du fort. Montcalm dit à Lévis de garder sa position et envoya le régiment de la Reine bivouaquer 2 milles en arrière de Lévis pour « le soutenir au besoin ».

— C'est à peu près la distance entre ta terre et la mienne, Lacasse, dit Michel. Donc si quelqu'un t'attaque chez toi, ne t'inquiète pas, je pourrai te soutenir.

Julien éclata de rire.

— Tu pourras le soutenir en le relevant du plancher pour vérifier le dégât causé par le couteau à scalper.

— Tu n’es pas drôle; pas une miette, dit Lacasse en déglutissant.

— Mais attends, dit Charles-Gabriel. Je n’ai pas fini mon histoire. Le lendemain matin, Montcalm rapaille son monde et Lévis reste à l’avant-garde avec les brigades de Repentigny, de Vassan, de Courtemanche, de La Corne, des volontaires de Villiers et de tous les sauvages. Vois-tu des Français dans le tas ? demanda Charles-Gabriel.

— Continue, dit simplement Lacasse; pompant sa pipe qui risquait de s’éteindre.

— On envoya certains d’entre eux bloquer la route vers Lydius. Le fort était alors isolé de tous les côtés. Et cela, par les Canadiens, je te ferai remarquer. Du fort ennemi, on tira quelques boulets qui atteignirent des tentes où dormaient des soldats français et Montcalm dû changer la disposition de son camp. Il envoya le régiment touché, derrière celui de la Reine installé deux milles derrière les Canadiens.

— Ça, on doit dire que Montcalm connaît la routine pour établir un camp devant l’ennemi. Y’a pas à dire, constata Julien.

Les autres Canadiens qui fumaient sur le perron s’étaient rapprochés pour entendre le récit de Charles-Gabriel.

— Pendant ce temps-là, les Canadiens et les sauvages, cachés dans les replis du terrain, tiraient tous ceux qui osaient dépasser le mur de la palissade ou ceux qu’ils voyaient dans les embrasures. Ce qui fit que les canons anglais cessèrent de tirer.

Le 6 août, des Canadiens et des Indiens surprirent trois courriers venant du fort Edward vers le Fort William Henry. Ils tuent le premier, attrape le second et le troisième parvient à s’échapper. Le message disait que Webb allait tenter de réunir des miliciens, mais conseillait d’obtenir des conditions honorables si la soupe devenait trop chaude. Les volontaires de Villiers attaquèrent le camp retranché près du fort. Après une tentée de sortie, les Anglais furent repoussés avec plusieurs pertes. L’engagement cessa.

Nos combattants, après une bataille, prenaient les outils et travaillaient au terrassement et aux tranchées, continua Charles-Gabriel. Tout le monde trouvait cela « merveilleux »; même les ennemis. Mais dis-moi Lacasse ? M’as-tu entendu parler de soldats français qui combattaient jusqu’ici ?

— En tout cas, moé j’en ai pas entendu, dit l’un des Canadiens qui écoutait. Laisse faire Lacasse et continue ton histoire Lefebvre, dit-il.

— Il y avait un jardin potager près du fort. Des Canadiens et des sauvages s’y cachaient pour surprendre quiconque viendrait s’y approvisionner; entretemps ils continuaient de tirer tout ce qu’ils voyaient bouger dans le fort. Un capitaine du Royal-American, nommé Fesch et qui parlait français, se présenta aux avant-postes, au nom du Colonel Monroe, pour traiter des conditions de la capitulation. C’est ça l’histoire réelle de la vaillance au combat des deux soldats français qui restent chez toi, Monsieur Lacasse. Tu auras un bon sujet de discussion, avec eux, ce soir à l’heure du souper autour de ta table.

— Et qu’est-ce que t’as à dire au sujet du massacre ? demanda Lacasse.

— Seulement deux choses, répondit Charles-Gabriel. Premièrement, si les Anglais avaient jeté leur boisson comme leur avait conseillé Montcalm, au lieu de la cacher, ils n’auraient pas pu la donner aux « sauvages ». Et deuxièmement, dis-moi comment 2 300 Anglais armés de fusils, peuvent-ils se laisser désarmer par un petit groupe de sauvages saouls, armés de tomahawks ?

— C’est la question que je me posais justement, dit celui qui avait déjà parlé. En tous les cas, moé, je savais que les nôtres se battaient courageusement; mais ce que je ne savais pas, c’est que les soldats français se tenaient derrière nos hommes.

— Ça toujours été comme ça depuis le départ du régiment de Carignan, affirma Julien. Ne venez pas me dire que vous ne le saviez pas. Il tapa sa pipe sur un talon, imité par ses deux frères et tous les trois s’avancèrent vers leurs épouses qui sortaient de l’église.

— Dites donc les frères, si on allait chez Alexis cet après-midi; qu’en pensez-vous ? Ça le désennuierait sûrement, dit Michel.

— Parle-lui-en, le voilà qui sort de l’église.

Pendant que Michel arrachait une invitation joyeusement acceptée par Alexis qui avait perdu sa femme deux ans plus tôt, plusieurs Canadiens remercièrent et serrèrent la main de Charles-Gabriel pour son récit.

On décida de se rendre chez Alexis après que les femmes auraient apporté le repas de leur famille dans la cuisine des filles d’Alexis. Marie-Ursule n’était pas présente puisqu’elle avait épousé Paul Frigon en 1755 et n’allait pas à la messe à Batiscan. La journée de ce dimanche en fut une autre des plus agréables.



Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial,
Marquis de Vaudreuil (1698-1778)

Chapitre 16

L'autre Marquis; celui de Vaudreuil

Le Marquis Pierre Rigaud de Vaudreuil savait ce qu'il faisait lors de la guerre de Sept Ans. Malgré que plusieurs historiens disent que les forces anglaises étaient supérieures aux forces françaises, il avait raison de penser qu'on ne pouvait pas conquérir le Canada en se battant à l'européenne. L'assaillant ne pouvait pas couper tous les arbres de nos forêts pour s'en donner la possibilité. Nous en avons eu la preuve deux fois jusqu'ici; mais la plus probante est celle qui suit.

Déjà la jalousie de Montcalm envers Vaudreuil était connue par tous et la confrontation s'étendait entre les Canadiens et les soldats français. Le chevalier de Lévis, quant à lui, était coincé entre les deux Marquis. Dans une lettre envoyée au Maréchal Mirepoix datée du 4 septembre 1757, il écrit :

« ...Je ne dois pas vous laisser ignorer la conduite que j'observe. Je suis fort bien avec Monsieur le Marquis de Vaudreuil; j'y serais encore mieux si je le voulais; mais je ne me soucie pas d'avoir plus de part que je n'en ai à sa confiance, parce que monsieur de Montcalm en serait jaloux et que cela ferait des tracasseries, chose que j'éviterai toute ma vie avec grand soin. »

Cette lettre laisse deviner l'opinion de Lévis sur le sujet. Le problème est la jalousie de Montcalm et non Vaudreuil.

Dans une lettre de Montcalm à sa femme, datée du 19 février 1757, deux ans et demi avant la reddition de Québec, on lit :

« ...J'augure que ma campagne tournera bien. Quand nous ne ferions qu'une défensive, pourvu qu'elle arrête l'ennemi, elle ne sera pas sans mérite; ... » Comme on le voit dans cette lettre, malgré que Montcalm ait gagné toutes ses batailles jusqu'à maintenant, son but n'est pas de battre les Anglais pour sauver les Canadiens; c'est plutôt de défendre une partie du Canada et la garder aux mains du roi de France pour qu'il puisse négocier à la fin du conflit. Cela fut confirmé dans une lettre d'instruction que Montcalm reçut de France, en 1758. Suite aux négociations de 1763, on se rend compte que cette

mesure était pour permettre au roi de simplement garder ses îles productrices de sucres. Cela devrait être clair pour nous aujourd'hui.

— Salut mon Michel, dit Alexis. Content de te voir enfin. Ça fait bien plus de dix-huit mois que tu es parti avec La Durantaye. Je commençais à craindre pour ta sécurité.

— Ne t'inquiète pas pour moi; je suis aussi bon « coureur de bois » que n'importe lequel de mes frères, même si je n'ai pas vécu l'année chez les Mohawk, répondit Michel en faisant l'accolade à son frère. Comment ça va chez vous ?

— Pas trop mal. J'ai patenté un moulin à farine dans ma grange de sorte que mes enfants ne manquent pas de pain. Il a bien fallu que je me débrouille depuis que le voleur de Bigot a fait cadenasser les moulins pour s'assurer de mettre la main sur le blé des habitants. Mon moulin est simplement une pierre que je roule sur une autre pierre en creux où je mets mes grains de blé. Ça ne produit pas beaucoup, mais c'est assez pour la famille. Viens ! Entre donc dans la maison prendre une bière. Tu me raconteras tes aventures. Mon gars, Louis-Alexis, est avec la milice à Québec. Il doit revenir pour la récolte. Le jeune Pierre est le seul gars qui me reste ici. Il a déjà neuf ans. Il pousse vite en jériboire. J'espère qu'on ne viendra pas me le chercher.

— À neuf ans, il est un peu trop jeune. Ne t'inquiète pas.

Les filles d'Alexis accueillirent leur oncle Michel avec joie et l'embrassèrent l'une après l'autre sur les deux joues avant même qu'il ait enlevé son capot.

— Cré-yé, les filles ! Votre père est chanceux d'avoir de telles beautés devant lui toute la journée, s'exclama-t-il en riant.

— La beauté, ce n'est pas tout, affirma Alexis. Si tu connaissais leur caractère, tu déchanterais assez vite.

— Pis toé, mon ti-Pierre. Comment ça va ? demanda Michel en attrapant le garçon dans une accolade assez virile.

— Content de te voir mon oncle. Je me demandais ce qui t'était arrivé.

— Je vais tout vous raconter ça, avec une bonne bière que m'a promise ton père, dit-il en accrochant sa veste à un goujon du mur.

Et il alla s'asseoir à l'autre bout de la table, face à son frère.

Michel avait commencé son récit à partir du début.

— L'hiver passé, quand on est arrivé à Carillon avec les cent sauvages du saut St-Louis, Langis venait d'arriver du fort Edward avec deux prisonniers et vingt-trois chevelures. On nous a appris que Rogers et ses bandits avaient attaqué deux soldats et tué une quinzaine de bestiaux, quasiment aux portes du fort. Il avait laissé un message,

attaché à une corne de vache morte, félicitant Montcalm et remerciant le commandant du fort pour la viande fraîche qu'il lui avait fournie. Langis était furieux et nous, nous nous promettions une vengeance exemplaire. Quant à Bourlamaque, il bouillait silencieusement.

Le 13 mars arrivent deux Abénaquis qui nous disent avoir vu plusieurs traces de raquettes se dirigeant vers le fort Saint-Frédéric. On a compris tout de suite que Rogers voulait encore faire des siennes. Plus tard on a découvert qu'il conduisait 182 hommes. On envoya des Indiens vérifier toutes les routes et on découvrit qu'il se dirigeait vers le chemin de la Montagne-Pelée. Bourlamaque décida de nous laisser agir. On est tout de suite parti avec Langis, 250 sauvages et quelques soldats. La Rivière-à-la-Chute était encore gelée; ça nous faisait une fichue bonne route pour courir en raquette. Arrivé sur place, on s'est mis en embuscade et on a attendu le fameux Rogers. On se jurait qu'il allait payer la viande qu'il avait volée. Lorsque son avant-garde se présente, nos sauvages lâchent une volée de balles qui tue trois de leurs hommes. Rogers croyait qu'il avait affaire à une petite escouade comme il les aimait. Il s'élance à la poursuite des sauvages qui avaient tiré et vient se jeter dans nos bras avec ses hommes. On les a accueillis avec une grêle de balles qui couvrit la rivière de cadavres. Rogers parvint à grimper sur l'escarpement avec les hommes qui lui restaient et se mit à tirer en surplomb caché derrière les arbres. Il réussit à tenir jusqu'à la tombée de la nuit. Langis m'envoya avec des Indiens sur sa gauche pour encercler les Bostonnais. Ils ont tenté de m'arrêter, mais après un petit combat, mes Indiens ont fini par tous les encercler. Ils étaient coincés. On leur somma de se rendre en promettant qu'ils seraient bien traités, mais ils savaient très bien à quoi s'en tenir de cette promesse; nous avions trop d'Indiens avec nous.

Durant la nuit, Rogers jeta son gilet, avec ses papiers, sur l'un des cadavres qui gisaient autour de lui, et avec sa poignée de survivants, parvint à s'échapper dans l'obscurité. Des sauvages partirent à la poursuite des fuyards; mais nous, croyant qu'il était enfin mort, on prit les papiers et retournâmes à Carillon avec nos dix-huit blessés, dont monsieur de Lachevrotière.

— Puis vous autres, ici, qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit Michel.

— Il paraît que lorsque la nourriture des habitants où étaient stationnés les soldats fut consommée, Montcalm les a envoyés au fort St-Jean et à Carillon. Plusieurs habitants n'ont plus rien, répondit Alexis.

— Ouais, je sais, il nous en est arrivé un régiment à un moment donné, dit Michel. Mais qu'est-ce qu'a fait Vaudreuil ?

— Malgré l'opposition de Montcalm, il voulait envoyer Lévis avec 2 400 hommes, dont 400 soldats français, faire une « course » sur les deux forts jusqu'à Albany. Lévis, d'accord avec Vaudreuil, y voyait une mission importante du point de vue politique autant que militaire. Mais aussitôt qu'il fut parti, un chef huron vint avertir Vaudreuil qu'une armée anglaise s'installait sur les ruines du fort George.

— Bon ! Ça concorde, dit Michel. C'est nous qui l'avons envoyé de Carillon.

— C'est ce que l'Indien a dit, interrompit Alexis. Montcalm a conclu qu'il faudrait envoyer contre eux les meilleurs Canadiens, les troupes de la colonie et des sauvages avant qu'ils finissent de s'installer.

— Pourquoi Montcalm ne prend jamais ses soldats à lui pour combattre ? demanda le jeune Pierre.

— Parce qu'il les garde pour protéger Québec et Montréal, répondit Alexis qui ne voulait pas que son fils se mêle de la confrontation entre les combattants canadiens et les soldats français. Il savait que le jeune garçon risquait de dire sa façon de penser au premier soldat français qu'il rencontrerait. Alexis voulait éviter cela à son fils de neuf ans; même s'il savait très bien que tout lui serait révélé lorsque son autre fils, Louis-Alexis, reviendrait de son séjour à Québec.

— C'est alors que Vaudreuil apprit l'existence de l'armée d'Abercromby, continua-t-il. Il dépêcha Montcalm avec une armée à Carillon. Comme Montcalm ne pouvait pas refuser, il dut partir, non pas seulement avec des Canadiens, mais avec son armée française. C'était la première fois qu'il allait au combat avec plus de soldats français que de Canadiens. Les « coureurs de bois » n'étaient que 400. Vaudreuil envoya un message à Lévis lui disant de revenir et rejoindre au plus vite, Montcalm à Carillon. La suite c'est toi qui peux me la raconter, dit Alexis.

— D'accord, voici l'histoire. Comme tu dis, nous n'étions que 400 « coureurs de bois »; mais il en est arrivé 300 de plus la veille de la bataille et Lévis arriva avec d'autres durant la nuit. Ses soldats n'avaient pas pu suivre le rythme du déplacement. Finalement on était pas mal nombreux; un peu plus de 700 Canadiens.

Mais laisse-moi te décrire l'installation de Montcalm. Il avait ordonné de faire un retranchement et des abattis pour couvrir l'armée. Les soldats français s'accaparèrent toutes les haches disponibles et se mirent à construire leur rempart d'abattis. Montcalm avait placé les Canadiens sur les flancs de l'armée; de sorte qu'à droite on avait à

défendre une plaine qui était aussi large que tout le retranchement devant l'armée française, et à gauche, cachés dans les fardoches du bord du lac, un autre petit groupe de « coureurs de bois » devaient empêcher les barques anglaises d'approcher trop rapidement et ainsi ralentir le débarquement de ce côté-là. Sauf que lorsqu'Abercromby approcha pour attaquer, nous, à droite, on venait tout juste d'avoir quelques haches pour faire nos abattis. Les soldats français, encore occupés à couper, n'attendirent pas le signal que Montcalm avait désigné pour retraiter. Ils jetèrent les haches et coururent derrière le rempart. On n'a pas eu le temps de se préparer et la bataille a commencé. Au début du combat, Montcalm enleva son uniforme en disant : « Messieurs, aujourd'hui, nous allons avoir chaud ! ». Il ne faisait pas frette, je suis bien d'accord avec lui, mais cela lui permettait surtout de ne plus être identifié par les tireurs ennemis. Ce n'était pas du tout un signe de courage et de détermination; comme l'ont rapporté les Français. Le moins pire que l'on puisse dire est que c'était une « mesure de prudence ».

— Mais mon oncle, dit le jeune Pierre, vous avez dû vous faire massacrer, sans abatis ?

— Tu ne connais pas les Canadiens mon ti-gars; on s'est caché derrière les premiers arbres devant la clairière. Tout ennemi qui s'y présentait ne parvenait même pas à approcher à vingt pas des arbres où nous étions. Personne de nos tireurs ne gaspillait une seule balle. Les Anglais tombaient comme des mouches. Voyant qu'ils ne passeraient jamais, ils ont alors décidé de se concentrer sur le centre. Pour nous, ça ne changeait pas grand-chose et on les canardait avant qu'ils approchent du rempart. Évidemment, les soldats français tiraient dans le tas d'Anglais devant eux, ce qui ajoutait des cadavres au décompte. C'est Lévis qui commandait la droite. Il nous indiquait quand il voulait qu'on sorte du bois pour attaquer avec nos tomahawks et nos couteaux de chasse. À un moment donné, l'ennemi a repris l'attaque sur notre côté. C'était les Écossais qui avaient décidé de passer. On a eu pas mal plus de difficulté à les arrêter. Pas moyen de les faire reculer. Pendant que les corps s'amoncelaient devant eux, ils sautaient par-dessus pour continuer leur attaque. Heureusement qu'on ne manquait pas de munitions. Durant ce combat, ils finirent par bifurquer vers le rempart et, entraînant les soldats anglais avec eux, parvinrent à s'en approcher dangereusement. Les soldats français au centre lâchèrent prise, mais les grenadiers qui se tenaient derrière eux accoururent et les ramenèrent tellement rapidement que l'ennemi ne s'en rendit même pas compte. Tout à coup, on entendit des cris

« Vive le roi ! Vive le général ! C'était 300 autres « coureurs de bois » qui venaient de débarquer avec des soldats de la marine qui arrivaient en renfort. Ils vinrent nous rejoindre rapidement à notre droite. Il était temps parce qu'Abercromby, qui avait décidé de venir voir la situation avait formé deux colonnes, l'une pour nous attaquer à droite et l'autre, avec les Écossais pour attaquer le centre. Le temps que cela nous a pris pour contrer l'attaque dirigée vers nous laissa la chance aux Écossais de s'approcher du rempart et ils réussirent à y mettre le feu. Tout à coup on a entendu un grand cri : « En avant Canadiens ! » Le chevalier de Lévis ordonnait une sortie. On s'est tous précipités dans la plaine et une partie de notre groupe, nous étions maintenant 700, s'est mis à tirer sur la colonne du centre. Au même instant, les Canadiens de l'autre côté firent comme nous et canardèrent les mêmes Anglais. Ils étaient pris dans un feu croisé. À cinq heures tout était fini et nous courrions après les fuyards jusqu'à la rivière. Notre armée avait 104 morts et 248 blessés. Les Anglais ont dit avoir laissé 1 944 hommes sur place; mais je sais qu'il y en avait beaucoup plus que cela. Crois-moi.

Le lendemain on est descendu près de la rivière avec le chevalier de Lévis pour y trouver des ruines et des débris partout démontrant une retraite précipitée. Des blessés étaient étendus sur le bord du chemin. On a récupéré 150 quarts de farine qui avait été jetés dans la rivière et quelques jours plus tard, on a trouvé des cadavres dans des civières dans la forêt où, blessés, ils avaient été abandonnés. Dans une lettre que Montcalm a envoyée à Vaudreuil ce matin-là, il était tellement enflammé par l'issue de la bataille qu'il avait écrit : « ... Les Canadiens nous ont fait regretter de n'en avoir pas en plus grand nombre. Monsieur le chevalier de Lévis les loue beaucoup. Monsieur de Raymond et les autres officiers, de Saint-Ours, de la Naudière, de Gaspé, se sont signalés. Je n'ai eu que le mérite de me trouver général de troupes aussi valeureuses ».

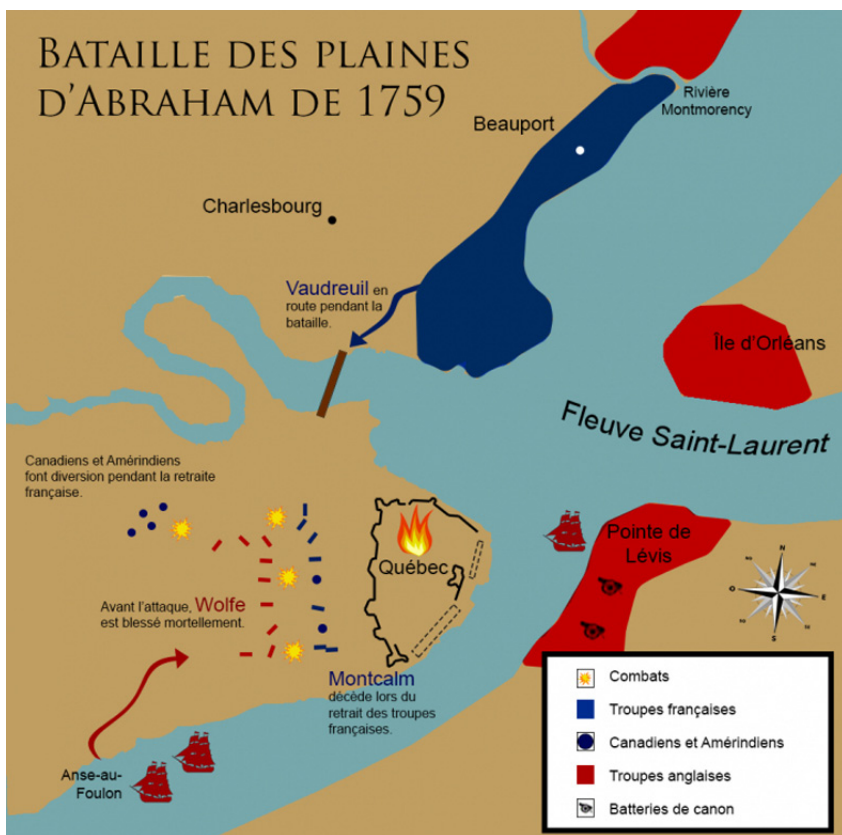
Ce fut la seule fois qu'il s'échappa pour admettre la vérité. Heureusement que la parole s'envole, mais que les écrits restent. (Note de l'auteur : Dans son rapport au ministre de la guerre, il racontait l'événement d'une façon complètement différente où le nombre, diminué, des 400 Canadiens n'avait servi à absolument rien. Il disait même qu'il avait fallu tirer sur eux pour les obliger à attaquer. Il augmenta, trois fois de suite, le nombre des ennemis pour finir avec une armée de 30,000 ennemis qu'il avait vaincus).

Au retour à Montréal, continua Michel, je me suis rendu compte que son « crêpage de chignon » avec Vaudreuil avait recommencé. De plus Montcalm demanda d'être relevé pour retourner en France,

sachant très bien que le roi refuserait. Il comptait sur la possibilité d'être promu et enfin, pouvoir donner des ordres à Vaudreuil au lieu d'en recevoir. Son calcul fut juste et il obtint le plein contrôle militaire pour la Nouvelle-France. Il avait envoyé Bougainville à son ami, le ministre des guerres Doreil, avec ses instructions pour noircir Vaudreuil et la situation ici. Finalement, Montcalm a reçu une promotion au mois d'octobre, faisant de lui un Lieutenant-Général. C'est lui, qui, aujourd'hui, commande en Nouvelle-France, Vaudreuil doit se soumettre à sa volonté. C'est d'ailleurs pourquoi je suis ici. Il vide tous les forts de l'ouest pour concentrer ses forces à Québec et Montréal. Toutes les batailles que nous avons gagnées jusqu'ici n'ont servi à absolument rien.

— Ça promet pour l'an prochain ! se contenta de dire Alexis qui ralluma sa pipe.

Michel resta chez son frère pendant une semaine. Ensuite il se rendit à Québec avec son autre frère, Pierre âgé de 51 ans.



Bataille des Plaines d'Abraham 1759



Wolfe sur les Plaines d'Abraham.

Québec la forteresse



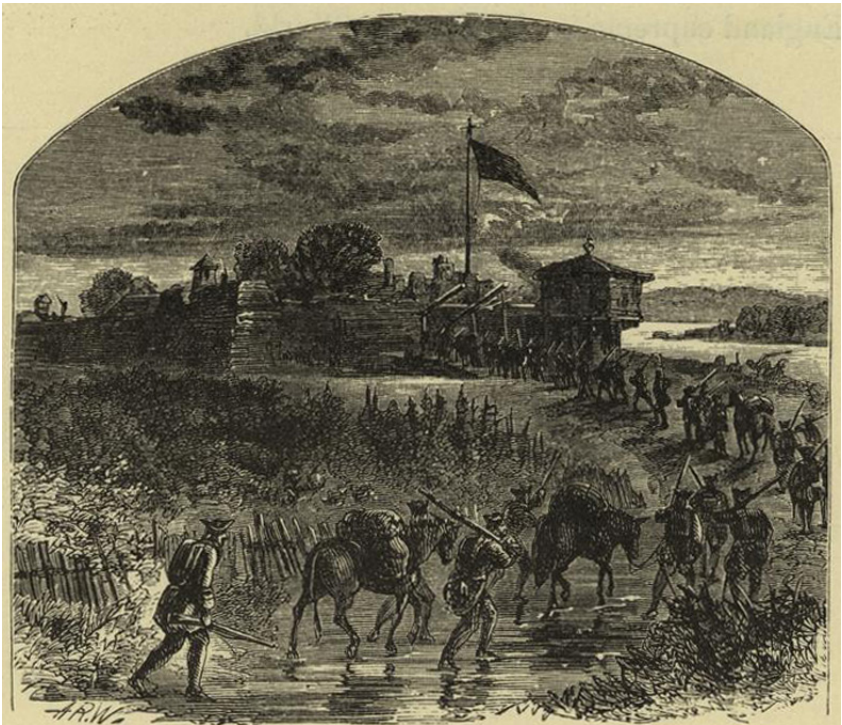
Curieusement, Louisbourg était tombé, de la même façon que Québec tomberait l'année suivante; la population de la ville avait obligé le chevalier Druccour à capituler devant l'amiral britannique Edward Boscawen et le général Amherst. Le Golfe Saint-Laurent était maintenant sous le contrôle des Britanniques. Notons que la mère de Boishebert, celui qui perdit trop de temps en route pour empêcher la capitulation

de Louisbourg, était Geneviève de Ramezay; la sœur de celui qui rendra Québec l'année suivante. Les agissements de Boishebert au sujet de Louisbourg frisent la trahison; mais sans aller jusqu'en l'accuser; il se pensait plus Français que Canadien. Il défendit la France au Canada avec assez de brio. L'hiver précédant cette chute de Louisbourg, il était à Québec avec Montcalm. Celui-ci se permit quelques commérages, comme à son habitude, envers Boishebert. Ce qui ne veut pas dire que Montcalm ne lui avait pas dit vouloir se limiter à garder française, la seule ville de Québec. Cela expliquerait le peu de diligence que Boishebert mit à rejoindre Louisbourg lorsqu'il y fut appelé. Il en profitait un peu pour faire la traite une dernière fois et ajouter à son pécule déjà très bien garni.

Le fort Frontenac fut attaqué par le lieutenant-colonel Bradstreet, tout de suite après la victoire française de Carillon, avec 3 000 hommes. De Noyan, commandant du fort demanda de l'aide à Vaudreuil. Il n'en reçut pas. Le 25 août Bradstreet était installé devant le fort. Le 27, Noyan se voyait obligé de capituler. Dorénavant, le lac Ontario appartenait aux Anglais. Cette situation désastreuse sembla diminuer l'irascibilité de Montcalm envers Vaudreuil. L'entente semblait revenue. Mais il venait tout juste d'envoyer Bougainville avec ses lettres diffamatoires au ministre Doreil. Ce qui laisse douter de sa sincérité. Il fut de retour à Carillon pour le 16 septembre où la place forte pouvait maintenant résister à toute attaque. Le 13, au fort Duquesne, monsieur Des Ligneris avait fait une autre victoire sur les Anglais avec l'aide de monsieur St-Ours et 350 Canadiens contre 850 soldats de l'avant-garde du général Forbes commandée par le major Grant. Celui-ci attaqua le fort et le village indien par surprise, mais fut surpris lui-même lorsque les Canadiens réagirent instantanément en contre-attaquant aussitôt et firent 42 prisonniers. Ils avaient perdu un homme et 5 blessés pendant que les Anglais déclarèrent 273 hommes de tués. Mais on sait qu'ils diminuaient toujours les chiffres. Après cette attaque-surprise, De Ligneris envoya Aubry avec 600 hommes, Canadiens et Indiens, attaquer le camp retranché de Forbes. Il tua 200 bestiaux, et enleva un grand nombre de chevaux. Il écrasa ensuite un détachement envoyé à sa rencontre et s'empara de la première ligne de défense après en avoir chassé 2 000 soldats anglais. Il bloqua, pendant deux jours, l'armée de 6 000 hommes de Forbes à Loyalhannon. Il retraits lorsqu'on mit en œuvre l'artillerie, emmenant avec lui 12 prisonniers. Les Anglais retournèrent vers Forbes. Un peu plus tard, monsieur de Corbière fit une centaine de chevelures et 7 prisonniers près de Raystown. Ce n'était

certainement pas les Canadiens qui se laissaient intimider dans cette guerre.

L'armée de Forbes avançait tellement lentement que les sauvages du fort Duquesne, fatigués d'attendre, avaient quitté aussitôt que les vivres commencèrent à manquer. Aubry avait été également obligé de repartir avec son convoi pour les Illinois. Il ne restait à De Ligneris que tout au plus, 300 soldats dont plusieurs étaient malades, contre les 6 000 Anglais de Forbes et son artillerie. Les Indiens restés sur place qui auraient pu les aider, venaient d'être appâtés par un envoyé de Forbes, un ministre protestant nommé Post, et refusèrent d'aider les Français. Ne pouvant faire autrement, De Ligneris organisa l'évacuation et la destruction du Fort. Ce fut monsieur de Corbière qui fut chargé de la tâche. Pendant qu'il rejoignait De Ligneris qui remontait la rivière Ohio, on entendit une déflagration assourdissante. Le fort Duquesne n'était plus que ruine.



Prise de possession du Fort du Quesne

Forbes décéda au printemps suivant (1759)

Montcalm, ayant autorisé depuis octobre, pouvait continuer sa mission, et termina la défection des forts de l'ouest pour ramener ses forces à Québec et Montréal. Les Canadiens comprenaient maintenant que les soldats français se battraient encore moins qu'auparavant pour sauver le Canada. Ils furent obligés de s'en faire une idée.

— Pis ! Mon Lacasse, dit Julien sur le perron de l'église. Qu'est-ce que t'en penses, maintenant, de ton fameux Marquis de Montcalm en ce début de printemps ?

— C'est pas de sa faute si Louisbourg est tombé, lui répondit Lacasse en allumant sa pipe.

— C'est certain, acquiesça Julien; mais c'est de sa faute si on n'avait pas assez d'hommes ni au fort Frontenac, ni au fort Duquesne.

— C'était pas à lui de prendre ces décisions-là; c'était à Vaudreuil.

— Ne me dis pas que son « niaisage » avec Vaudreuil n'a pas retardé les renforts envoyés aux deux endroits. Il n'a pas arrêté de discuter les décisions du gouverneur et faisait tout pour garder ses soldats au bord du fleuve. Mais toi, tu ne comprends pas encore ça. Eh bien, tu vas certainement comprendre cette année parce que c'est Montcalm qui est en charge de la défense du pays. Vaudreuil doit maintenant lui obéir. Tu dois te sentir en sécurité en joual vert, à matin.

Lacasse ne répondit pas un mot et retourna vers un ami à l'autre bout du perron de l'église.

Alexis sortait en compagnie de son fils Pierre et de son aîné Louis-Alexis. Julien leur fit signe de le rejoindre.

— Salut la famille ! dit-il. T'es finalement revenu de Québec, mon Louis, ajouta-t-il.

— Oui, mon oncle et je n'en suis pas fâché. J'espère n'avoir pas à y retourner, répondit Louis-Alexis.

— Qu'est-ce qui se passe à Québec de ce temps-ci ? demanda Julien.

Pas grand-chose. Montcalm a visité les alentours et organisé la défense.

— As-tu rencontré ton oncle Michel ?

— Oui, mais il est reparti avec Luc de la Corne en haut du Saint-Laurent. Ils sont 1 200 Canadiens et doivent « asticoter » les Anglais d'Oswego. Eux, au moins, ne s'ennuieront pas comme nous à Québec.

— Vous ne vous ennuierez pas bien longtemps, j'ai l'impression. Les Anglais ne vont pas attendre une autre année. C'est certain.

— C'est ce que craint Montcalm, répondit Louis-Alexis. Il travaille à tout préparer.

Et les quatre Lefebvre se séparèrent avec une accolade.

Chapitre 18

Wolf le vainqueur tué



La mort du Général Wolfe de Benjamin West. Huile sur toile, 1770.

Vaudreuil avait envoyé un message aux capitaines de milice disant que le roi avait donné l'ordre aux soldats français de se battre jusqu'à « extinction »; ce qui avait provoqué des rires sarcastiques chez ces Canadiens. Il avait terminé en disant qu'il comptait sur ses compatriotes pour défendre leur pays, leur femme et leurs enfants et promettait de ne jamais capituler. Au retour de Bougainville, Montcalm reçut sa promotion et Vaudreuil devint « deuxième violon ». Le nouveau commandant en chef quitta Montréal pour Québec, le 21 mai 1759.

— Veux-tu bien me dire ce que nous faisons ici, De La Corne ? demanda Michel Lefebvre.

— On empêche les Anglais de descendre à Montréal par le fleuve à partir des Grands Lacs. Tu le sais bien Lefebvre, répondit St-Luc. De la Corne assis devant le feu près de lui.

— La meilleure façon de les empêcher de descendre le fleuve, serait d'aller les attaquer aux Grands Lacs; pas d'attendre en bas du lac Ontario. Tu sais ça tout comme moi, continua Michel Lefebvre. Toutes nos forces sont diminuées partout et attendent de se faire frapper. Ce n'est pas comme ça qu'on va gagner cette maudite guerre, ajouta-t-il.

— Toi tu le sais, moi je le sais et tous les Canadiens le savent; mais ce sont les Français qui commandent. On ne peut pas faire grand-chose.

— Si on avait 1 000 coureurs de bois de plus avec nos 1 200 hommes ici et les sauvages qu'on pourrait réunir, on pourrait attaquer Amherst aux Grands Lacs et son armée de 11 000 cornichons se ferait mettre en conserves.

— On serait passé en cour martiale pour avoir enfreint les ordres.

— Je m'en fiche complètement; on serait pardonné en leur remettant nos conserves.

St-Luc De la Corne éclata de rire.

— Lefebvre, je suis d'accord avec toi; si tu peux me trouver 1 000 coureurs de bois, on fait comme tu dis.

— Tu sais bien que c'est impossible. Montcalm s'assure de les garder avec lui pour protéger ses soldats de France.

Suite à cette remarque, De la Corne ne riait plus du tout. Il regardait le feu et Michel sentait qu'il bouillait de plus en plus intérieurement.

— Dans ce cas-là, arrête de parler pour rien dire ! bougonna-t-il.

St-Luc se leva brusquement et s'éloigna. Michel voyait bien que son chef rageait, lui aussi, d'être coincé à ne rien faire de valable. Il savait également que St-Luc aurait vraiment aimé disposer des 1 000 coureurs de bois dont il lui avait parlé. Car alors, rien n'aurait pu l'empêcher d'aller attaquer Amherst sous prétexte d'aller faire « la petite guerre ». D'ailleurs, Michel lui avait parlé de ces coureurs de bois pour s'assurer que St-Luc n'avait pas un moyen de se les procurer. Il se rendait compte que son chef réfléchissait pour trouver ce moyen.

Ce ne fut que le 10 août que Lévis arriva avec environ 600 hommes; mais il refusa catégoriquement d'enfreindre les ordres et d'attaquer Amherst. Il avait été envoyé par Montcalm après qu'il eut fait échouer le débarquement de Wolf à Montmorency avec ses Canadiens. Il fit construire le fort Lévis, donna le commandement à Desandrouins et retourna à Québec. Pour une raison ou une autre (probablement une autre... du nom de Marguerite Le Moyne de Martigny,

épouse du sieur Pénisseault, qui demeurait à Montréal), il allait y arriver deux jours trop tard. L'armée d'Amherst était en sécurité aux Grands Lacs et les Canadiens restaient stationnés au bord du fleuve, près du lac Ontario.

Pendant ce temps, les choses se précipitaient un peu autour de Québec. Mais rien n'indiquait que Wolf améliorerait sa situation. Au contraire il avait même évité de justesse d'être capturé par Langlade et ses sauvages.

Celui-ci arrive à Québec le 29 juin vers 19 heures avec 250 Outaouais. Il y est reçu par la population comme un héros. Les Canadiens admiraient ce « coureur de bois » qui n'avait pas encore subi une seule défaite depuis l'âge de dix ans, disait la légende. Une chose est certaine, il avait été de toutes les dernières victoires de la Nouvelle-France.

Le 26 juillet 1759, il aperçoit 2 000 soldats anglais dirigés par Wolf qui faisaient une reconnaissance en amont de la rivière Montmorency. Il place ses sauvages en embuscade et envoie demander l'aide de la milice canadienne qui, cinq heures plus tard, n'est pas encore arrivée. Ses sauvages en ayant assez d'attendre, attaquent sans que la retraite des Anglais ne soit coupée. Wolf n'eut pas de difficulté à s'échapper même si les sauvages tuèrent 150 Anglais et récoltèrent 36 scalps. Les sauvages commencèrent à comprendre que les Français ne tenaient pas à se battre comme les Canadiens et, à l'imitation des Sautaux, ils furent moins enclins à combattre avec les soldats français. La guerre aurait pu se terminer ce 26 juillet 1759, si les miliciens demandés avaient reçu l'ordre de couper la retraite de Wolf.

Finalement, Ramesay avait capitulé le 18 septembre et Townshend était entré dans la ville. Il y laissa Murray en charge et repartit en Angleterre avant que les glaces ne prennent sur le fleuve.

Pierre Lefebvre avait été blessé à un bras lors du combat des plaines d'Abraham. Il se tenait près de son frère Julien et tous deux fumaient une pipe sur le perron de l'église de Batiscan. Leur neveu Louis-Alexis vint les rejoindre en allumant sa pipe.

— Salut les oncles ! dit-il entre deux bouffées.

— Salut le jeune. Tu n'es pas retourné au fort Jacques Cartier ? lui demanda l'oncle Pierre.

— Ils n'ont pas besoin de moi là-bas. On n'attaquera pas Québec avant le printemps.

— Lévis veut reprendre Québec ? s'étonna Julien.

— On n'est certainement pas pour laisser la capitale aux Anglais, répondit son neveu. C'est déjà assez que Ramesay a refusé de canceler sa reddition lorsque Lévis est arrivé à Québec après lui avoir fait parvenir de la nourriture. Lévis était furieux. « On ne rend pas une ville qui n'a pas été investie ! » ne cessait-il de répéter. Il ajoutait que la guerre allait bien pour nous et que la reddition de Québec changeait tout. Je pense qu'il voulait que Québec tienne jusqu'à ce que les Anglais quittent le fleuve. Il voulait, cet hiver, attaquer l'armée de Havilland et d'Amherst, sachant que les Anglais avaient beaucoup de difficulté à se battre ici en hiver. Il croyait réussir à battre les Anglais et je suis de son avis. Nous avons 8 000 « coureurs de bois » de disponibles, éparpillés partout. Les soldats anglais n'auraient pas pu résister. Remarquez que ce sont les habitants de la ville qui ont ouvert les portes de Québec. Les Anglais se préparaient à lever les voiles pour l'Angleterre. Il paraît que Murray fut étonné au plus haut point quand les gens de Québec lui firent signe de venir prendre la ville. Sans l'ouverture des portes, les Anglais portaient pour ne revenir que l'année prochaine.

— Donc ce que tu nous dis, enchaîna Pierre, c'est que ce sont les gens de la ville qui l'ont donnée aux Anglais.

— J'ai bien vu quelques soldats français parmi eux, mais c'est bien cela.

— Dis-donc Lefebvre ? dit un habitant qui s'était rapproché avec plusieurs autres. Raconte-nous donc tout ce que tu as vu là-bas. Tu étais là bien avant la bataille des plaines d'Abraham.

— J'étais là à partir du moment où Montcalm a fermé les portes de la ville, répondit Louis-Alexis. Mon oncle Pierre était là lui aussi.

— J'aime autant te laisser raconter toute l'histoire, dit Pierre.

Tout le monde sur le perron s'était rassemblé autour de Louis-Alexis et ses oncles.

Lacasse qui s'était rapproché énonça :

— Si Montcalm n'avait pas été tué, Québec serait encore à nous.

— Si tu veux écouter l'histoire de mon neveu, Lacasse, dit Pierre. Tu vas te rendre compte que la mort de Montcalm n'a rien à voir avec la reddition de Québec. Si tu ne veux pas l'écouter, arrête de jacasser sans savoir. Tu n'étais pas là, à ce que je sache.

Lacasse, rougissant, remit sa pipe en bouche sous le regard réprobateur de toute l'assemblée.

— Toute l’histoire de la prise de Québec commence le 10 septembre, commença Louis-Alexis. Ce jour-là, Wolf avait reçu sur son bateau, deux « déserteurs » du camp de Bougainville, avec qui il avait « conversé » en privé pendant un bon moment. Le lendemain, le 11, on voit Wolf et ses aides de camp passer devant l’Anse au Foulon qu’il examine avec sa longue-vue.

Durant la nuit du 12 septembre, à Québec, nous attendions une douzaine de barges qui devaient nous apporter des vivres durant la nuit ; mais elles ne sont pas venues. Bougainville les avait décom-mandées sans nous avertir. Le 13 au matin. Les Anglais se trouvaient installés sur les Plaines d’Abraham. Durant cette fameuse nuit, ils avaient débarqué de barges et gravi la côte de l’Anse au Foulon.

— Veux-tu nous dire que Bougainville est responsable de trahison et que c’est lui qui a livré Québec ? s’écria l’un des auditeurs.

— Je ne dis rien de semblable ; je vous raconte ce que j’ai vu tout simplement, répondit Louis-Alexis. Donc, les Anglais sont installés depuis 4 heures du matin sur les plaines et d’autres soldats continuent d’escalader. Le capitaine Vergor, en poste à l’Anse au foulon, dormait et la plupart de ses hommes étaient en permission. Les Anglais le firent prisonnier rapidement aussitôt qu’ils grimpèrent la côte. Un de ses Canadiens qui s’était échappé est venu avertir Montcalm, vers 4 heures et demie du matin, de la présence des Anglais sur les plaines, mais il ne l’a pas pris au sérieux, ne pouvant croire que les Anglais avaient réussi à débarquer; et Montcalm alla se coucher. À 7 heures et demie, un autre message, l’informant du fait, l’obligea à venir vérifier, constatant la réalité; il envoie un message à Bougainville de s’amener avec ses soldats de Cap-Rouge. Puis il réunit tous ceux qu’il pouvait autour de lui. Depuis le matin nous canardions les Anglais à partir des arbres, avec les Indiens de Langlade. Nous ne réussissions qu’à les retarder un peu, et ils continuaient d’installer leur position.

— Mais quand Montcalm est-il arrivé sur place ? demanda un habitant.

— Il est arrivé vers 10 heures avec des soldats français, des miliciens et des Canadiens volontaires. Je les ai vus s’installer en rang devant les Anglais. Mais je n’ai pas porté très attention, j’étais assez occupé à tirer les soldats anglais. Notre tir était tellement précis qu’ils restaient couchés au sol se cachant du mieux qu’ils le pouvaient. On ne voulait pas qu’ils se relèvent.

— Je peux peut-être t’aider à partir de là, lui dit son oncle Pierre; j’étais dans la troupe avec Montcalm.

— Raconte-nous ! dirent plusieurs voix.

— J'étais avec la troupe de Dumas à droite de la ligne. Plusieurs disaient que Montcalm devrait attendre les renforts de Cap-Rouge ou de la rivière Saint-Charles, mais, je ne sais pas pourquoi, il ne voulait pas attendre. Nous, on se battait depuis déjà un bon moment lorsqu'il donna le signal de l'attaque. Ses trois rangées de soldats avançaient sur l'ennemi. Arrivés à 150 verges, ils mirent en joue et lâchèrent leur salve tous ensemble. Ils étaient encore beaucoup trop loin et leur tir ne fit quasiment pas de dommage. Ils continuèrent d'avancer en chargeant leur fusil. Les deux ou trois petits canons anglais avaient tiré leur mitraille et avaient quelque peu dérangé la ligne de front. Arrivée à 40 pas de la ligne anglaise, celle-ci lâcha sa salve de fusils et c'est là que nos lignes tombèrent. Les Canadiens qui arrivaient derrière tirèrent leur coup à peu près au même moment que les Anglais et se couchèrent dans l'herbe pour recharger leurs fusils. Les soldats français encore debout tournèrent le dos aux Anglais et se mirent à fuir. Ils s'enfargeaient sur les Canadiens couchés par terre de sorte que nos « coureurs de bois » eurent toutes les misères du monde pour recharger leur arme. Lorsque les Français furent passés derrière eux, les Canadiens se mirent à genoux pour lâcher un autre coup de feu. Une deuxième ligne d'Anglais avait pris la place de la première et déchargeait ses armes. Les Canadiens purent en faire tomber un assez grand nombre; mais ils s'approchaient un peu trop. Les Anglais chargèrent à la baïonnette. Le peu de soldats français restant sur le champ de bataille prit la poudre d'escampette. Les Canadiens se sont mis à reculer en tirant le plus souvent possible. Il ne restait que des Canadiens, pour se battre, sur le champ de bataille. Les Français fuyaient vers les portes de la ville. St-Ours était tombé sous la décharge de mitraille des canons au tout début et ses hommes continuèrent à combattre du côté gauche. Par trois fois, de notre côté, on a arrêté l'avance des Anglais. Le plus dur fut le combat contre les Écossais. Ces gars-là portent des jupes mais ne sont pas des femmelles, je vous le jure. Je n'ai jamais vu des entêtés pareils. C'est l'un d'eux qui m'a blessé au bras avec sa foutue claymore. J'ai pu lui planter mon couteau de chasse au cœur. Mais je ne pouvais plus tirer mon fusil. On me pansa du mieux qu'on put et je constatai que mon bras gauche ne pouvait plus me servir. Dumas m'a ordonné de rejoindre les troupes à la rivière Saint-Charles. Arrivé là, j'ai aperçu une troupe de soldats arrêtée à la rivière. Un groupe de Canadiens rageait parce que Montreuil leur avait donné l'ordre de ne pas traverser. Si ces hommes étaient venus en renfort, nous aurions gagné sur les plaines

et nous aurions culbuté les Anglais dans le fleuve. J'étais furieux. Je me suis approché de Montreuil et lui ai dit :

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Nous sommes en train d'être battus sur les plaines. Accourez, il y a encore espoir. Les Canadiens restent seuls à combattre. Vos soldats français ont déguerpi comme des lâches qu'ils sont. Au moins laissez les Canadiens aller aider ceux qui se battent encore.

— J'ai eu l'ordre de Montcalm de tenir la rivière si les Anglais s'y présentent.

— Espèce d'idiot ! Les Anglais sont de l'autre côté; si tu les arrêtes là-bas, ils ne pourront pas venir ici.

— J'ai des ordres, répondit-il.

Sur l'entrefaite, Vaudreuil arrive au galop avec sa calèche. Il arrivait du combat.

— Qu'est-ce que vous faites Montreuil; je vous ai dit de me suivre. Nos hommes se font massacrer là-bas. Venez vite !

— J'ai des ordres de rester ici. Monsieur le Gouverneur.

— Et moi je vous donne l'ordre de venir, répéta Vaudreuil.

— Mes ordres viennent de Montcalm dont l'autorité surpasse la vôtre, Monsieur, répondit Montreuil avec dédain.

— Je ne pus me retenir plus longtemps. Vous êtes un lâche, Montreuil ! lui criai-je.

Celui-ci mit la main à son épée en disant :

— Monsieur, vous allez me répondre de ce mot.

Vaudreuil, tirant sa propre épée, me la tendit :

— Tiens Lefebvre. Si cet imbécile l'est assez pour vouloir croiser le fer avec toi, tu as ma permission. Montreuil, celui qui t'a traité de lâche est Pierre Lefebvre dit Lataille. Je pense que si tu as entendu parler de son père, tu vas avaler la vérité qu'il a affirmée et en rester là.

— Lataille ? Le Lataille dont parle toujours De la Corne, l'ami de son père ?

— Exactement, répondit Vaudreuil.

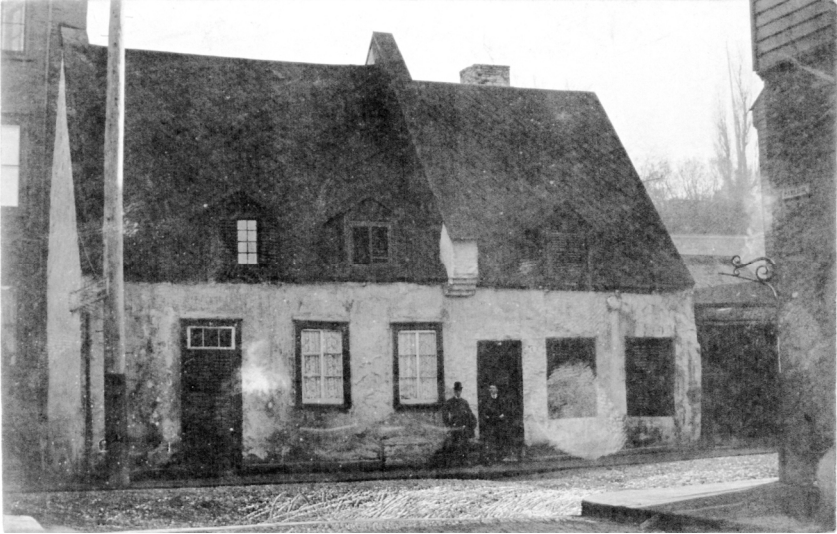
Montreuil me regarda et j'espérais qu'il tire sa lame. Mais il lâcha la poignée de son épée et se dirigea vers les soldats français.

— C'est bien un Français lui aussi, murmura Vaudreuil. Je vois que tu es blessé Lefebvre; monte avec moi. Je t'amène chez mon chirurgien. Il n'y a plus rien à faire sur les plaines. Les Canadiens se préparaient à me suivre quand je suis parti. Je vais les regrouper aussitôt que je te dépose.

Et Vaudreuil m’a amené chez son médecin qui a refait mon pansement et je me suis mis en route, avec Louis-Alexis, pour revenir ici. Ce fut ça, la Bataille des plaines d’Abraham, Messieurs. Mais ce ne fut pas nous qui l’avons perdu; je peux vous l’assurer.

Chapitre 19

Montcalm, le vaincu exécuté



Maison où est décédé Montcalm

La discussion continuait sur le perron de l'église de Batiscan.

— Montcalm retraitait avec ses soldats vers Québec lorsqu'il fut frappé mortellement par une balle dans les reins, raconte Louis-Alexis. Personne ne sait qui a tiré cette balle. Pourtant les soldats anglais étaient assez loin derrière lui et avaient des problèmes de confrontation avec les Canadiens qui, dit-on, couvraient la retraite des Français. En fait, ils ne couvraient rien; ils défendaient leur pays. Une rumeur veut que ce fût un Canadien qui tira ce coup de feu. La chose est possible si ce Canadien avait participé à tous les combats qu'avait menés Montcalm depuis son arrivée. Cette dernière lâcheté des Français à la bataille des plaines d'Abraham, qui laissait les Canadiens se faire massacrer sans les aider à combattre, aurait été une raison suffisante pour plusieurs. Il aurait probablement été préférable que Montcalm enlève son uniforme comme à Carillon. On n'aurait pas pu le reconnaître.

— Comment se fait-il que Montcalm fut tué d'une balle, s'il retraitait avec ses soldats ? demanda Lacasse. Surtout si les Anglais devaient se battre avec les Canadiens qui protégeaient la retraite, ajouta-t-il.

— Les Canadiens ne protégeaient aucune retraite. Je viens de te le dire ! s'exclama Louis-Alexis. Les Canadiens se battaient pendant que les soldats français fuyaient avec Montcalm, termina-t-il, irrité. Il refusait que Lacasse entraîne la discussion vers le sujet d'une exécution de Montcalm par un Canadien, pour détourner le fait que les soldats français s'étaient comportés comme des lâches. Lacasse se contenta de mâchouiller son tuyau de pipe, car Louis-Alexis ne semblait pas d'humeur à être contesté.

— De toute façon, continua Louis-Alexis, Montcalm est mort le lendemain et il s'était fait tirer dans les reins, près de la ceinture, parce qu'il... fuyait. On a raconté, le lendemain, qu'il avait dit en mourant : « Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec ». Ce qui n'était rien pour encourager à tenir bon, ceux qui l'écoutaient. On disait que sa devise était : « Mon innocence est ma forteresse ! ». J'avoue que sa forteresse était imprenable tellement sa décision, sur les plaines d'Abraham, fut celle d'un « innocent ».

J'étais parvenu à me glisser dans Québec. Il y avait un endroit où on pouvait entrer et sortir comme on le voulait. Les marchands de la ville tenaient des réunions pour convaincre les habitants de capituler. Tous les arguments pour effrayer la population étaient employés. J'eus même l'impression qu'ils voulaient que les Anglais s'emparent du Canada; mais je ne pouvais pas y croire.

Le lendemain, le 15 septembre, on apprit que Ramesay tenait un conseil de guerre avec ses officiers pour décider de ce qu'ils allaient faire. J'ai su qu'un seul officier avait voté pour continuer le combat. Les 13 autres votaient la capitulation. Il est à remarquer que le seul qui voulait continuer à se battre était le seul Canadien du groupe; Louis-Thomas Jacau de Fiedmont, un officier d'artillerie.

Suite à cette réunion, Ramesay reçoit une délégation des marchands et des habitants lui demandant de capituler. Cela, ajouté au vote de ses officiers, le décide. D'autant plus qu'il pouvait se couvrir avec une directive de Vaudreuil qui lui avait dit de ne pas attendre de n'avoir plus de vivres avant d'obtenir des conditions acceptables pour remettre la ville. Plusieurs racontent qu'il n'y avait presque plus de nourriture dans Québec lors de la capitulation. Mais je sais qu'en réalité, il en restait encore pour huit jours le 15 septembre; et Lévis en a envoyé un surplus le 17 septembre en ordonnant de tenir. Mais comme

Ramesay avait déjà accepté les conditions, il se servit de l'excuse que son honneur lui interdisait de revenir sur sa parole. C'est ainsi que le 18 septembre de cette année, Messieurs-Dames, les gens de la ville étaient heureux d'ouvrir les portes de Québec aux Anglais.

Voilà le résultat de nos sacrifices où tellement d'entre nous sont morts, ces dernières années. Rappelez-vous, aussi, le genre de vie luxueuse que se permettaient les autorités françaises à Québec, incluant Montcalm, pendant que nous nous privions de nourriture pour les aider à combattre. Voilà la considération des Français pour les Canadiens.

Sur ce dernier constat, Louis-Alexis tapa sa pipe sur ses talons un peu trop fort et elle se brisa en deux. Lançant le morceau qui lui restait en main, il s'éloigna avec les membres de sa famille.

Les Batiscais restèrent figés sur place, songeant à tout ce que ce récit révélait. Peu à peu, chacun retourna chez soi. Les Canadiens étaient maintenant déchirés dans leur opinion. Certains se demandaient bien, pourquoi ils continueraient de défendre une possession française contre les Anglais. Mais la plupart, croyant que les Britanniques s'empareraient de leurs biens comme ils avaient fait en Acadie quatre ans plus tôt, étaient convaincus de la nécessité de combattre les forces britanniques pour défendre leur propre pays. Dans leur esprit, la France ne faisait plus partie de l'équation. Seule la survie de leur famille était, dorénavant, l'unique facteur important. Une lueur d'espoir représentée par le chevalier de Lévis se pointait à l'horizon. Ce chef était respecté des Canadiens et celui-ci leur rendait le même respect. On allait se regrouper derrière lui pour bouter les Anglais hors du pays.

— Eh bien, Lefebvre. Es-tu content d'être de retour en ville ? demanda St-Luc De la Corne à Michel.

— Je vais être content si Lévis rassemble les hommes et qu'on part, au plus sacrant, à l'attaque d'Amherst au lac Ontario avant qu'il puisse descendre ici, à Montréal, avec ses 11 000 hommes. C'est le moment de les écraser pendant qu'ils sont dans la neige jusqu'au cou.

— Le moral des hommes et surtout celui de Vaudreuil, et même de Lévis sont au plus bas. Je doute qu'ils prennent cette décision, répondit St-Luc De la Corne.

— S'ils ne le font pas, nous sommes fichus. C'est aussi simple que ça, conclut Michel Lefebvre.

— Lévis envisage de reprendre la ville de Québec au printemps, ajouta St-Luc.

— Et ça va lui donner quoi ? Il va être ensuite obligé de diviser ses forces pour la défendre; ce qui le rendra plus faible devant Amherst qui se présentera, au printemps, avec une armée de 11 000 soldats anglais. Laissons les Anglais dans Québec pour l’instant, ils y sont coincés pour garder la ville. Il faut défaire l’armée d’Amherst avant de tenter quoi que ce soit d’autre. Havilland, avec ses 3 000 piquets rouges au lac Champlain, sera alors à notre merci.

— Mais comment peux-tu croire qu’on peut battre 11 000 soldats cet hiver ? demanda De la Corne.

— On en a bien battu 15 000 avec 3 600 hommes à Carillon en plein été, répliqua Michel. Une chose est certaine, ajouta-t-il. On ne pourra jamais les battre, l’été prochain sur le fleuve, dans les environs dégagés de Montréal. Notre seule chance est notre façon de combattre dans la forêt, amplifiée du facteur froid et de la neige.

— C’est malheureux que tu ne sois pas aux commandes, mon ami; je pense que tu réussirais et je te suivrais volontiers.

— Tous les Canadiens suivraient si on se donnait la peine de le leur expliquer. C’est leur survie, celle de leur femme et leurs enfants qui sont en cause ici.

— Je vais en parler à Lévis si j’en ai la chance. Je te le promets.

— Fais vite; parce qu’il ne nous reste que peu de temps pour aller au lac Ontario et revenir au printemps, sur le Richelieu, pour écraser Havilland. On s’occupera de Québec en dernier lieu, dit Michel.

Trois jours plus tard, St-Luc De la Corne revenait avec des nouvelles.

— J’ai rencontré Lévis. Il aime ton idée d’attaquer Amherst.

— Parfait ! s’exclama Michel. On part quand ?

— On ne part pas, répondit St-Luc.

— Quoi ? Mais tu viens de dire ...

— Qu’il aimait ton idée, oui, mais lui et Vaudreuil en ont discuté et ils en sont venus à la conclusion que le risque d’être écrasé au lac Ontario était trop grand. De plus ils travaillent intensément à préparer la reprise de Québec. Ils sont convaincus que la France va nous envoyer des renforts pour combattre les Anglais. Leur opinion est fixée.

— Corne du Pape ramollie par l’usage !!! éclata Michel Lefebvre. Ils ne comprennent rien quand le roi leur dit qu’il ne leur enverra pas de troupes. Sa réponse à Bougainville l’an passé que « lorsque le château est en feu, on ne s’occupe pas de l’écurie » n’était pas assez claire ? Ils rêvent ma parole ! Michel attrapa une chaise et la fracassa sur la table devant lui.

Se rendant compte qu'il avait perdu sa maîtrise, il se calma d'un seul coup, alla se placer devant la fenêtre et croisa les bras pour regarder la neige tomber, qui s'accumulait. Cette neige était le seul allié des Canadiens et le seul capable de les servir efficacement. Mais Vaudreuil et Lévis, au lieu de s'en servir, en faisaient un obstacle à leur entreprise. Un enseignement de son père Gabriel Lefebvre, dit Lataille, lui revint à l'esprit et il murmura :

— Mon fils, il faut suivre les indications laissées par cet « autre chose » qui dirige tout. C'est lui qui a toujours le dernier mot.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda De la Corne.

— Rien. Je pensais à un enseignement de mon père, répondit Michel. Il ramassa sa tuque rouge, passa ses mitaines, attrapa son fusil et quitta la maison en saluant froidement St-Luc. Il avait besoin d'aller marcher dans la forêt sur ses raquettes. Il était convaincu que ceux qui dirigeaient n'étaient aucunement conscients des directives de cette « autre chose » et qu'ils allaient en subir les conséquences. Il ne restait aux Canadiens qu'à « faire pour le mieux ».

Chapitre 20

Fort Jacques Cartier

Lévis fit construire un fort près de Cap Santé, le fort Jacques Cartier, où se réfugia l'armée venant de Québec. Bougainville s'était arrêté à Neuville, un peu plus bas, parce qu'il était arrivé à Québec vers 4 heures de l'après-midi et l'armée avait déjà quitté l'endroit. Il ne savait pas qu'elle était stationnée à Cap Santé. Lorsqu'il l'apprit, il alla rejoindre Lévis au fort Jacques Cartier.

Lévis laissa sur place le Canadien Jean-Daniel Dumas en charge de 150 soldats français et 450 soldats canadiens et repartit avec le gros de la troupe vers Montréal. Il établissait des soldats chez les habitants le long du chemin. Arrivé près de Batiscan, on campa pour la nuit. Louis-Alexis se promenait entre les feux des groupes de soldats. Tout à coup il aperçut celui qu'il recherchait.

— Monsieur le chevalier, puis-je prendre quelques secondes de votre temps ?

— Certainement, mon ami, répondit Lévis en regardant le jeune homme. Quel est ton nom ?

— Louis-Alexis Lefebvre dit Lataille, répondit-il.

— De la famille Lefebvre, amie avec St-Luc De la Corne ? s'enquerra le chevalier.

— J'ai cet honneur, répondit Louis-Alexis. Gabriel Lefebvre était mon grand-père.

— Viens t'installer près de moi, lui ordonna Lévis. Étais-tu à Québec lors de la bataille des plaines ? lui demanda-t-il.

— Oui. Monsieur le Chevalier. J'étais avec Langlade à l'orée de la forêt. Nous canardions les Anglais depuis six heures du matin et nous nous sommes retirés à la toute fin du combat vers midi. Il ne restait que nous qui continuaient à tirer. Lorsque Murray a envoyé toute l'armée vers nous, on a dû se replier. J'ai pu entrer dans la ville par un chemin détourné que je connaissais bien. Quand j'ai appris que vous arriviez, je suis ressorti pour me joindre à vous. Je croyais que nous allions reprendre Québec, finit-il d'un air qui laissait voir sa déception.

— C'est ce que je projetais, mais monsieur de Vaudreuil m'a fait comprendre que les troupes étaient trop démoralisées.

Louis-Alexis évita de dire ce qu'il en pensait.

— Raconte-moi ce que tu as vu, continua Lévis en prenant une gorgée du café qu'il tenait à la main.

Et Louis-Alexis lui raconta ce qu'il avait vécu et ce qu'il avait remarqué du combat. Il osa même laisser entendre que les soldats français s'étaient conduits comme des « peureux ». Il n'avait pas été jusqu'à employer le mot « lâche » devant l'officier français. Le chevalier lui avait tendu un café durant son récit. Alexis le buvait tranquillement, s'en servant pour se réchauffer les mains. Comme il finissait son récit, Vaudreuil apparut, sortant de la tente voisine du feu.

— Bonjour Messieurs ! dit-il. Jeune homme, je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre une bonne partie de ton récit; et je te félicite pour ton courage.

— Je suis un simple Canadien comme les autres, lui répondit Louis-Alexis.

— Monsieur est le petit-fils de Gabriel Lefebvre dit Lataille, Monsieur le Gouverneur. Vous avez certainement déjà entendu parler de cet homme renommé parmi notre vieille population, dit Lévis.

— Gabriel Lataille ? s'étonna Vaudreuil. Mais j'ai rencontré son fils Pierre cet après-midi. Je l'ai mené chez mon chirurgien dans ma calèche.

— L'oncle Pierre est blessé ? s'inquiéta Louis-Alexis.

— Oui. Il fut blessé au bras par la claymore d'un écossais. Mais il l'a éliminé avec son couteau de chasse. Cela ne l'a pas affecté outre mesure puisque quand je l'ai croisé, il accusait monsieur Montreuil d'être un lâche, parce qu'il refusait d'aller prêter main-forte aux Canadiens qui se battaient avec acharnement. Montreuil a voulu le provoquer en duel.

— Injurier un officier français mérite la cour martiale, nota le chevalier de Lévis. J'espère que vous l'avez fait arrêter.

— Au contraire chevalier; je lui ai tendu mon épée puisque Pierre n'en avait pas. J'ai ensuite dit à Montreuil à qui il s'attaquait. Celui-ci a tourné les talons sans rien y ajouter. Donc le sujet de l'accusation était confirmé et je n'avais plus aucune raison d'arrêter Pierre Lefebvre, dit Lataille.

Le chevalier de Lévis se prit à sourire malgré lui. Louis-Alexis, quant à lui, riait franchement.

— L'oncle Pierre est un gentilhomme; mais s'il est témoin de « lâcheté », il est à prendre avec des pincettes, dit le jeune homme.

— Serais-tu du même acabit ? demanda Lévis.

— Je dois avouer que ...si, dit le jeune Canadien en hochant la tête pensivement.

Lévis éclata de rire et lui appliqua une tape dans le dos.

— Je te crois, jeune homme. Car tu n'as pas peur de me le confirmer. Ce qui veut dire que tu es d'accord avec ton oncle.

— Peut-être que si cela avait été moi, au lieu de mon oncle, Monsieur Montreuil n'aurait pas refusé le combat, dit Louis-Alexis.

— Et... ? demanda Lévis.

— Et... il serait mort, dit le Canadien en buvant la dernière gorgée de son café.

Lévis se leva en souriant. Monsieur le Gouverneur, les Canadiens sont les hommes les plus francs et les moins timides que j'aie jamais rencontrés. Avec des hommes comme eux, les Anglais n'ont qu'à bien se tenir. Il allait s'éloigner quand il se ravisa. Tu avais quelque chose à me demander Lataille ? dit-il.

— Oui Monsieur le chevalier. J'habite Batiscan et je voulais votre permission pour aller stationner chez moi.

— Y voyez-vous objection ? demanda Lévis au Gouverneur.

— Aucunement ! répondit Vaudreuil. Jeune homme tu trouveras ton oncle à la maison là-bas où se trouve mon chirurgien. Il sera certainement heureux de voir son neveu sain et sauf.

— Merci Messieurs, répondit Louis-Alexis en les saluant. Dois-je me rendre à Montréal au printemps ? demanda-t-il.

— Ce ne sera pas nécessaire, répondit Lévis. Nous t'enverrons quérir lorsque nous serons prêts. Repose-toi bien; mais si tu rencontres des Anglais, tu sais quoi faire, j'imagine, finit-il en riant.

— Ne vous inquiétez pas, répondit le jeune homme. Ceux que je rencontrerai cet hiver ne vous nuiront pas au printemps, je vous le promets, dit-il saluant une deuxième fois avant de s'éloigner.

— J'ai l'impression qu'il serait prêt à en découdre ce soir même, remarqua Lévis à Vaudreuil.

— Malheureusement, ce ne sont pas tous nos hommes qui y sont prêts, conclut Vaudreuil. Ils ont tous l'air abattus. Mais peut-être que je fais erreur. Peut-être que si on leur disait de reprendre Québec, ils s'y jetteraient au pas de course.

— Peut-être les Canadiens; mais certainement pas mes soldats français, admit Lévis avec amertume.

Les deux hommes se retirèrent dans la tente. Ils avaient à discuter de la situation et uniformiser leurs informations.

— Louis-Alexis ! s'exclama Pierre Lefebvre. Eh bien ! On peut dire que tu tombes à pic, mon neveu. On partira demain matin vers la terre de ton père, au lever du jour. Je suis content que tu t'en sois sorti indemne.

— Salut mon oncle. Y paraît que les Écossais sont plus coriaces que tu le croyais ? dit le neveu en souriant.

— Bof ! Y'en a un qui a échappé sa claymore, ce qui m'a coupé le bras un p'tit brin. Je l'ai remercié avec mon couteau de chasse au plexus. Je crois même avoir bougé mon couteau de gauche à droite, une fois qu'il fut bien planté. J'en ai pour environ un mois de pansement. Ce n'est pas bien grave. Et toi, raconte-moi tes allées-venues.

Le lendemain, l'oncle et le neveu se dirigeaient vers la maison familiale des Lefebvre, là où la rivière Batiscan contournait la terre « ancestrale ». La semaine suivante se déroulait la discussion « paroissiale » que nous avons rapportée plus haut.

Chapitre 21

Le clan Lefebvre à Québec contre Murray

Pour Murray, l'hiver fut rude, et la maladie fit passer de 7 500 à 4 000 le nombre d'hommes valides dont il disposait dans Québec. Il tenta de s'attacher les Canadiens de la ville le plus possible; mais ses moyens étaient très réduits et n'y parvint pas complètement. Lévis et Vaudreuil, quant à eux, s'assurèrent que les soldats français résidants chez les habitants avaient toujours, sous la main, huit jours de rations de sorte qu'ils puissent marcher au premier signe.

Louis-Alexis dit à son père :

— Je n'aime pas tellement rester ici, à rien faire, pendant que des Canadiens à Québec meurent probablement de faim.

— Que voudrais-tu y faire ? demanda Alexis, père.

— Les Anglais doivent être obligés de sortir de la ville de temps à autre; on pourrait aller s'amuser avec eux un peu.

— Ils sont 7 000 à l'intérieur des murs. Tu ne crois pas qu'à nous deux, il sera difficile de les battre, dit Alexis en riant.

— Combien avons-nous d'hommes aptes au combat dans notre famille ? demanda Louis-Alexis.

— Il y en a plusieurs. Attends que je les compte...J'arrive à 23 en comptant les beaux-frères.

— Vingt-trois « coureurs de bois », c'est suffisant pour aller installer la bisbille autour de Québec et inquiéter les Anglais. Tu ne crois pas ?

— Ça, c'est certain; mais il faudrait les réunir ici, continua Alexis.

— On a qu'à en parler dimanche à tous mes oncles, après la messe. Le rassemblement pourrait se faire le dimanche suivant.

— Je dois voir ton oncle Joseph demain; je vais lui en parler et je te donnerai des nouvelles.

Deux semaines plus tard, 21 hommes de la famille étaient réunis chez Alexis Lefebvre. Deux qui étaient âgés et n'étaient pas des « coureurs de bois » n'avaient pu venir. Tous avaient leur équipement et n'attendaient que la description de l'expédition qu'ils allaient faire.

Les filles d'Alexis avaient fabriqué une assez grande quantité de pemmican et de viande séchée, avec le gibier que Louis-Alexis était parvenu à chasser.

— On ne peut pas se rendre à Québec par la route; on devra voyager par le bois, dit Alexis.

— Pas de problème, répondit Jean-Baptiste Lefebvre, un de ses neveux. Ce sera comme lors d'une partie de chasse. On couchera dans la neige. On dort très bien « à la fraîche ».

— D'ailleurs, c'est exactement ce que nous allons faire, ajouta Louis-Alexis.

— Faire quoi ? demanda Joseph Rivard Loranger, âgé de 52 ans.

— Nous allons à la chasse, non ? répondit le jeune homme.

Tous éclatèrent de rire.

— Et moi qui croyais que les homards on les prenait à la pêche. Voici qu'on va les chasser, dit Pierre-Julien, fils de Julien Lefebvre.

— Bon ! Assez badiner, Messieurs. Comment allons-nous procéder ? demanda Jean-Baptiste Trottier, l'un des beaux-frères.

Pierre Lefebvre dont le bras était guéri prit la parole.

— On va installer notre camp de base à une lieue derrière Québec, dans la forêt. De là on fera des incursions autour de la ville pour trouver des Anglais qui en seraient sortis. Si nous tuons assez de gibier, à part les Anglais, on l'apportera aux habitants du coin qui se chargeront de la distribution.

— J'en profiterai pour m'introduire dans la ville. Je veux connaître la situation des Canadiens à l'intérieur, annonça Louis-Alexis.

— Je vais avec toi, Louis, dit Joseph Lefebvre fils, son cousin âgé de 24 ans.

— Là, tu me fais extrêmement plaisir, lui répondit Louis-Alexis avec un sourire.

— Tout le monde a sa peau d'ours, ses « pattes d'ours » et des munitions suffisantes ? demanda Pierre.

Les « coureurs de bois » répondirent tous affirmativement.

— Dans ce cas, mes filles vont vous remettre à chacun, une portion de pemmican qui devra vous suffire pour deux semaines. Ensuite, on prend un dernier repas à la maison et on part demain matin, termina Alexis.

Six jours plus tard, on avait choisi l'endroit pour installer le camp de base. Seules les pistes dans la neige indiquaient un grand rassemblement de « chasseurs ». Les abris étaient pratiquement invisibles dans la neige. On avait opté pour que chacun se fasse un petit abri individuel, recouvert de neige qui le rendait invisible et procurait

un minimum de chaleur sans avoir besoin d'un feu. On avait envoyé deux éclaireurs près de la ville pour découvrir si des soldats se permettaient d'en sortir. Ils revinrent le lendemain soir apportant la nouvelle qu'un groupe de soldats sortait chaque jour, pour aller perquisitionner des vivres chez les habitants.



James Murray

- Combien de soldats ? demanda Loranger.
- Une vingtaine d'hommes qui restent groupés, répondit Prisque Trépanier, 29 ans, l'un des deux éclaireurs.

— Ça ne nous coûtera qu'une balle chacun; c'est une aubaine, décréta Jean François Normandin, l'un des beaux-frères.

— Avez-vous fait en sorte que vos pistes ne se dirigent pas vers nous ? demanda Pierre Lefebvre.

— On a « patenté » nos raquettes comme tu nous l'as montré, avant de revenir. Toutes nos pistes viennent de la forêt et débouchent sur le chemin. Aucune ne se dirige vers notre camp, répondit, l'autre éclairer, Jean-Baptiste Houde, âgé de 27 ans.

Pierre avait demandé aux « coureurs de bois » de se munir exclusivement de raquettes du genre « pattes d'ours » qui étaient de forme ovale. De sorte que, la dépression dans la neige, derrière la trace laissée par la raquette, indiquait la direction prise par le marcheur. Il leur avait expliqué comment placer un poids d'environ une demi-livre sur le devant de la raquette pour qu'à leur retour, la dépression, au lieu d'être derrière la raquette, se fasse à l'avant. La piste laissée par les marcheurs indiquait alors la direction contraire qu'ils avaient adoptée.

Il faisait encore noir lorsque le groupe se mit en marche vers le pourtour de Québec. On avait deviné avec assez de précision, la région où les soldats allaient perquisitionner ce matin-là. On avait choisi un bon endroit pour organiser une embuscade.

Cela faisait déjà près de trois heures que les Canadiens s'étaient cachés dans les broussailles d'un côté du chemin lorsqu'une troupe de 24 soldats anglais apparut sur la route. Un bruit de battement d'ailes de perdrix signala ceux qui s'approchaient. L'endroit se trouvait à environ cinq miles de la ville et il n'y avait aucune maison en vue.

À la première salve, 21 soldats s'écrasèrent. Les trois derniers, figés d'effroi, furent disposés aux tomahawks ou aux couteaux de chasse. On soulagea les vaincus de leurs munitions et de leurs fusils, on vida leurs poches de leur argent et de leurs papiers, on plaça les pesées sur le bout avant des raquettes et on retourna au camp de base. On en avait scalpé un bon nombre pour faire croire que l'attaque venait des « sauvages » et on fit brûler les scalps au camp.

— Rien d'intéressant dans les papiers récupérés, annonça Alexis qui lisait l'anglais. J'ai seulement trouvé un ordre de Murray aux habitants, de livrer la nourriture qu'ils détenaient aux soldats présentant ce papier. Qu'allons-nous faire de l'argent récupéré ? demanda-t-il.

— Nous, nous n'en avons pas besoin, répondit Pierre. Je propose de la donner à Louis-Alexis qui la distribuera à des habitants de la ville ou aux sœurs de l'hôpital lorsqu'il ira dans Québec.

Toute la troupe trouva l'idée excellente. Le lendemain Louis-Alexis et Joseph partirent, sans arme, pour la ville afin de récolter des informations. Ils revinrent le soir même.

— Nous avons donné l'argent à des familles; il y avait trop d'Anglais de malades à l'hôpital pour leur donner de l'aide. Ils reçoivent assez du dévouement des sœurs, les informa Joseph.

— L'hôpital est plein de soldats anglais malades, ajouta Louis-Alexis. La nourriture qu'ils ont saisie chez les habitants, à leur entrée dans la ville, a dû s'avarier et c'est tout ce qu'il leur reste à manger. Murray a séparé la ville en quartiers, chacun supervisé par un officier. Nous avons eu assez de difficultés à circuler. On nous arrêtait constamment pour s'informer qui nous étions et ce que nous faisons. Heureusement que j'ai des amis un peu partout dans la ville.

— Préparent-ils de nouvelles perquisitions hors de la ville ? demanda Pierre Lefebvre.

— Pas pour quelques jours, répondit son neveu. L'attaque sur leurs soldats les inquiète énormément. Ils essaient de découvrir les coupables, mais savent très bien que ce ne sont pas les gens de Québec et des environs, puisqu'ils leur ont confisqué leurs armes. Ils commencent à croire que Lévis est le responsable et qu'il n'est pas loin de Québec. S'ils décident de sortir, ce sera par groupe de 200 ou 300 soldats. Ils soupçonnent également des Indiens maraudeurs.

— On va faire quoi, dans ce cas ? demandèrent plusieurs « coureurs de bois ». On ne peut pas rester ici tout l'hiver; encore une semaine tout au plus, dirent-ils.

— Je vous propose de chasser et d'apporter du gibier aux habitants du coin. Ils ne peuvent pas chasser sans armes.

— Bonne idée, mais on devra dépecer la viande nous-mêmes. S'ils ne peuvent pas chasser, il est impossible qu'ils aient des peaux fraîches dans leur maison, remarqua Alexis. Par contre, ce n'est pas tous les habitants qui sont sans viande, ajouta-t-il. Plusieurs ont toujours leurs animaux. Ils les échangent même pour d'autres denrées, comme du sel, avec les soldats anglais.

— On va livrer des quartiers de viande à ceux qui ont eu leur maison brûlée et on gardera les peaux, tout simplement.

— Ils n'auront pas de problèmes puisqu'il est permis aux habitants de faire des échanges avec les soldats pour de la nourriture. Les habitants peuvent très bien avoir de la viande chez eux. De plus, les Anglais paient tout ce qu'ils achètent en argent sonnante. Les Québécois ont moins de difficultés que l'on croyait.

Et c'est ainsi que se termina l'expédition du clan Lefebvre autour de Québec. Plusieurs Canadiens leur en furent reconnaissants. Ils n'eurent cependant pas l'occasion de défaire d'autres convois réquisitionnaires avant de revenir chez eux. Les Anglais ne sortaient pratiquement plus de Québec et faisaient faire les travaux à l'extérieur par les habitants de la ville. Murray avait également fait construire deux bastions, mais il était impossible de s'en approcher. On passa donc le reste de l'hiver « en famille ».

Chapitre 22

Après la victoire qui confirma la défaite

Lorsque Lévis approcha pour reprendre Québec, la rumeur voulait qu'un artilleur français ait été sauvé par les Anglais d'un morceau de glace qui flottait, à la dérive, sur le fleuve et qu'il ait annoncé l'arrivée de notre armée à Murray. La réalité est que Murray était au courant du projet de Lévis et de Vaudreuil depuis déjà un bon moment. Deux capitaines anglais, James Barbutt et Hector Theophilus Cramahe, avaient mis sur pied un système d'espionnage qui fonctionnait très bien. Ils se servaient de marchands canadiens de Québec, à qui ils donnaient des laissez-passer pour écouler leur marchandise jusqu'à Montréal. Ceux-ci obtenaient ces permissions à la condition de rapporter des informations à Murray. Deux de ces marchands furent identifiés. L'un était Élie Laparre et l'autre Barthélémy Martin. Déjà le 28 mars, le Gouverneur anglais était au courant de l'attaque projetée par Lévis le 29 avril. Plus tard Murray indiqua que ce fut Barthélémy Martin qui lui obtint les renseignements. Il indique, cependant, qu'aucun marchand canadien n'agissait parce qu'il détestait la France ou aimait l'Angleterre. Ce qui les motivait était les gains financiers. Comme si la trahison devenait alors plus justifiable à ses yeux d'Anglais. Curieusement, les pilotes faits prisonniers, qui avaient été obligés de guider les bateaux anglais pour remonter le fleuve, furent jugés et condamnés par la population; mais les marchands, qui avaient trahi librement, ne furent jamais inquiétés dans leur réputation. Malheureusement, tous les écrits qui auraient pu nous renseigner sur plusieurs faits d'espionnage furent détruits. Wolf a détruit la partie de son journal du mois de septembre, les papiers privés de Carleton furent détruits à son décès et Lévis refusa à Vaudreuil de voir les papiers de Montcalm après la chute de Québec. Ce qui n'a pas empêché des rumeurs de circuler sur les « trahisons » de certains Canadiens sans, toutefois, relever la possibilité de trahison des Français. Après la victoire de Lévis à Ste-Foy, des bateaux anglais apparurent sur le fleuve, ce qui l'obligea à retraiter à Montréal où, Vaudreuil capitula et remit notre pays aux Anglais.



Le chevalier de Lévis à la bataille de Sainte-Foye.

— Comment va ton frère Pierre ? demanda un nommé Robitaille à Julien Lefebvre qui fumait sa pipe sur le perron de l'église.

— Il récupère assez bien, lui répondit Julien. Il a encore été blessé, au même bras que l'an dernier, par une autre claymore. On l'a retrouvé inconscient sous un tas de cadavres écossais. Je lui ai conseillé de s'écclipser, à l'avenir, lorsqu'il verrait un Écossais, ajouta-t-il en riant.

— Au nombre d'Écossais qu'il a dû combattre, sa moyenne de deux blessures est quand même très bonne, renchérit Robitaille en riant de plus belle. Ton frère est difficile à faire reculer.

— Comme tous les Canadiens, il lui arrive de reculer parfois; mais pas tellement vite.

— Et ton neveu Louis-Alexis ? On ne le voit plus.

Le visage de Julien s'assombrit.

— On nous a dit qu'il avait été tué à la bataille de Ste-Foy. Il n'avait que 24 ans. Pierre affirme que c'est Louis-Alexis qui lui a sauvé la vie. Il serait mort en le protégeant. Malheureusement, les renforts sont arrivés trop tard pour sauver mon neveu. Mon frère Alexis est atterré. Il ne lui reste qu'un seul fils.

Sur l'entrefaite, Alexis sortait de l'église accompagné de son fils, le jeune Pierre. Il alluma sa pipe et se rapprocha de Julien. Robitaille lui tendit la main.

— Toutes mes condoléances pour la perte de ton fils, dit-il à Alexis.

Celui-ci, sans dire un mot, serra la main tendue en le regardant dans les yeux et faisant un petit signe de tête pour le remercier. Le jeune Pierre Lefebvre tendit sa main et dit :

— Nous vous remercions, monsieur Robitaille. Mon frère est mort comme un brave Canayen qu'il était.

— Ça mon jeune, c'est indiscutable ! répondit Robitaille. J'imagine que tu vas aider ton père à travailler sa terre, maintenant.

— Ça fait déjà plusieurs années que je l'aide, répondit le jeune homme. Mais s'il m'a enseigné à être un bon « coureur de bois », ce n'est pas pour me restreindre à cultiver des légumes et ramasser du fumier. Au plus tard, dans deux ans, je vais « prendre le bois ».

— Tu veux te lancer dans la traite ? demanda l'oncle Julien.

— J'veux connaître la vraie vie de liberté dans la forêt, comme la racontait mon oncle Jacques-François qui a vécu longtemps dans l'Ouest, répondit le jeune Pierre. Je verrai après ce que je ferai. Rien ne presse.

— T'as tout à fait raison mon fils ! dit Alexis Lefebvre. Il est important de vivre ce genre de liberté avant de t'installer. C'est ça que j'ai fait moi-même.

— Mais qui va t'aider sur ta terre ? lui demanda Julien. Tu as déjà 57 ans.

— Je verrai ça dans deux ans. Pour l'instant mon Pierre est encore là.

— Avez-vous des nouvelles de Charles-Gabriel et de Michel ? demanda Robitaille.

— Ils sont toujours à Montréal. Charles y fait des affaires malgré le régime militaire. Il est respecté par Murray qui sait reconnaître le courage des Canadiens. Michel doit revenir bientôt, l'informa Julien. Et toi, Robitaille; tu as fait quoi après la bataille de Ste-Foy ?

— Moi, je me suis retrouvé avec un autre Lefebvre. Celui de Cap-Santé qui s'appelle, lui aussi, Michel. On est resté à l'Île aux Noix quand Bougainville s'est replié sur Montréal. On était 50 « coureurs de bois » sous les ordres du Michel Lefebvre en question. C'est tout un « Canayen » ce gars-là, lui aussi. Il a roulé Haldimand dans la farine pas pour rire avec son œil gauche pansé. On s'en est sorti avec les « honneurs de la guerre » (voir ce récit dans « Les souliers d'beu »). Ce fut une vraie farce même si on a dû se battre comme des lions. Ensuite, je suis revenu chez moi. Ça ne servait plus à rien de combattre.

— Ouais. T'as eu raison de revenir chez toi. Murray brûlait toutes les terres où le propriétaire était absent. Ensuite, Montréal s'est rendue sans tirer un seul coup de feu; preuve que la guerre était finie, de toute façon.

— Et je ne suis pas fâché que ce soit fini, je te l'avoue. Les Anglais ne m'inquiètent pas tellement. Ils ne pourront pas nous contrôler plus que les Français; le pays est trop grand. On va enfin pouvoir vivre une vie tranquille.

— Ils réquisitionnent toutes les armes des habitants. Ça ne te dérange pas un peu ? demanda Alexis.

— Ne me dis pas que tu n'as pas trouvé un arbre creux pour cacher ton fusil enveloppé dans du cuir souple bien huilé ? rétorqua Robitaille.

Alexis éclata de rire.

— J'en ai caché deux en parfaite condition, près de la maison, répondit-il tout bas.

— L'un des deux est à moi, murmura le jeune Pierre.

— Il paraît que les Anglais n'ont reçu que des fusils brisés ou mal entretenus lors des réquisitions. Je ne pense pas qu'un seul Canayen de Batiscan n'a pas un bon fusil à sa disposition, ajouta Julien en souriant.

— Je suis certain que les Anglais ne pourront jamais enlever leurs fusils aux Canayens, confirma Robitaille. Bon ! Bin moé je vous salue les gars; ma femme sort de l'église. À la revoyure ! Et l'habitant s'éloigna du groupe des Lefebvre.

Suzanne Raux sortait également de l'église et s'approcha de son époux, Julien Lefebvre.

— Bonjour ma tante ! dit le jeune Pierre. Ça vous tentes-tu de venir dîner à la maison ancestrale avec mon oncle ? Je suis certain que mon père serait heureux de jouer quelques parties de cartes.

— Excellente idée mon fils ! s'exclama Alexis. Tu ne peux pas me refuser ça, ma belle Suzanne. Allez ! On se met en route.

Et les Lefebvre quittèrent la place avant même que le curé ne sorte pour sauver son monde.

Catherine, Marie-Louise, Anne et Geneviève, filles d'Alexis Lefebvre, n'étaient pas encore mariées en 1760. Elles avaient respectivement 19 ans, 17 ans, 15 ans et 13 ans. Autant dire que la nourriture sur la table était copieuse et délicieuse, sans oublier de mentionner que la maison était d'une propreté à toute épreuve. Alexis Lefebvre n'avait pas à se plaindre à ce sujet. Il ne pouvait cependant pas affirmer qu'il était « maître chez lui »; du moins, pas à l'intérieur de la maison ancestrale. Le contrôle était aux mains de Catherine, l'aînée des filles, et ça tournait rondement dans la maison; ce qui n'était pas pour déplaire au père. Les filles s'occupaient également de l'aider dans l'entretien des animaux de sa ferme. Avec son fils Pierre, rien ne nuisait à la bonne marche de la terre familiale.

Le repas était terminé et on jouait aux cartes depuis environ deux heures quand la porte d'entrée s'ouvrit et que Michel Lefebvre apparut dans l'encadrement accompagné de sa femme Catherine Papilleau dit Perigny.

— Mon oncle Michel ! Ma tante Catherine ! s'écria la petite Geneviève qui se précipita vers son oncle.

— Salut ma belle poupée, dit Michel en l'attrapant dans ses bras.

— Je ne suis pas une poupée ! se récria la petite en tentant de le repousser. Je suis presque une femme !

Catherine Papilleau riait de voir sa nièce s'affirmer comme une « presque femme ».

— Tu manques un peu de tact envers ta nièce, mon cher époux, témoigna-t-elle.

— D'accord ! D'accord ! Disons que tu es la plus belle jeune fille que je connaisse, de Batiscan jusqu'à Montréal. Ça te va comme ça ? demanda-t-il en embrassant la jeune fille sur les deux joues.

— C'est beaucoup mieux; répondit celle-ci; et ne l'oublie surtout pas.

Les trois autres jeunes filles firent la bise à leur oncle et leur tante.

— Je me demandais quand tu arriverais, remarqua Alexis, en faisant la bise à sa belle-sœur, pendant que Michel étreignait son jeune neveu Pierre dans ses bras d'acier.

— J'avais hâte d'arriver, je te le garantis ! répondit Michel à son frère.

— Ça paraît, tu m'as quasiment écrasé les côtes, se plaignit Pierre en se dégageant de l'étreinte.

Alexis s'était approché et embrassait son frère en lui donnant des claques dans le dos. Julien prit la relève ainsi que son épouse Suzanne Raux.

— Content d'enfin te voir, mon Michel, dit-il. Tu arrives de Montréal ?

— Ouais.

— Et le voyage a été assez long, merci, ajouta Catherine Papilleau. Je jure que dorénavant, je ne quitte plus Batiscan.

— Good ! C'est ce que je voulais entendre de vous deux, annonça Alexis. Venez vous assire. Avez-vous mangé ? Les filles vont vous préparer un repas.

— C'est pas de refus; nous n'avons pas pris le temps de manger décemment depuis Montréal, accepta Michel.

La table fut mise une deuxième fois et on cassa la croûte gaie-ment.

— Qu'est-ce qu'il y a de neuf à Montréal ? demanda Julien.

— Bof ! Pas grand-chose, répondit Michel. Il y a quelques soldats anglais qui voulaient se comporter en « pays conquis », mais ils ont déchanté après quelques dents cassées et yeux pochés. Murray y a mis bon ordre rapidement; sinon les Anglais auraient eu une révolution sur les bras; et ils n'ont pas assez de soldats sur place pour y faire face.

— Est-ce dire, mon oncle, qu'on pourrait reprendre le Canada aux Anglais, si on le voulait ? demanda le jeune Pierre.

— Pas sans faire face à une guerre impitoyable. Pour l'instant, Murray respecte les Canayens et fait de son mieux pour organiser le pays. Le commerce reprend vie et les gens semblent satisfaits. D'autant plus que tous trouvent qu'il y a eu assez de morts parmi les nôtres. On va laisser la chance aux Anglais de faire leurs preuves.

Après la fin du deuxième repas, on sirotait cafés et « p'tits boires » en parlant de choses et d'autres, quand Anne, la fille d'Alexis qui jetait un coup d'œil par la fenêtre, s'écria :

— Père ! Une flotte de canots pleins de « sauvages » accoste chez nous.

— Combien de canots ?

— Huit canots avec au moins 4 Indiens dans chacun. Viens voir !

Les Lefebvre se précipitèrent à l'extérieur pour « recevoir » le groupe de « sauvages ». Alexis qui était devant, fit signe aux autres de s'arrêter. Il était figé sur place, les yeux exorbités.

— C'est pas possible ! murmurait-il. Non ! Je ne peux pas y croire ! Ça ne peut pas être lui !

— Louis-Alexis ! s'écria le jeune Pierre, en s'élançant vers un « Indien » soutenu par deux autres compagnons. C'est mon frère Louis ! criait le jeune homme. Il n'est pas mort ! Pierre étreignit son frère à bras le corps et se mit à pleurer silencieusement.

Alexis père restait figé sur place, devant le reste de la famille, aussi « gelé » que lui. Ce furent les filles d'Alexis qui réagirent le plus rapidement. Elles coururent vers leur frère pour l'embrasser et le supporter jusqu'à la maison.

— Mon fils, répéta Alexis en le prenant dans ses bras. Mon fils, je te vois. C'est un miracle ! acheva-t-il en lui emboîtant le pas jusqu'à l'une des grosses berceuses, où il l'installa. Se retournant vers la porte d'entrée, il aperçut un chef indien qui le regardait en souriant.

— Salut Alexis ! dit celui-ci. Je te ramène un vrai Canayen qui s'est battu avec un courage incroyable à Ste-Foy. Tu peux être fier de ton fils.

— Charles-Michel ? Langlade ? C'est toi qui avais mon fils ? Viens t'assire et raconte-moi.

Le chef indien était bien Charles-Michel Langlade, de la Baie des Puants. Il ramenait Louis-Alexis à son père après l'avoir extirpé, inconscient et gravement blessé, de la bataille acharnée qu'il avait soutenue près de Québec.

Les filles d'Alexis s'occupaient de leur frère pendant que les hommes étaient suspendus aux lèvres de Langlade qui racontait l'aventure.

— Mes braves se battaient comme des forcenés avec les Anglais, quand j'ai remarqué des Écossais qui s'acharnaient sur un groupe de Canayens de beaucoup inférieur en nombre. Et malgré le nombre supérieur d'Écossais, ils ne parvenaient pas à écraser ces Canayens. J'ai rassemblé mes guerriers et nous sommes tombés à bras raccourcis sur ces Écossais. Il était cependant trop tard pour sauver les Canayens; le dernier venait de tomber quand les Écossais durent retraiter devant nous. J'ai jeté un coup d'œil sur ce dernier combattant qui venait de tomber et j'ai reconnu ton fils Louis-Alexis.

J'ai arraché deux kilts à des Écossais morts pour fabriquer rapidement une civière avec deux lances et j'ai ordonné à quatre de mes braves de transporter le corps de Louis hors de la bataille jusqu'à nos canots où l'un de mes « hommes-médecine » s'est chargé de lui.

Lorsque le combat fut terminé, j'ai rejoint mes canots pour découvrir que quatre d'entre eux étaient déjà partis avec le corps d'Alexis et « l'homme-médecine » qui en avait la charge. Comme je ne savais pas si Louis était mort ou vivant, je n'ai rien dit à personne pour ne pas donner de faux espoirs et je suis reparti vers la Baie en passant par l'île aux Noix. Arrivé chez moi, j'ai constaté que Louis avait survécu malgré de multiples blessures de claymores. Il était transpercé à quatre endroits différents et lacérés de plusieurs coups de tranchant d'épée. Je l'ai pris chez moi et ma femme l'a soigné avec l'aide de « l'homme-médecine ». Il a mis deux mois à pouvoir se nourrir adéquatement, un autre mois avant de pouvoir s'assise dans son grabat et deux autres mois avant de pouvoir supporter et entreprendre le voyage du retour. Il a encore besoin de soins et surtout de bonne nourriture pour reprendre ses forces, mais il est sauvé. Je suis heureux de rapporter un fils à un grand ami. J'ai parlé.

Alexis regardait Langlade sans dire un mot. Tout à coup il se leva prit le chef métis « coureur de bois » dans ses bras et l'étreignit de toutes ses forces.

— Merci ! dit-il à Charles-Michel. Je ne peux rien dire d'autre, mon ami.

— Tu n'as pas à dire quoi que ce soit; je t'ai laissé souffrir pendant plus de cinq mois. Tu sembles l'oublier, lui répondit Langlade.

— Tu as sauvé mon fils; c'est tout ce qui importe à mes yeux. Je te serai toujours redevable.

— Ça m'a fait énormément plaisir de sauver cet homme. C'est un héros comme je les apprécie. Tiens, voici l'un des deux kilts écossais que je t'ai rapporté. Ton fils voudra certainement un souvenir. J'ai gardé l'autre; ma femme en a fait de beaux rideaux. Bon ! Eh bien, je dois m'éclipser; ma femme m'attend à la Baie des Puants. Salut la compagnie !

Et Langlade pivota sur ses talons et repartit vers les canots suivi de ses guerriers. Son mouvement fut tellement brusque que personne ne réagit avant qu'il soit embarqué. Lorsque les canots quittèrent le rivage, ce fut des éclats de voix qui lui demandaient de rester. Langlade brandit son aviron et laissa échapper un cri strident, repris par tous les guerriers qui l'accompagnaient et la flottille de canots s'éloigna sur la rivière.

La famille Lefebvre retourna à l'intérieur de la maison pour bourdonner autour du « revenant », un de nos héros bien à nous, sauvé par miracle.



"Bourgeois" W---r, and His Squaw

Chapitre 23

Le futur Pierre

Pierre Lefebvre fils d'Alexis et petit-fils de Gabriel Lefebvre dit Lataille subissait, inconsciemment, une pression psychologique causée par l'héroïsme de plusieurs membres de sa famille et surtout, de celui de son frère Louis-Alexis. Ce dernier venait de survivre à des blessures reçues lors de la victoire des Canayens à Ste-Foy, l'année précédente. Pierre, âgé maintenant de 13 ans, traversait cette période qui avait servi à ses oncles pour devenir des « coureurs de bois » et surtout, de vrais « Canayens ». Il avait entendu raconter, depuis son enfance, l'entraînement subi par ses prédécesseurs aux mains de Winnetou, le fameux Mohawk devenu chef, neveu de sa grand-mère. Il avait également été abreuvé des exploits d'escrimeurs de son grand-père Gabriel et de son oncle Joseph. Très souvent, au cours de sa jeunesse, il avait rendu visite à cet oncle bretteur et l'avait convaincu depuis l'âge de dix ans de lui donner quelques leçons. Malgré son âge de 60 ans, l'oncle Joseph n'avait pas perdu beaucoup de sa dextérité. Pierre, cependant, avait trouvé son oncle très exigeant au niveau de « l'état d'esprit » qu'il devait atteindre lors d'un duel. Le jeune garçon avait eu quelques difficultés à garder un esprit calme et posé lorsqu'il combattait; mais il y parvenait un peu mieux depuis quelques mois, après deux ans d'entraînement.

Il savait également combattre avec son couteau de chasse et son tomahawk grâce aux cours, donnés par son père à son frère Louis, auxquels il avait assisté depuis sa plus tendre enfance. Il cherchait maintenant à parfaire sa technique de combat avec toutes sortes d'acrobaties plus ou moins efficaces. On le voyait parfois partir en courant vers l'encoignure de la grange, sortir le tomahawk de sa ceinture et sauter de l'un des murs à l'autre pour finir par asséner un coup sur la tête d'un adversaire imaginaire qu'il venait ainsi de contourner. Lors de ses premiers essais, son père et son frère s'étaient quelque peu payé sa tête; mais depuis qu'il réussissait le mouvement à chaque tentative, même en se servant d'arbres assez rapprochés, ils

admettaient que la tactique pouvait s'avérer efficace. Louis avait même commencé à pratiquer le mouvement et tentait d'améliorer cette technique avec son jeune frère, qui ne manquait pas d'imagination pour présenter des scénarios de combats à résoudre. Le jeune homme avait développé un équilibre étonnant et pouvait facilement courir sur la branche d'un arbre et sauter dans un autre arbre. On aurait juré qu'il avait suivi les cours d'un écureuil volant. Pierre prenait son entraînement très au sérieux et ne fuyait pas les occasions de l'améliorer. Le résultat fut qu'il fut probablement le meilleur « coureur de bois » de la famille jusqu'ici. Ajoutons qu'il avait plusieurs amis montagnais qui lui avaient appris la langue « crie » qu'il parlait couramment. Cette langue, sans qu'il le sache à cette époque, allait lui permettre de converser avec les Indiens sur tout le territoire du Canada actuel.

Durant l'hiver de 1762, le jeune Pierre, âgé de 14 ans, décida de se retirer dans la forêt pour y survivre de ses propres moyens, sans fusil, pendant un mois. L'expérience fut une réussite et son père ainsi que son frère durent accepter qu'il fût aussi bon « coureur de bois » que les autres membres de la famille. C'est tout ce que Pierre attendait. Au printemps suivant, il annonça qu'il partait en excursion dans les pays d'en haut.

— Si tu veux te joindre à un groupe de voyageurs, je peux m'organiser pour te faire engager, lui proposa son père Alexis.

— Merci père; mais je ne veux pas m'engager. Je pars avec trois amis « sauvages » qui veulent visiter les Grands Lacs. Nous reviendrons par la Nouvelle-Angleterre dans quelques années. Nous trapperons nos propres fourrures. Je ne suis pas intéressé par la traite pour l'instant. Je veux vivre » et non « faire du commerce ». Je n'aurai pas besoin d'argent avant longtemps; la traite des fourrures sera pour plus tard.

— Donc je ne te reverrai pas avant plusieurs années, fils. Arrange-toi pour me faire parvenir de tes nouvelles de temps à autre.

— Promis, père. Je n'y manquerai pas.

— Tu veux partir quand ?

— Mes amis montagnais viennent me chercher dans trois jours. On se fabriquera un canot et je partirai.

Trois jours plus tard, un groupe de trois montagnais sortait de la forêt, au bout de la terre ancestrale de la famille Lefebvre. Ils vinrent s'annoncer au jeune Pierre et retournèrent s'installer à l'orée de la forêt près de la rivière Batiscan. Leur cabane terminée, ils commencèrent à construire un canot du nord. C'était un canot d'environ 25 pieds de long, parfait pour voyager dans les pays d'en haut. C'était

ce genre de canot qui servirait aux voyageurs hivernant au-delà du Grand Portage quelques années plus tard. Les « canots de maître » qui serviraient en deçà du Grand Portage seraient d'environ 35 pieds de long.

On prit deux semaines à terminer le canot. On prépara également une bonne quantité de pemmican pour le voyage. Les munitions et la poudre de fusil furent emballées dans des « prélaris » étanches et chacun se munit de deux paires additionnelles de mocassins solides, mais souples. On allait compléter l'équipement de peaux d'ours durant le voyage; pour l'instant chacun possédait sa couverture de laine qui était suffisante pour la saison.

Finalement, à la troisième semaine après l'arrivée des Indiens montagnais, on était prêts pour le départ. La famille Lefebvre regarda s'éloigner le plus jeune de ses membres, qui allait vers l'aventure de sa vie. Aucun d'entre eux ne savait encore, que Pierre Lefebvre, né à Batiscau en 1748, ne remettrait pas les pieds dans la région avant 1778, durant la révolution américaine.

Chapitre 24

La vie de liberté ou « la saga de Pierre Lefebvre »

Le Montagnais, « Gouvernail » du canot, dirigea l'embarcation vers le rivage du fleuve St-Laurent. On allait s'installer pour la nuit. Le groupe avait décidé de remonter le fleuve jusqu'aux Grands Lacs, au lieu de passer par la rivière des Outaouais. Le parcours était plus difficile mais moins achalandé; de sorte que la chasse y était un peu meilleure. Pierre Lefebvre était le plus jeune du groupe. Parmi les trois « sauvages » qui l'accompagnaient, celui reconnu meilleur au gouvernail, était âgé de 22 ans. Il se faisait appeler « Maska ». L'indien installé comme « Devant » était son frère plus âgé d'un an, et s'appelait « La Loutre ». « Flammèche », le troisième Montagnais, n'avait que 18 ans. Il était considéré comme le « spécialiste » pour faire du feu par tous les moyens possibles. En fait, il était fasciné par la « magie » du feu; de sorte qu'il améliorerait constamment ses connaissances pour le produire et l'entretenir.

Contrairement aux Canadiens, les Indiens voyageaient silencieusement dans leur canot. Pierre n'avait pas, une seule fois, entendu un mot durant le trajet. Les Montagnais échangeaient des paroles seulement lorsqu'ils campaient; et même à ce moment-là, leur timbre de voix était tellement bas, qu'il fallait être attentif pour comprendre ce qui se disait. Leurs voix ne portaient jamais plus loin qu'à quinze pieds. Le reste du temps, les échanges d'informations se faisaient par signes. Cette façon de faire était toute nouvelle pour le jeune Canadien; mais il ne ressentait pas, du tout, le besoin de dire quoi que ce soit. Il savourait simplement et avidement l'expérience qu'il vivait, tout en portant attention aux différents signes dont se servaient ses compagnons.

Le canot était installé sur son côté, Maska et La Loutre tendaient un filet dans le fleuve et Flammèche préparait le feu. Pierre décida d'aller couper des branches de sapin et préparer la couche de chacun. Aucun mot n'avait été émis depuis l'accostage et chacun

s'affairait à quelque chose d'indispensable. En allant couper ses branches, Pierre parvint à attraper trois perdrix. Maska et La Loutre prirent une quinzaine de perchaudes et Flammèche s'était assuré d'obtenir une bonne couche de braise.

Les quatre compagnons dégustaient leur repas autour du feu. Flammèche avait également fabriqué quatre récipients en écorce de bouleau, qu'il avait rempli d'eau du fleuve à boire durant le repas. Pierre trouva les perdrix et les perchaudes succulentes; et les Montagnais semblaient bien être de son avis, à la façon dont ils dégustaient leur nourriture.

Après avoir fumé une pipée, Maska demanda à Pierre de l'aider à installer le filet pour la nuit, pendant que Flammèche et La Loutre iraient tendre quelques collets à lièvre. Une heure et demie plus tard, chacun était allongé sous le canot. Pierre ne dormait pas encore lorsqu'il vit La Loutre se lever, enveloppé de sa couverture de laine, aller s'installer au pied d'un arbre près du rivage. C'est lui qui se chargerait de la garde pour quelques heures. Il réveillerait celui qu'il aurait choisi pour le remplacer après sa garde.

Au milieu de la nuit, Pierre sentit une main qui le secouait. Il était celui qu'avait choisi La Loutre pour prendre le poste de garde. Sans échanger une seule parole, l'Indien s'installa pour dormir et Pierre, ramassant son fusil, alla s'installer, emmaillotté dans sa couverture de laine, à l'endroit où il avait vu le Montagnais monter la garde. Il voyait tout le fleuve devant lui. Ses yeux se chargeraient de ce grand espace, pendant que ses oreilles seraient attentives aux bruits de la forêt. Il se sentait assez reposé pour décider de ne pas réveiller un remplaçant et de monter la garde jusqu'au matin.

L'air venait de fraîchir significativement, ce qui annonçait le lever du Soleil pour bientôt. Pierre se leva et alla attiser les braises pour repartir le feu. Il sortit une petite bouilloire de ses bagages, alla chercher de l'eau au fleuve et y jeta quelques feuilles de thé. C'était la surprise qu'il réservait à ses amis à leur réveil. Ce ne fut pas une grosse surprise pour Maska et Flammèche car, ayant très bien dormi toute la nuit, allongés les mains sur la nuque, ils le regardaient faire ses préparatifs. Pierre esquissa un sourire devant sa « surprise » ratée.

Le Soleil projetait déjà ses rayons au-dessus de l'horizon, quand Maska alla récupérer le filet et que Flammèche partit relever les collets. Le filet recelait huit barbottes et onze perchaudes coincées entre les mailles. Les collets avaient fourni quatre lièvres. On fit cuire dans la braise les poissons enveloppés de glaise, et on fit rôtir les lièvres. Après le repas, il restait quatre poissons et deux lièvres que La

Loutre enveloppa dans de l'écorce de bouleau. Ce serait là, le repas du midi qu'on mangerait dans le canot. Si on avait décidé d'accoster pour dîner, on aurait risqué de flâner le reste de la journée et les quatre « hommes des bois » voulaient se rendre aux Grands Lacs sans trop s'attarder, si cela s'avérait possible. Le thé de Pierre fut accrédité d'un « Hugh » bien senti de la part de La Loutre qui, seul, fut peut-être surpris, mais n'en laissa rien paraître de plus.

En entrant sur le lac Ontario, Maska fit bifurquer le canot vers la rive de gauche et s'engagea dans une grande baie. Il choisit une plage accueillante pour accoster. On allait camper à cet endroit pendant au moins deux semaines. Nos voyageurs décidèrent de consacrer ces semaines à la chasse pour fabriquer un surplus de pemmican qu'ils pourraient vendre à des voyageurs qu'ils rencontreraient certainement sur les Grands Lacs. On en profiterait également pour trapper le plus de castors possible.

Ce ne fut pas très long avant que leur cabane soit construite en retrait, dans la forêt. Le canot fut caché dans les fardoches près de la rive du lac. Seul le peu de fumée dégagée par leur feu de camp pouvait dévoiler leur présence. Par contre, ils ne se privaient pas de venir sur le rivage pour faire sécher leur viande et faire différents travaux. Ces mesures pour cacher leur présence n'étaient que par habitude beaucoup plus qu'autre chose.

Au deuxième jour après leur arrivée, le filet installé dans l'eau et une douzaine de collets tendus dans le sapinage environnant, les quatre compagnons se divisèrent en deux groupes et partirent en exploration. Pierre, accompagné de La Loutre, se dirigea du côté droit du campement pendant que les deux autres Montagnais se chargeaient de la gauche. On commençait alors à étudier cette partie de la forêt pour y déceler les habitudes de déplacement des différents animaux qui s'y trouvaient. Au retour de cette virée, vers la fin de l'après-midi, les deux groupes se réunirent au campement avec chacun plusieurs perdrix dans leur besace. On prépara le repas et l'un après l'autre énonça la description de ce qu'il avait observé. Le résultat s'avérait que deux ou trois ours vivaient dans le bois des collines derrière le camp, que deux orignaux se promenaient entre la baie et un petit lac situé au sud-est et que plusieurs familles de castors, au moins cinq, habitaient au-delà du barrage sur le ruisseau, qui se jetait dans le lac à mille mètres de l'endroit où ils avaient accosté. Il y avait également plusieurs chevreuils qui venaient s'abreuver dans le lac Ontario, au fond de la baie. On décida d'aller chasser les ours le lendemain matin.

Durant la nuit, la pluie avait commencé et au matin, il pleuvait des clous. Maska jeta un coup d'œil au dehors de la cabane, fit volte-face et annonça :

— Le « maître de la vie » ne veut pas qu'on aille chasser ce matin. Il revint s'étendre sur sa couche.

Il plut toute la journée, de sorte qu'on se contenta de nettoyer les fusils, aiguiser les couteaux, protéger la poudre de l'humidité et confier à Flammèche, le désagréable travail de faire cuire la nourriture sous la pluie. Celui-ci n'eut pas à souffrir bien longtemps, parce qu'après avoir coupé les branches basses d'un gros mélèze, il se contenta d'un tout petit feu, à l'abri des branches plus hautes. En fait il était si bien installé que ses trois comparses vinrent le rejoindre sous les branches de l'arbre. La pluie cessa sur la fin de l'après-midi et La Loutre partit relever les collets. Il revint les mains vides. Les lièvres n'avaient pas été plus bêtes que les hommes et étaient restés dans leurs gîtes. Par contre, le filet dans le lac avait donné huit beaux gros poissons blancs dont les Indiens raffolaient. Le souper fut, une fois de plus, un repas gastronomique.

— Non mais... Quelle misère que de vivre dans les bois ! pensa Pierre en retirant une arête coincée entre ses dents avant de siroter une autre gorgée de thé.

Chapitre 25

La chasse

Répartis sur une ligne à dix pieds d'intervalle, les quatre chasseurs avançaient très lentement, en plaçant le pied doucement au sol sans faire aucun bruit. Plusieurs perdrix avaient été dérangées et deux faisans avaient « levé », mais les chasseurs ne leur avaient pas porté attention. Ils cherchaient les trois ours qu'ils savaient être dans les parages. Tout à coup, ils entendirent un « wroughf » sonore devant eux et un orignal se releva dans les fougères. Deux coups de feu simultanés couchèrent l'énorme bétail. Les chasseurs attendirent une quinzaine de minutes en fumant une pipée. À la fin de l'intermède, ils approchèrent de leur gibier. Comme on était encore à l'avant-midi, Maska suggéra que La loutre et Flammèche continuent la chasse à l'ours pendant qu'il débiterait l'orignal avec l'aide de Pierre. Les deux désignés repartirent aussi silencieusement qu'auparavant. L'orignal fut vidé et débité en quartiers et les deux hommes commencèrent le transport vers le camp. Au troisième voyage, ils entendirent deux coups de feu au loin, sur la colline.

— Vite ! dit Maska. Portons rapidement ces deux dernières pièces, pour revenir chercher les quartiers de l'ours qu'ont tué La Loutre et Flammèche, sinon on ne finira pas avant la nuit.

À leur retour, une surprise les attendait sur le flanc de la colline. La Loutre et Flammèche avaient tué deux ours et non un seul. Il devenait impossible de transporter toute cette viande au camp avant la noirceur ; à moins que...

Et c'est ce que décidèrent nos chasseurs. On fabriqua deux gros récipients en écorce pour y transporter la graisse, on écorcha les deux ours et enveloppa les quatre « fesses » et le peu de viande du reste des carcasses avec les deux peaux et on distribua le tout sur deux travois que deux hommes pouvaient assez facilement tirer derrière eux. Les chasseurs arrivèrent au camp au coucher du Soleil et on se permit un festin de mufle et de foie d'orignal cuits dans la graisse

d'ours. Éreintés, les « coureurs de bois » dormirent comme des souches, sans heures de garde.

Le lendemain, on éleva des échafauds pour faire sécher et boucaner la viande et on prépara la graisse d'ours pour le pemmican. La peau d'orignal fut suffisante pour les tubes de pemmican. On gratta les peaux d'ours et les prépara à sécher. L'étirement des peaux d'ours, durant le séchage, demanda une semaine de travail quotidiennement; mais le résultat fut excellent. Entre ces travaux, on avait tué six chevreuils, un autre orignal et un troisième ours qui servirent à compléter la réserve de pemmican. Les peaux de chevreuil et celle de l'orignal furent tannées avec un mélange de cendre et de cervelle. Au milieu de la quatrième semaine, on repartait avec trois peaux d'ours bien souples et une bonne réserve de pemmican à vendre. Chacun des chasseurs s'était fabriqué deux paires de mocassins en peau d'orignal et une veste en peau de chevreuil. Le canot s'orienta alors vers le lac Érié.

On mit trois jours pour traverser le lac Ontario jusqu'au site du fort Rouillé abandonné en 1759. Pierre mettait alors les pieds sur le futur site de la ville de Toronto; mais il n'en avait aucune idée. Le seul intérêt de l'endroit était un groupe d'îles qui fermait plus ou moins une baie, la gardant ainsi à l'abri des regards et du vent. Nos trappeurs n'y restèrent que quelques jours pour s'y livrer à la pêche.

Remontant la rivière Niagara, ils arrivèrent enfin au pied des cataractes. Le bruit était assourdissant et l'air transportait énormément d'humidité. Par contre, la vue était grandiose. Ils remontèrent le portage et s'installèrent, attendant des clients pour leur pemmican en pêchant dans la rivière. Ils savaient que ces clients seraient des « coureurs de bois » partis très tard de Montréal; car ceux partis en juin avaient déjà passé le portage depuis plusieurs semaines. Ils s'assurèrent d'avoir constamment du gibier frais à leur campement pour le vendre à leurs éventuels visiteurs.

À leur grande surprise, ce ne fut pas de Montréal que vinrent les clients; ce fut de Michilimakinac. Jean Aurillat, possédant une compagnie de traite, se présenta au portage avec trois canots remplis de ballots de fourrures. Il revenait à Montréal après avoir organisé son groupe de « voyageurs » qui allait hiverner dans la région du lac Michigan. Lorsqu'il aperçut nos quatre « coureurs de bois », il vint vers eux accompagné de cinq de ses employés. L'un d'eux, Jean-Baptiste Petit était le mieux payé du groupe. Il tirait 500 livres pour son année de travail. Il s'approcha de la réserve de nos amis et se mit à fouiller parmi les différents objets.

— Vous cherchez quoi au juste ? demanda Pierre en se levant près du feu de camp.

— Je veux voir s'il n'y aurait pas quelque chose à mon goût, répondit-il.

— Vous n'avez qu'à demander; ce n'est pas nécessaire de tout chambarder, lui fit remarquer Pierre. Nous pouvons vous vendre ce qui vous intéresse.

— Me vendre ? dit-il.

— Exactement; vous vendre, répéta Pierre. Nous ne nous sommes pas éreintés à préparer tout ça pour une poignée de « mercis » qui ne sembleraient pas devoir venir de toute façon, ajouta-t-il assez sèchement.

Petit se redressa et démontra qu'il ne portait certainement pas son nom; il faisait au moins 5 pi 11 pouces. Les trois Montagnais s'approchèrent de Pierre tandis que les compagnons voyageurs de Petit, s'approchèrent également. Pierre fit signe à ses amis indiens de se reculer. Petit donna la même directive aux siens. Jean Aurillat, un peu en retrait, regardait ce qui se préparait.

Le grand Petit, souriait et regardait Pierre Lefebvre dans les yeux.

— Mon jeune, dit-il, tu as raison, je n'avais pas à fouiller dans tes affaires; mais même si tu m'es sympathique, je trouve que tu parles avec un peu trop d'aplomb et tu vas devoir appuyer tes paroles avec un peu d'exercice. Si, évidemment, tu te sens de taille, ajouta-t-il, en enlevant son tomahawk et ses deux couteaux de chasse, qu'il remit à un de ses amis.

— Il vous manque une couple de pieds pour que je ne me sente pas de taille, répliqua Pierre en se débarrassant de ses armes.

Les deux hommes s'élancèrent l'un vers l'autre. Petit était très fort; mais Pierre était extrêmement agile. Lorsque les bras du voyageur voulurent se refermer sur lui, Pierre glissa sous la prise et, encerclant les jambes de son adversaire avec les siennes, le fit tomber face contre terre. Pierre était sur ses pieds avant que l'autre ne se relève. Une fois debout, Petit prit la pose d'un boxeur et s'approcha de sa future « victime ». Pierre esqua la première gauche mais ne put éviter la deuxième qui succéda aussitôt. Sa tête fut projetée vers l'arrière et il recula de deux pas. Quelque chose se déclencha dans ses yeux et il se jeta sur Petit en rugissant. Une droite, une gauche, une autre droite, toutes au visage, suivies d'un coup de genoux au ventre firent chanceler le grand voyageur. Pierre se recula:

— Viens mon grand tata ! Viens que je finisse de t'assommer proprement ! criait-il en sautant sur place.

Petit, assis sur le sol, les mains appuyées de chaque côté de son corps, regarda Pierre sautiller sur place et... éclata de rire.

— Arrête de sauter comme ça, tu vas t'enfoncer dans le sable, lui dit-il en se relevant et essuyant le sang de son nez. Je t'ai demandé d'appuyer tes paroles et tu l'as fait avec succès. Pas besoin de te fâcher comme un carcajou. Je m'appelle Jean-Baptiste Petit et je t'annonce que tu as un fichu coup de poing, assez sec. C'est quoi ton nom ? demanda-t-il en lui tendant la main.

Pierre, pris de court devant l'amabilité soudaine du voyageur, se ressaisit et prit la main tendue.

— Je m'appelle Pierre Lefebvre de Batiscan, répondit-il.

Jean Aurillat s'était rapproché.

— Lefebvre de Batiscan ? Connais-tu un certain Antoine Lefebvre ? demanda-t-il.

— C'est mon oncle, répondit Pierre.

— Il a voyagé pour moi en 57, indiqua Jean Aurillat.

— Je connais ti-toine, interrompit Petit. C'est un fichu bon « coureur de bois ». Content de te rencontrer ti-Pierre, ajouta-t-il. Évidemment de sa hauteur, tous les autres étaient des « ti-quelqu'un ». Les autres voyageurs se présentèrent chacun leur tour en disant : « beau combat, le jeune ! ».

Aurillat demanda : « Qu'est-ce que tu as à vendre, Pierre ? »

— Mes amis et moi avons fait du pemmican et nous avons du gibier et du poisson frais. Si cela vous intéresse.

— Vous n'avez pas de peaux ? demanda-t-il.

— On a trois peaux d'ours et une quinzaine de peaux de castor.

— Je vous les achète, dit Aurillat; et si tu peux me vendre de la viande fraîche pour mes hommes, j'achète également. Dis-moi ton prix.

Pierre se retira avec ses trois compagnons et ils décidèrent du prix pour ce qui était demandé.

Heureusement qu'Aurillat revenait avec un peu de son équipement de traite. Il prévoyait toujours rencontrer des Indiens sur le chemin du retour vers Montréal. Nos trappeurs ajoutèrent ainsi une chaudière de métal à leur équipement, un gros rouleau de fil à saumon et un support de métal à placer au-dessus du feu. Ils y joignirent également une bonne portion de café, qu'ils n'avaient pas pensé apporter avec eux, et un sac de farine dont ils prévoyaient manquer éventuellement. Le reste fut payé en poudre et munition, le tout bien enveloppé

dans des « prélaris ». Durant la soirée, assis près du feu, Jean Aurillat regardait le jeune Canadien et ses trois amis montagnais qui fumaient face à lui.

— Tu ne voudrais pas travailler pour moi ? lui demanda-t-il.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit Pierre. Je n'ai aucun besoin de travailler pour quiconque. Mes trois compagnons suffisent pour trouver dans la forêt, tout ce dont nous avons besoin, acheva-t-il.

— Je te donnerais 400 livres par an pour être à mon service. Ce n'est quand même pas rien, à ton âge, remarqua Aurillat.

— Peut-être, répondit le jeune homme; mais cela m'empêcherait de consacrer tout mon temps à mon propre service. De plus, que ferais-je de 400 livres tous les ans ? Je n'en ai vraiment pas besoin.

— Qu'est-ce que vous projetez de faire, toi et tes amis ? demanda le traiteur, démontrant qu'il capitulait.

— Nous ne projetons rien de particulier, si ce n'est que nous allons prendre le temps nécessaire pour explorer les Grands Lacs, peut-être pousser vers l'Ouest et revenir par les Appalaches que nous explorerons également.

— Vous avez prévu combien de temps pour la durée de votre expédition ?

— Nous n'avons prévu aucune durée. Cela prendra le temps que ça prendra. Rien ne presse, dit Pierre en remettant sa pipe à sa bouche.

— Tu veux dire que vous allez vivre dans le désert des pays d'en haut, hors de toute civilisation, pour une durée indéterminée ? s'étonna Aurillat.

— Vivre à un endroit ou un autre, n'empêche pas de vivre pleinement sa vie, il me semble, rétorqua le jeune homme. Que je sois ici ou à Batiscan ou même ailleurs, je suis toujours Pierre Lefebvre. Rien ne peut changer ça. L'important est de vivre selon qui je suis, tel que je suis à tout moment. La vie est trop belle pour en échapper le moindre instant. Du moins, c'est ce que je crois.

— Et les dangers qui risquent de se présenter, qu'en fais-tu ?

— Il se présente des dangers partout, où que l'on soit, Monsieur. Il faut simplement toujours être prêt à leur faire face en acceptant le résultat final. Il n'est pas possible de faire autrement de toute façon; c'est toujours « autre chose » qui décide de tout, termina le jeune homme, les yeux rivés sur les flammes sautillantes du feu devant lui.

— C'est quoi cette « autre chose » dont tu parles ? demanda Aurillat.

— Je ne sais pas, répondit Pierre; mais les Indiens l'appellent « le Maître de la vie ».

Aurillat cessa ses questions et se remit à fumer tranquillement, étonné des réponses du jeune Canadien.

Le lendemain matin, le traiteur et son groupe s'acheminèrent dans le portage vers la rivière qui les mènerait au lac Ontario. Nos « coureurs de bois » chargèrent leur canot et poussèrent vers le lac Érié, où ils installèrent leur campement trois jours plus tard, complètement au fond du lac. Installés face à une île, à l'embouchure de la rivière Maumee, ils préoyaient y passer la saison hivernale. (Note de l'auteur : Cette île s'appelle de nos jours « Turtle Island ». Son nom commémore le grand chef de guerre Miami « Petite Tortue », alors âgé de 16 ans, à l'époque de notre récit).

Nous étions au milieu de septembre et il était temps de se préparer pour la saison hivernale. Pierre convainquit ses compagnons de construire une cabane du style « longue-maison » iroquoise. On bénéficierait ainsi de beaucoup d'espace pour travailler et garder les peaux qu'on piégerait. Les Montagnais exigèrent, cependant, qu'une sorte de wigwam en forme de coupole, fermé avec des peaux, soit érigée à l'intérieur même de la longue-maison, pour y faciliter le chauffage. On ne voulait pas devoir faire de gros feux de camp à l'intérieur de l'habitation. Une longue-maison de 22 pieds sur 35 par 12 pieds de haut prit deux semaines à être érigée. Un foyer central empierré fut creusé d'environ un pied, derrière lequel on dressa un petit mur de billots en chêne de quatre pieds de haut par trois pieds de large. Un muret de pierres faisait le tour du trou sauf par où on pouvait placer les bûches. La fumée du feu s'élèverait ainsi rapidement vers l'ouverture du toit, sans risquer d'incommoder les habitants. Il restait assez d'espace pour installer les cadres, plantés en terre, qui serviraient à étirer et sécher les peaux prélevées lors de chasses et de trappes. On fabriqua également quatre paires de raquettes « pattes d'ours », quatre « toboggans » en bois de bouleau et un autre filet de pêche, plus long que celui dont ils disposaient déjà. Tout fut terminé au milieu d'octobre et on se mit à explorer la forêt environnante ainsi que la rivière adjacente. Il fallait se procurer, le plus tôt possible, les peaux nécessaires pour se faire des habits chauds afin de traverser la saison à venir.

Un mois plus tard, chacun des quatre compagnons était parfaitement « grailé » pour l'hiver et on commença à installer les différents pièges sur quatre « lignes de trappe ». On prit une semaine pour accumuler du poisson que l'on fit sécher, « boucaner » et que l'on suspendit

dans la longue-maison. On avait pris le soin de ramasser un maximum de petits fruits et d'herbes comestibles, que l'on avait enveloppés d'écorce de bouleau pour la conservation.

Aussi étonnant que cela fût aux yeux de Pierre, aucun des Montagnais n'avait rechigné à toutes ces tâches habituellement réservées aux femmes. La légende voulant que les Indiens considèrent ce genre de travaux comme « dévalorisant » semblait n'être, effectivement, qu'une légende. Aucun travail ne semblait être dévalorisant pour un « sauvage » lorsque la « survie » était en cause. Produire le travail nécessaire à survivre était une forme de courage que les Indiens respectaient. Rien ne les offensait plus que l'irresponsabilité, qu'ils considéraient comme de la « faiblesse » tout simplement. De plus en plus, au cours du temps qui s'écoulait, chacun reconnaissait les aptitudes de ses compagnons et un respect mutuel ne cessait de croître. Ils devenaient « frères » un peu plus à chaque jour qui passait. Quant aux défauts inévitables que chacun pouvait avoir, on ne s'en formalisait pas, aussi longtemps qu'ils ne nuisaient pas au bien-être du groupe. Quand ce fut le cas, Pierre fut assez étonné de la réaction des Montagnais. Le compagnon fautif cessait « d'être là » aux yeux des autres qui ne reconnaissaient plus, même sa présence. Il cessait ainsi d'exister pour le groupe, jusqu'à ce qu'il témoigne d'assumer la responsabilité de son acte. Une seule fois, Pierre fut traité de cette façon à cause de son caractère très « soupe au lait » qui lui avait échappé. Le résultat fut plus efficace que toutes les remontrances qu'avait pu lui faire son oncle Joseph sur le sujet. Une seule journée du « traitement », suivie d'une nuit de réflexion de la part de Pierre, avait suffi pour qu'il démontre, par son comportement du surlendemain, la perception de son erreur à ses compagnons et tout était revenu à la normale sans autre formalité ou même remarque. Le respect de l'individu était inconditionnel et chacun pouvait librement décider de refuser de se plier aux besoins de tous sans subir les reproches d'aucun. L'inconvénient était qu'il devait alors cesser de bénéficier de l'avantage d'être membre du groupe et était condamné à se débrouiller tout seul.



LITTLE TURTLE.

Chapitre 26

La vie « sauvage »

À la fin novembre, quatre peaux d'ours, au pelage très fourni, étaient roulées à la tête de chacune des couches de nos « coureurs de bois » à l'intérieur du wigwam. Une peau d'orignal pliée en deux, étendue sur une bonne épaisseur de branches de sapin, y servait de matelas. Une lampe à graisse d'ours, en os, était suspendue du plafond de l'habitable. Dans le reste de la longue-maison, on trouvait deux grands cadres pour étirer les peaux d'ours, d'orignal ou de chevreuil et un assortiment de planchettes en bois mou, pour faire sécher les peaux de petits gibiers. Un paquet de tiges de bouleau, assez longues, étaient cordées dans un coin pour servir à fabriquer des « cerceaux à castor ». Le matin, chacun allait « lever » sa ligne de trappe, tuait tout gibier qu'il rencontrait et rapportait le tout, si possible, au campement. Lorsque ce n'était pas possible, les compagnons retournaient ensemble chercher le surplus laissé sur place. Les peaux s'accumulaient ainsi dans la « longue-maison », tandis que la saison avançait.

À la fin de janvier, un jour que Pierre relevait sa ligne de trappe située du côté ouest de la rivière Maumee, il entendit un hennissement de cheval venant d'un taillis en haut d'un monticule situé à sa droite. Figé sur place près de son piège à castor, il vit apparaître un indien d'une tribu inconnue, tirant un cheval par la bride, sur lequel un autre « sauvage » s'agrippait du mieux qu'il le pouvait. Ce dernier était enveloppé de la peau d'un animal que Pierre ne reconnaissait pas.

Le « sauvage » s'immobilisa aussitôt qu'il aperçut le Canadien. Pierre se redressa et leva la main, paume retournée vers l'inconnu, dans un salut de paix. Celui-ci reprit sa marche vers le Canadien, tirant toujours son cheval par la bride. Il semblait âgé d'environ 17 ans. Arrivé près de lui, Pierre se rendit compte que l'indien était exténué d'avoir marché dans la neige sans raquettes. L'homme était grand, il devait mesurer près de six pieds à première vue. Pierre le supporta pour l'asseoir doucement sur une souche au bord de la rivière. Il attrapa la bride du cheval pour l'attacher à un arbre et s'approcha du cavalier.

Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que la couverte en peau velue, enveloppait une jeune femme qui semblait blessée assez gravement. Il l'aida à descendre du cheval et vint l'installer près du guerrier. Il écrasa rapidement une assez grande surface de neige et fit un bon feu. Il sortit sa petite bouilloire, qu'il traînait toujours avec lui et fit du thé qu'il présenta à la jeune femme et au guerrier. Ceux-ci le regardaient faire sans bouger ni dire un mot.

Acceptant la boisson chaude, ils y portèrent toute leur attention. Pendant ce temps, Pierre coupait trois branches et y piquait de la viande de castor qu'il avait sur son « toboggan ». Les deux Indiens avaient ingurgité la nourriture sans proférer une seule parole. Pierre leur demanda en langue crie, ce qu'il leur était arrivé. Ce fut le guerrier qui répondit.

— Moi comprendre un peu ta langue, dit-il. Femme fut blessée par un carcajou qui attaqua son cheval. Elle tombée et cheval s'enfuit. Moi la chercher partout et trouvée blessée à la cuisse, hier. Moi venait à la rivière pour m'installer et la soigner, lorsque je t'ai vu. Tu es un Canadien. Que fais-tu ici ? demanda-t-il.

— Je suis avec trois amis montagnais et notre campement est à l'embouchure de la rivière. Si tu acceptes notre hospitalité, nous serons heureux de t'aider à soigner ta compagne. Nous sommes des amis.

— Deux autres personnes dans ton campement ne fera que de te donner des problèmes; je peux m'installer ici.

— Nous avons une grande maison-longue qui est suffisante pour plusieurs autres personnes. Je te demande de ne pas refuser mon offre pour la sécurité de ta compagne. Vous n'avez rien à craindre de moi et de mes compagnons, je te le garantis.

— Guerrier Miami ne craint jamais rien. Tu devrais le savoir, Canadien.

— Oui, je le sais; mais parfois, certains doutes des bonnes intentions des autres. Tu ne dois pas douter des miennes. Je m'appelle Pierre Lefebvre et je viens du grand fleuve du Canada.

— Mon nom est Meshekinoqua ; dans ta langue : « Petite Tortue »; et je suis guerrier des Myaamiakis. Ma compagne est « fleur du Soleil » indiqua l'Indien du regard.

— Rendons-nous à mon campement et tu prendras ta décision à ce moment-là, lui proposa Pierre.

— Hugh ! répondit le Miami; et il se leva pour approcher le cheval de sa compagne. Pierre ramassa ses affaires et les chargea sur sa « traîne sauvage ». La jeune femme semblait avoir récupéré quelques

forces après le casse-croûte et n'eut pas de difficulté à être hissée sur sa monture qui suivit le Canadien dans les traces de raquettes où la neige était tapée.

Flammèche, occupé au feu devant la longue-maison, vit approcher Pierre, le Miami et le cheval transportant un blessé. Il entra dans l'habitable et sortit avec deux couvertures de laine et deux grandes tiges. Maska l'accompagnait. Sans dire un mot, ils fabriquent rapidement une civière et s'approchent du guerrier inconnu pour y installer sa compagne, lui indiquant de vouloir la transporter à l'intérieur de la longue-maison.

— Hugh ! répondit le Miami aidant l'Indienne à descendre de son perchoir.

Les deux Montagnais installèrent la blessée près du feu, sur un lit de peau d'orignal, et Maska lui servit un bol de soupe qui mijotait constamment, dans un récipient accroché au-dessus du foyer. Pendant ce temps, le Miami avait dégagé la cuisse de sa compagne pour mettre la blessure à l'air libre. Celle-ci semblait infectée et n'avait vraiment pas belle apparence. Le jeune brave semblait dépassé. Flammèche plaça sa main sur son épaule et lui dit :

— Mon frère, La Loutre, sera ici bientôt. Il pourra soigner ta compagne. Il est très bon soigneur. Entretemps, je vais te donner de l'eau chaude pour laver cette blessure et trouver une peau souple pour la panser.

— Hugh ! se contenta de dire celui qui s'appelait « Petite Tortue ».

Le soir venu, après un bon repas, tout le monde fumait assis autour du feu. La Loutre avait soigné l'Indienne myaamiakie qui, maintenant, reposait le dos appuyé à un ballot de fourrure. Elle aussi, fumait sa pipe. Flammèche se leva et fit signe à « Petite tortue » de le suivre. Il se dirigea vers le wigwam, délimita un espace près de l'habitable qu'il entoura de deux couvertures de laine sur des montants de bois pour protéger l'intimité, et proposa d'y installer deux couches pour les nouveaux venus. Le Miami sortit et revint avec plusieurs branches de sapin. Il coupa les branches en petits bouts et, après avoir nivelé le sable de la surface qui lui était assignée dans la longue-maison, se mit à y planter ses petits bouts de sapinage en leur donnant une inclinaison prononcée, toujours dans le même sens. Une demi-heure plus tard, il se tenait sur un tapis de verdure couvrant tout l'espace qu'il allait « habiter ».

Il installa deux lits de branches de sapin sur lesquels il étendit deux peaux de bison. C'était là le nom de l'animal que Pierre ne connaissait pas. Il y transporta sa compagne et l'installa sur sa couche. « Fleur de Soleil » n'avait pas dit un seul mot depuis sa rencontre avec Pierre. Personne, sauf le Miami, ne pouvait savoir si elle pouvait parler. On l'entendit murmurer quelque chose à son compagnon qui, pour la rassurer, lui caressa les cheveux doucement. La jeune femme s'étendit sur sa couche et son compagnon l'enveloppa dans sa couverture en peau de bison. Revenu près du feu, il s'assit et ralluma sa pipe.

— Moi veux remercier Canadien et guerriers montagnais pour leur accueil et leur aide. Pas savoir comment vous dédommager pour ce grand service.

— Tu ne nous dois rien, répliqua Maska. Un homme peut avoir besoin d'aide à tout moment et celui qui peut la lui fournir doit le faire s'il veut se respecter. Tu nous as donné simplement l'occasion de nous respecter et c'est à nous de te remercier, ajouta-t-il en portant sa pipe à ses lèvres.

— Hugh ! enchaînèrent les deux autres Montagnais.

— Exactement ! ajouta Pierre. Et tu es le bienvenu parmi nous, aussi longtemps que tu le voudras.

— Hugh ! répétèrent les trois Montagnais.

— Hugh ! ajouta « Petite Tortue » en remplaçant sa pipe à sa bouche. Tous contemplaient le feu et le silence s'installa jusqu'à ce que chacun se lève pour aller dormir. Avant de se coucher, La Loutre ajouta de l'eau au récipient au-dessus du feu et y déposa quelques morceaux de viande qui séchaient sur un support près du mur. Il y ajouta quelques herbes en assaisonnement. Une odeur agréable se répandit dans la longue-maison. Le repas du matin allait mijoter toute la nuit.

Chapitre 27

Trois cultures différentes

Au lever, Pierre se rendit compte que le guerrier Miami n'était plus dans la grande maison, mais que sa compagne s'affairait près du plat de nourriture au-dessus du feu. Elle le regarda avec un sourire timide pendant qu'il la saluait d'une inclinaison de la tête. Il sortit et aperçut « Petite Tortue » qui soignait son cheval. L'Indien avait déneigé une portion du sol pour libérer de l'herbe et y avait installé l'animal pour qu'il puisse brouter. Il le bouchonnait avec une poignée de mousse, ce que l'animal semblait apprécier. Pierre retourna à l'intérieur et réapparut avec une couverture de laine qu'il étendit sur le dos du cheval afin de déterminer où il placerait l'agrafe sous l'encolure, pour l'empêcher de tomber au sol. Le Miami le regardait faire d'un œil qui témoignait de sa curiosité. Lorsque Pierre eut terminé l'attache sous l'encolure du cheval, il plaça de petites « pesées » aux rebords pendants de la couverture et se recula pour regarder le résultat de son travail.

— Hugh ! approuva l'Indien en lui serrant l'avant-bras dans une poignée de main reconnaissante.

Les deux hommes retournèrent à l'intérieur où l'Indienne servait des bols de nourriture aux trois Montagnais assis autour du feu. Elle boitait un peu, mais cela ne l'empêchait pas de faire ce qu'elle considérait comme une marque de sa gratitude.

— Toi rester assise sans marcher, lui ordonna « Petite Tortue ». Nous pouvoir nous servir nous-mêmes, ajouta-t-il.

— Ton homme a raison, enchaîna La Loutre. Ne m'oblige pas à te soigner plus longtemps que nécessaire. J'ai autre chose à faire.

La jeune femme baissa la tête et vint s'asseoir près du feu, s'assurant que la « soupière » restait à portée de sa main.

S'adressant au guerrier Miami, Pierre lui dit :

— Nous devons nous absenter après le repas. Nous allons relever nos pièges sur nos lignes de trappe.

— Hugh ! répondit celui-ci. Je vais inspecter les bords du lac, à cheval. Peut-être aurai-je de la chance.

— C’est comme tu veux, ajouta La Loutre; mais assure-toi que ta compagne a tout le nécessaire et est en sécurité. Aucun de nous ne sera de retour avant trois ou quatre heures.

— Hugh ! acquiesça le Miami.

À midi tous étaient de retour, chacun traînant son toboggan, sauf le Miami et son cheval. L’Indienne, à l’intérieur de la longue-maison, malgré les conseils, s’était affairée à préparer une sorte de sagamité qui répandait une odeur à faire saliver les roches du foyer. Les « coureurs de bois » placèrent le produit de leur trappage là où ils avaient l’habitude de travailler et se présentèrent assez rapidement au plat de nourriture au-dessus du feu. « Fleur du Soleil » leur servit à chacun une bonne portion, en restant assise près du récipient, faisant semblant de n’avoir pas marché durant tout l’avant-midi. La Loutre la regardait fixement pour lui démontrer qu’il n’était pas dupe, du tout. Elle baissa timidement la tête en esquissant un sourire qu’elle croyait cacher.

— Je vais refaire ton pansement après le repas, lui dit La Loutre. Je verrai si tu suis bien mes instructions, ajouta-t-il en piquant un morceau de viande dans son plat. L’Indienne gardait la tête baissée, mais ne semblait pas inquiétée par l’inspection prévue. Elle était la maîtresse de son corps et c’était à elle de décider si elle suivrait les instructions d’une autre personne, au détriment de ses propres décisions. Ce fait ne faisait aucun doute dans son esprit. Si le Montagnais décidait de ne plus la soigner, c’était son choix à lui et il en restait responsable vis-à-vis lui-même. Pour elle, il n’était pas question de manquer aux obligations qu’elle se fixait.

Après le repas, La Loutre refit le pansement de l’Indienne sans passer une seule remarque. Il rejoignit ensuite ses compagnons qui apprêtaient les peaux. Chacun s’appliquait à récupérer la viande des animaux capturés et, après l’avoir coupé en lanières, la plaçait sur des tiges horizontales disposées dans la fumée du foyer, au-dessus du petit muret. Parfois, l’Indienne se levait pour replacer un morceau qui ne lui semblait pas disposé à son goût. Elle retournait également les lanières qui avaient été assez « boucanées » sur un côté.

Flammèche lui avait rapproché le sac de farine et lui avait montré comment faire de la « banique » montagnaise dans la poêle à frire qui servait, entre autres, à cela. Elle la trouva succulente et entreprit d’en faire, en y incorporant des petits fruits qu’elle avait trouvés dans des casseaux d’écorce durant l’avant-midi. À chacune des « baniques » terminées, les quatre « coureurs de bois » s’approchaient d’elle pour en recevoir un morceau. Il va sans dire que la bouilloire de thé ne dérougissait pas beaucoup, parce que les « dégustateurs »

de banique eurent soif tout l'après-midi. « Fleur du Soleil » se permit même d'innover un peu, et fit cuire sa pâte en en faisant un long rouleau, dont elle tortillait des longueurs autour de plusieurs tiges de bois inclinées vers le feu. Le résultat était plus croustillant et d'un goût un peu différent.

Le Miami apparut dans la porte un peu avant la tombée de la nuit. Il fit signe aux hommes de le suivre à l'extérieur. Tous lui emboîtèrent le pas et se retrouvèrent devant un beau gros wapiti, vidé et étendu sur un travois, derrière le cheval. Les trois Montagnais laissèrent échapper un cri de joie et s'emparèrent du bras du guerrier miami pour le féliciter. Pierre s'approcha du travois.

— Quel bel animal ! s'exclama-t-il. J'en ai entendu parler, mais celui-ci est le premier que je vois. Toutes mes félicitations « Petite Tortue »; tu es vraiment un grand chasseur.

Le Myaamiaki rayonnait de fierté. Il apportait, ce soir-là, sa contribution au groupe et obtenait sa place dans cette société qui l'avait si bien accueilli.

On dépeça l'animal et on en garda plusieurs « rôtis » qu'on laissa à la disposition de l'Indienne selon la volonté du Miami qui plaça la belle peau de côté pour la traiter le lendemain. La « sauvagesse » enveloppa ses « rôtis » avec de l'écorce de bouleau, après les avoir enrobés de graisse d'ours et assaisonnés de certaines herbes. Le reste de la viande fut coupée en lanières habituelles.

Après le dîner du jour suivant, La Loutre donna la permission à « Fleur du Soleil » de commencer à marcher en évitant les excès. Sa blessure guérissait bien et ne montrait aucune infection. Elle en profita pour installer deux supports, tout juste à côté du feu, pour y appuyer une tige de métal qui avait déjà servi comme baguette de fusil et qu'elle gardait dans ses effets qu'on avait descendus du cheval à son arrivée. Elle prit ensuite l'un des rôtis enveloppés la veille, et le transperça de la baguette, pour placer le tout sur les supports dans la chaleur du feu. Ce ne fut pas très long que les cinq hommes, qui apprêtaient les peaux, se retournèrent pour voir d'où venait cet arôme envoûtant qui titillait leurs narines. La Miami préparait un rôti de Wapiti pour le repas du soir. Souvent, elle prenait son couteau de chasse et tournait la viande pour s'assurer d'une cuisson uniforme. Des sourires de satisfaction apparurent à la bouche de chacun et on entendit quelques « Hughs ! » de contentement. L'Indienne travaillait également la chaudière sur le feu où elle concocta une certaine bouillie pour accompagner la viande.

Ce fut là le genre de vie que vécurent ces trois cultures différentes que « l'autre chose » du grand-père Gabriel Lefebvre, appelé par les sauvages « Le Maître de la vie », avait réunies à l'embouchure de la rivière Maumee en cet hiver de 1763. Une chose est à remarquer : la volonté du « Manitou » envers le guerrier miami avait été contrebalancée par celle du « Maître de la vie » envers Pierre et les Montagnais. L'amalgame des deux « volontés » s'était avéré positif.

Chapitre 28

Chez les Myaamiakis



View of the Maumee River from Independence Dam State Park

La glace sur le lac Érié s'était enfoncée à la fin mars. Pierre et ses trois Montagnais envisageaient de quitter le campement vers la fin d'avril, quand les glaces de la rivière seraient disparues. « Petite Tortue », secondé par « Fleur du Soleil », insistait pour que leurs nouveaux amis les accompagnent à leur tribu, qu'ils trouveraient plus bas sur la Maumee, près de la rivière St-Joseph. Après concertation, nos « coureurs de bois » acceptent l'invitation et on se mit en chantier pour fabriquer un deuxième canot. Le guerrier Miami avait décidé qu'il allait libérer son cheval, étant presque certain qu'il retournerait à sa tribu par ses propres moyens.

Au début de mai, les deux canots voguent entre le campement et l'île d'en face pour se diriger dans l'embouchure de la rivière Maumee. On s'apprête à remonter le courant de la rivière, mais la progression allait quand même être assez rapide. Au coucher du Soleil, les canots accostent sur une île assez grande située tout juste avant le point de jonction de la Maumee et de la rivière Auglaize.

Le feu flambait devant les deux canots inclinés pour la nuit. « Fleur du Soleil » affairée autour de la chaudière au-dessus de la flamme, y ajoutait plusieurs filets de poisson que Maska venait tout juste de prendre. À leur débarquement dans l'île, l'Indienne s'était éloignée dans les bois, pour revenir les mains pleines d'herbages divers qui allaient lui servir à préparer le repas. Flammèche, ayant terminé sa tâche de partir le feu et de ramasser une provision de bois pour la nuit, mâchouillait un brin de foin, assis sur une bûche. Il aiguisait son couteau de chasse et regardait la femme préparer la « popote ». Pierre, quant à lui, préparait les couches sous les canots pendant que « Petite Tortue » et « La Loutre » profitaient de l'occasion pour faire les réparations nécessaires sur les deux embarcations. Le groupe, disposant de suffisamment de nourriture, n'avait pas eu le besoin d'aller chasser. L'Indienne avait rapidement fabriqué six récipients en écorce pour servir copieusement sa « bouillabaisse » amérindienne.

Repus, les hommes savouraient leur tabac accompagné d'un gobelet de thé pendant que « Fleur du Soleil » remettait ses instruments et ses « assaisonnements » dans des casseaux d'écorce. Tout à coup, on entend un bruit d'éclaboussement, venant de la rivière. Au moins huit chevaux approchaient. Personne du groupe ne fut inquiet, parce que s'il s'était agi d'une attaque d'Indiens ennemis, aucun des campeurs n'aurait entendu quoi que ce soit. On aperçoit, sortant de la rivière, un groupe d'Indiens à cheval, mené par un jeune homme à très fière allure. Les cavaliers s'arrêtent près de la berge pendant que le jeune chef s'avance tranquillement sur sa monture blanche tachée de brun.

— Je te vois « Petite Tortue », dit-il en levant la main, la paume dirigée vers le groupe du camp.

— Je te vois « Gros Lièvre », mon ami Shawnee, répond l'interpelé. Descends de cheval et dis à tes braves de s'approcher. Je veux vous présenter des amis qui m'ont accueilli et avec qui j'ai passé l'hiver en sécurité. L'un d'eux est un jeune Canadien de notre âge et les trois autres sont des guerriers montagnais.

« Gros Lièvre », ou « Blue Jacket », comme il fut plus tard connu dans l'histoire, fit un signe aux cavaliers derrière lui et sauta de son cheval pour agripper le bras de « Petite Tortue ».

Les deux hommes se connaissaient depuis leur enfance, car leurs tribus respectives se côtoyaient depuis longtemps sur leur territoire mutuel. Le Miami fit les présentations et tous s'assirent autour du feu. « Fleur du Soleil » fouilla dans le sac de Pierre et en sortit du thé qu'elle commença à préparer. La poche de sa réserve de thé allait suivre une « diète » importante ce soir-là, pensa le jeune Canadien.

— Tu t'es éloigné de ton village, remarque « Petite Tortue ». Es-tu sur le sentier de la guerre ?

— Oui, répondit « Gros Lièvre ». Une union des tribus, sous la direction du chef Outaouais Pontiac, a déjà attaqué tous les forts anglais. Ta tribu et la nôtre avons détruit le fort près de ton village qui avait été remis aux Anglais. Nous allons les rejeter à la grande eau salée. J'ai entendu parler d'un campement iroquois installé à l'embouchure de la Maumee et je veux aller vérifier si c'est vrai. Les Iroquois ne se sont pas joints à la coalition. Ils ne sont pas nos alliés et nous devons être prudents.

— Je suis au courant de la révolte, dit « Petite Tortue »; mais, parti depuis le début de l'hiver je n'en ai pas eu de nouvelles. Les guerriers Miamis qui le désiraient, devaient se joindre à la coalition. Personnellement, j'ai décidé de m'abstenir. Le roi anglais a donné l'ordre à ses colons, l'automne dernier, de ne pas s'installer au-delà des Appalaches. Les colons qui s'y trouvaient ont dû abandonner leur terre. Cela me suffit pour l'instant, termine-t-il.

— Ce n'est que lorsqu'il ne restait que les forts de Détroit, Pitt et Niagara aux mains des Anglais que la colonisation fut vraiment arrêtée. Mais cela ne durera certainement pas, opina « Gros Lièvre ». Sache que les Anglais du fort Pitt ont empoisonné nos braves en leur donnant des couvertures infectées de la variole. L'épidémie se propage actuellement dans nos tribus.

— Les Anglais sont des lâches, énonça La Loutre qui parlait pour la première fois.

— Le campement iroquois, c'était nous, enchaîne Maska. L'idée de construire une longue-maison fut celle de Pierre, le Canadien.

— Et je dois avouer que ce fut une excellente idée, continua « Petite Tortue ». Avec un wigwam à l'intérieur et un foyer central, nous avons beaucoup d'espace pour travailler et nous avons traversé la saison froide très à l'aise, termina-t-il.

— Je suis donc heureux d'avoir aperçu votre feu, dit « Gros Lièvre ». Je peux maintenant retourner chez moi. Tu amènes tes « invités » dans ta tribu ? demanda le chef Shawnee, qui acceptait ainsi de ne plus parler de la guerre.

— J'ai invité mes grands amis à venir vivre quelque temps chez les miens, effectivement, répondit « Petite Tortue » et j'espère que tu viendras bientôt nous visiter, toi aussi, ajoute le jeune Miami.

— J'aurai grand plaisir à vous y rejoindre et j'anticipe beaucoup de connaître les coutumes des Canadiens et des Montagnais, répond le chef Shawnee, en se rechargeant une deuxième pipée avec le tabac de la blague qu'il venait de prendre près de la cuisse de Pierre.

— Je suis très heureux de connaître un chef de la grande tribu des Shawnees, dit celui-ci en reprenant la blague que l'Indien lui remettait. J'espère que nous deviendrons des amis, ajoute-t-il.

— Nous le deviendrons certainement si tu peux m'enseigner des techniques de combat qui me sont inconnus, renchérit le Shawnee en souriant.

— Ce sera un très bon échange de nos connaissances mutuelles, répondit Pierre en inclinant la tête avec le même sourire.

Le Shawnee plongea son regard dans celui du jeune Canadien et l'y maintint assez longuement.

— Tu es un brave, jeune Canadien. Je peux le voir dans tes yeux. Nous serons des amis, achève-t-il en lui tendant la main que Pierre accepte avec tout le sérieux requis.

— Je suis honoré d'ajouter un chef Shawnee à mes braves amis, Miami et Montagnais, répond Pierre.

— Même si nous avons beaucoup chassé la saison dernière, il reste beaucoup de gibier autour du lac Érié, fit remarquer « La Loutre », qui parlait pour la deuxième fois. Les tribus Shawnee et Miami vivent sur un territoire très fertile. Elles sont certainement puissantes, ajouta-t-il.

— Nous sommes puissants, c'est vrai, répondit « Gros Lièvre »; mais cette puissance repose surtout sur l'amitié des trois nations Chouanon (Shawnee), Miami et Illinois. Nous nous sommes unis pour ne pas subir une deuxième éviction de notre territoire comme celle qu'ont subie les pères de nos pères face aux Iroquois. Nous sommes revenus chez nous et les Iroquois ne peuvent plus rien contre notre puissance actuelle, termina-t-il.

Et la conversation s'étira ainsi jusqu'au moment où chacun s'éclipsa pour dormir. Avant d'aller se coucher, « Fleur du Soleil » s'assura de récupérer tous ses ustensiles et autres équipements qu'elle remplaça dans ses bagages. Elle n'oublia pas de refaire le plein de sa « soupière » pour le matin suivant.

Au lever du soleil, « Gros Lièvre » et ses Shawnee sautaient sur leur monture et refranchissaient la rivière pour retourner à leur tribu. Les salutations de départ n'avaient pas été nécessaires puisque tout avait été dit la veille.

Nos amis prirent un bon déjeuner et s'embarquèrent vers le but de leur voyage. On mit une semaine pour arriver chez les Miamis, installés près de la jonction de la rivière St-Joseph et la rivière Ste-Marie, là où commençait la rivière Maumee. L'endroit était paradisiaque. La terre était fertile, les trois rivières poissonneuses et le gibier innombrable. La famille de « Petite Tortue » fut soulagée de retrouver leur jeune guerrier et la belle « Fleur du Soleil », que l'on commençait à compter comme « perdus » tous les deux. Leur retour provoqua une fête de tous les diables où Pierre put assister à toutes les danses et jeux de cette nation amérindienne. Il se distingua, lui-même, dans des concours d'adresse et plusieurs guerriers de la tribu Miami, lorsqu'ils virent quelques démonstrations de sa technique de combat avec tomahawk et couteau de chasse, exigèrent qu'il la leur apprenne. Durant trois semaines, à chaque jour, deux ou trois Miamis se présentaient devant la maison de « Petite Tortue » pour attendre Pierre qui devait se résigner à les faire pratiquer sa technique de combat. Celui qui était le plus souvent présent à ces exercices était son hôte qui assimilait rapidement la technique et y ajoutait même des mouvements de son cru.

L'amitié entre les deux jeunes gens était à son maximum; de sorte qu'un mois après leur arrivée, « Petite Tortue » réunit toute sa famille, incluant cousins et amis, et procéda à la cérémonie qui ferait « frères de sang », le futur chef de guerre des Miamis et Pierre Lefebvre de Batisca. Ce fut, encore là, l'occasion d'un Pow Wow mémorable. Le lendemain de cette fête, « Petite Tortue » eut le plaisir de voir apparaître son cheval qu'il avait laissé à l'embouchure de la Maumee. Il passa le reste de la journée à le « chouchouter » et le nourrir; malgré que le cheval s'avérait très bien portant.

La semaine suivante se présenta « Gros Lièvre » qui tenait sa promesse d'une visite. Ce fut ensuite à Pierre de tenir promesse; et durant les deux semaines subséquentes, il dut échanger sa technique de combat, chaque jour, avec celle du chef Shawnee. Heureusement, cela ne dérangeait rien aux obligations du dernier mois. Par contre, Pierre dut avouer que ces exercices journaliers avaient augmenté sa résistance et sa dextérité. Ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Plusieurs Braves voulaient souvent l'entraîner dans des « coups » contre certaines tribus ennemies; mais Pierre refusait à chaque fois; ce qui étonnait, quelque peu, les guerriers Miamis. Pierre leur expliqua que le plus grand guerrier de sa famille, son grand-père Gabriel, celui qui parlait au « Maître de la vie », soulignait-il, n'avait jamais attaqué un autre homme ou une autre famille. Par contre, il avait toujours vaincu ceux qui l'attaquaient. Il indiquait qu'il avait décidé de suivre son exemple et que rien ne pourrait lui faire changer d'idée. Les Braves, selon leur philosophie amérindienne, se devaient de respecter sa décision et aucun ne se permit de remarques.

Début juin, les quatre aventuriers de Batiscan décident de continuer leur voyage. « Petite Tortue » dut se résoudre à les laisser partir. Mais il s'assura de les revoir l'année suivante. Pierre avait convaincu ses compagnons montagnais d'aller explorer les territoires encore plus à l'ouest. De sorte que « Petite Tortue » leur avait fourni un cheval à chacun, plus deux autres pour porter l'équipement. Il gardait en « otage », disait-il, les deux canots qui leur appartenaient. Le prêt des chevaux serait pour la durée de cette exploration, et s'ils ne les ramenaient pas, il allait « confisquer » les canots. Les cinq amis rirent beaucoup de cette « entente commerciale »; car tous étaient conscients que deux canots ne valaient pas du tout six chevaux. En fait, on reconnaissait là le désir de « Petite Tortue » de revoir ses amis l'an prochain et on se sépara avec beaucoup d'émotion, ressentie par chacun. Le chef Miami les avait avertis qu'ils se dirigeaient vers une contrée sans arbres, où ils devraient se servir de fumier de bison pour faire cuire leur nourriture. Les Montagnais n'y croyaient pas du tout et Pierre était très sceptique.

Chapitre 29

Nouveau départ



Groupe de Sioux, peint par Charles Deas, vers 1845

La semaine suivante, ils se retrouvent sur le bord de la rivière Mississippi où ils s'installent pour une dizaine de jours, après avoir trouvé un gué pour traverser. On construit une cabane pour dormir et y placer l'équipement. On fit un enclos pour les chevaux et on commença à pêcher pour préparer des pâtés de poissons à être « conservés » dans des petits contenants en peau séchée. C'était là une expérience qu'ils faisaient. Ils avaient tué un gros bison femelle la journée même de leur arrivée. On ne manqua donc pas de se faire, également, quelques « tubes » de viande de bison pour le voyage.

Durant la troisième journée, ils remarquent une barque qui venait à leur campement. Elle transporte cinq hommes blancs. Curieux, le Canadien et les trois Montagnais s'approchent pour les recevoir.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demande assez brusquement celui qui semblait le chef du groupe, en sautant sur la grève.

Pierre n'ayant pas aimé le ton employé, pivote sur ses talons et retourne au feu de camp sans répondre. Les trois Montagnais lui emboîtent le pas et s'assoient devant le feu en bourrant leur pipe. L'homme resta planté debout près de sa barque comme un imbécile. Se ressaisissant, il s'approcha des campeurs.

— Messieurs ! répéta-t-il, les poings sur les hanches, je vous ai demandé ce que vous faisiez ici.

Pierre lève les yeux et le fixe un moment, pour ensuite continuer de bourrer sa pipe; puis il reporte son regard sur le feu sans répondre.

— Êtes-vous des Anglais ou êtes-vous sourd ? s'emporte le nouveau venu.

Pierre retire la pipe de sa bouche et dit :

— Êtes-vous un malappris ou avez-vous une certaine éducation ? demande-t-il en retournant son regard sur le feu.

L'homme resta bouche bée.

— Je n'ai pas l'habitude de me faire parler sur ce ton, jeune homme, dit-il.

— Moi non plus, répondit Pierre. Et quand cela m'arrive, j'ai énormément de difficulté à ne pas donner une leçon de savoir-vivre à celui qui l'emploie, termine-t-il.

Pierre crut que son interpellant allait exploser. L'homme était cramoisi et plaça sa main à la poignée du pistolet passé à sa ceinture.

— Si vous glissez le moindrement votre pistolet de votre ceinture, vous êtes un homme mort, Monsieur. Pierre tenait son couteau de chasse par la lame, sur sa cuisse, prêt à le lancer au malappris. Vous seriez mieux de vous présenter après avoir dit : Bonjours Messieurs, achève-t-il d'une voix calme.

L'homme se ressaisit et lâcha son pistolet. S'approchant du feu, il dit :

— Bonjour Messieurs. Je suis Auguste Chouteau de Nouvelle-Orléans et je viens d'un emplacement, un peu plus bas, où nous nous apprêtons à construire un village que nous appelons St-Louis et qui deviendra, nous l'espérons, très important un jour.

Pierre se lève et lui tend la main.

— Je suis Pierre Lefebvre de Batiscan et ces trois Montagnais sont de mes amis intimes, dit-il en se rassoyant. Chouteau serra la main de Pierre. Voyant cela, les quatre autres blancs débarquent et viennent s'asseoir près du feu pour bourrer leur propre pipe. Chouteau s'assoit près de Pierre. L'un des quatre hommes de la barque s'adresse à Pierre :

— Je vous ai entendu dire que vous étiez de Batiscan. Je suis de Batiscan également; je m'appelle Hyacinthe St-Cyr. Heureux de vous rencontrer, Lefebvre.

— C'est un plaisir de rencontrer un homme de mon village, répondit Pierre en lui tendant la main. Vous participez à la construction de St-Louis ? lui demande le jeune homme.

— Non, pas vraiment. Monsieur Chouteau m'a trouvé ici, faisant la traite des fourrures et il m'a engagé comme chasseur pour nourrir son monde.

— Et c'est en remontant la rivière pour nous rendre à notre lieu de chasse que nous avons aperçu votre campement; d'où mon étonnement, poursuivit Chouteau. Il n'est pas permis de faire la traite sur le territoire espagnol sans permission écrite. Vous voudrez bien me montrer la vôtre monsieur Lefebvre, acheva-t-il.

— Ça me sera difficile puisque je n'en ai pas, et que, je ne ressens aucune nécessité d'en avoir un, lui répond le jeune homme.

— Dans ce cas, vous ne pouvez pas rester ici, enchaîne Chouteau.

— Et qui, croyez-vous, pourrait m'en empêcher ? demande le jeune Lefebvre. Vous semblez avoir la mauvaise habitude de sauter aux conclusions assez rapidement, cher monsieur. Je ne suis pas ici pour faire la traite des fourrures et je partirai lorsque mes amis et moi serons assez reposés et aurons regarni notre garde-manger; pas avant, termine-t-il.

— Si vous ne faites pas la traite, que faites-vous ici ? renchérit Chouteau en ne pouvant cacher que sa patience s'étiolait encore une fois.

Pierre qui commençait également à chauffer des oreilles, répondit :

— Je viens de vous le dire, Chouteau. Je me repose et accumule des provisions de bouche. Ce qui ne vous regarde en rien. Et je vous préviens, nous ne resterons pas amis très longtemps si vous ne pouvez pas accepter ce fait qui me semble très clair. Ne me faites pas regretter de vous avoir croisé sur ma route; car ce n'est pas moi qui le regretterais le plus, achève-t-il.

— Vos caractères semblent trop se ressembler pour ne pas créer des étincelles, dit doucement Maska de sa voix posée.

— Sauf que Pierre me semble moins autoritaire, continue La Loutre d'un même timbre de voix.

— Moi, les étincelles c'est mon domaine, déclara Flammèche d'un air important.

Pierre et les deux autres Montagnais pouffèrent de rire.

— Monsieur Chouteau excusez notre amusement. Je vais vous dire ce que nous faisons et ce que nous allons faire. J'espère que cela vous rassurera et qu'on n'en parlera plus. Nous sommes partis d'un campement de Miamis plus à l'Est et nous sommes en route pour traverser la prairie afin de voir les hautes montagnes de l'Ouest. Nous sommes arrivés au Mississippi il y a deux jours et nous nous reposons avant de continuer notre voyage; voilà tout. Est-ce que cela vous satisfait ?

— L'explication est plausible mais personne n'a encore vu ces montagnes à ce que je sache, répondit Auguste Chouteau; et je doute que des jeunes hommes comme vous aient pu entreprendre un tel voyage.

— Vous continuez de vous avancer sur un terrain glissant, Chouteau. Ne me faites pas l'affront de douter de mes paroles; ça me serait insupportable. Sachez que vous avez tort. Plusieurs personnes ont vu ces montagnes; à commencer par les frères LaVérendry et mon propre père dix ans avant eux, sans parler du chef Miami qui nous a donné les chevaux que vous voyez dans l'enclos. Vous semblez vous considérer comme le propriétaire de ce territoire. Vous ne l'êtes pas du tout et je vous conseille de vous faire ami avec les Indiens du coin, incluant les Miamis et les Shawnees, si vous ne voulez pas que votre village disparaisse dans des flammes. Ils sont en guerre avec les Anglais, si vous n'êtes pas au courant.

— Le territoire de ce côté-ci du Mississippi appartient à l'Espagne, Lefebvre. Il serait bon que vous l'appreniez. Le fait est que l'armée anglaise s'avance dans l'Ohio et l'Illinois suite à la rébellion de Pontiac et l'Espagne veut établir St-Louis pour protéger son territoire et son commerce.

— Personnellement, dit Pierre, connaître ceux qui se sont attribués être les propriétaires du territoire, je n'en ai rien à foutre; ce qui n'est certes pas le cas des Shawnees et des Miamis. Suivez mon conseil et vous n'aurez aucun problème. Y-a-t-il des combats sur le fleuve St-Laurent ?

— Non. Tout est sous contrôle là-bas. Ici, les Shawnees et les Miamis sont ciblés par les Anglais et nous avons des amis Osages qui sont heureux de nous voir ici, affirma Chouteau.

— Les Osages sont apparentés aux Sioux. Ils ne pourront certainement pas vous aider ici, répondit Pierre qui se leva et alla s'occuper des chevaux pour ne pas risquer de perdre patience. La nouvelle au sujet de la région du St-Laurent l'avait cependant rassuré.

— Décidément, je ne me maîtrise pas autant que mon oncle Joseph a tenté de m'apprendre, pensa-t-il.

Chouteau se leva et s'approcha du jeune Canadien.

— J'ai été heureux de vous rencontrer, Monsieur Pierre Lefebvre. Si jamais vous avez besoin d'équipement pour votre voyage, ne vous gênez pas et venez me voir à St-Louis, un peu plus bas sur la rivière. Je serai heureux de vous accommoder. Sur ce, il tend la main à Pierre avec un sourire. Ce dernier l'accepte et la serre chaleureusement.

— Ce fut un plaisir... intéressant, dit Pierre. Et je vous remercie de votre offre, acheva-t-il.

Les hommes retournèrent au bateau.

— Salut ! Lefebvre et prends soin de toi ! lui cria St-Cyr.

— Salut St-Cyr, répondit Pierre. À la revoyure !

40 ans plus tard, la route de chacun de ces deux hommes se croiserait encore une fois.

Nos quatre Canadiens reprirent leurs occupations qu'ils avaient momentanément laissées de côté. Ils repartirent la semaine suivante sans avoir rendu visite à Chouteau. Ils avaient tout le nécessaire pour leur excursion.

Le trajet qu'ils adoptent les amène chez les Sioux, après deux semaines de chevauchée tranquille. La première rencontre avec ces Sioux fut assez délicate. On dut échanger par signe parce que personne de nos amis ne parlait leur langue. Pierre, cependant, connaissant quelques mots de la langue des Iroquois, cru les discerner dans le parler des Sioux. Il put ainsi apprendre cette nouvelle langue assez rapidement. Les Montagnais n'eurent pas plus de difficultés que lui. Mais la première rencontre n'avait pas été de tout repos.

Quelques jours après avoir quitté le Mississippi, nos explorateurs s'engagèrent dans une contrée sans arbres qui s'étend à perte de vue. Le chef Miami avait raison; mais se trouve là, tout de même devant eux, un panorama qui s'avérerait toujours impossible à leur esprit. Ils n'en croient tout simplement pas leurs yeux. Comment des arbres pouvaient-ils refuser de s'accaparer d'un aussi vaste espace de terre ? se demandaient-ils en se regardant, décontenancés.

— « Petite Tortue » disait vrai, dit Pierre; je devrai m’excuser à mon retour, acheva-t-il en donnant un petit coup de ses talons sur les flancs de son cheval.

Deux jours additionnels au pas des chevaux, laisse toujours sans arbres, l’espace devant eux. Et comme on le leur avait prédit, Flammèche dû alimenter son feu avec des « galettes de bison ».

Durant la matinée du troisième jour, ils sont surpris de se retrouver entourés, d’un seul coup, par un grand nombre d’Indiens, montés sur de magnifiques chevaux. Cette troupe était subitement sortie d’une dénivellation du terrain qui entourait nos voyageurs.

— Ce sont des Sioux (Dakota), dit Pierre qui reconnaissait la description qu’on lui en avait faite. Restez de marbre quoi qu’il arrive, ajoute-t-il.

Il devait bien y avoir 150 Sioux qui les encerclaient. Nos quatre amis se tenaient sur leur selle avec désinvolture, mais ressentaient intérieurement une angoisse difficile à décrire. Pierre donnait l’exemple en s’appuyant sur le pommeau de sa selle, penché vers l’avant, les yeux fixés sur celui qui semblait être le chef de la troupe. Ce dernier était flanqué de deux guerriers portant des crosses garnies de plumes de toutes les couleurs. Tous ces guerriers étaient silencieux et scrutaient la physionomie de ces « visiteurs » sur leur territoire. Ils recevaient, de temps à autre, la visite de blancs chez eux. Car depuis longtemps, des « coureurs de bois » canadiens venaient leur proposer des marchandises. La question du chef sioux s’avérait de découvrir si ces nouveaux venus étaient de la trempe des Canadiens ou de celle des « indésirables » venant des treize colonies. Pierre crut voir le chef prononcer quelques phrases. Les deux guerriers de chaque côté du chef levèrent chacun leur crosse. Au même instant, quatre cavaliers sioux élancent leurs chevaux vers les « coureurs de bois ». On aurait juré qu’ils avaient perdu le contrôle de leurs montures tellement la chevauchée était intense. Les Braves avaient laissé tomber les rênes et brandissaient leur lance d’une main et leur bouclier de l’autre en poussant des cris stridents.

— Ne bougeons surtout pas ! répète Pierre. Les Montagnais restaient de marbre.

Les quatre cavaliers sioux arrivaient sans ralentir la foulée de leur monture. Chacun des quatre cavaliers semblait avoir choisi l’un des « coureurs de bois » comme cible. Arrivant à toute vitesse sur eux, les quatre Sioux retournent leur lance et, du bout sans pointe, en donnent un tout petit coup à chacune de leur « victime ». L’allure de leurs chevaux n’avait jamais changé. Ils pivotent derrière nos trappeurs et, sans l’aide des rênes, dirigent leur monture vers leur point de départ,

sans ralentir. Aussitôt qu'ils eurent rejoint leur ligne, quatre autres Sioux s'élançant pour répéter le même scénario. Pendant qu'ils retournent vers les leurs, Pierre dit tout bas :

— J'ai compris ce qu'ils font. Aussitôt qu'il n'y aura plus de cavaliers qui s'élancent vers nous, préparons-nous à faire comme eux; mais nous allons nous précipiter vers le chef et les guerriers qui tiennent les crosses ornées de plumes. Je pense que les crosses vont s'abaisser lorsque le chef décidera de cesser la chevauchée. C'est à ce moment-là que nous nous ruons sur eux. Faites attention; il ne faut que toucher notre but sans le blesser.

— C'est un drôle de jeu, remarque Flammèche.

— Ce n'est pas un jeu, explique Maska; c'est une preuve de courage.

— Attention voici la troisième « équipe » qui arrive, avertit Pierre.

À la septième « attaque », les deux crosses s'abaissent tout juste avant que les Sioux ne parviennent à leur ligne de départ. Pierre s'élance aussitôt, encadré par les trois Montagnais. Les chevaux fournis par « Petite Tortue » étaient d'excellents coursiers, faciles à diriger avec les genoux. Les quatre amis, jetant leur « cri de guerre », brandissant leur tomahawk d'une main et leur fusil de l'autre, volaient littéralement vers le chef sioux et ses lieutenants. La ligne de guerriers sioux fut animée d'un frisson que le chef éteignit rapidement d'un signe de la main. Les « coureurs de bois » arrivent sur le groupe du chef qui, tous, restent stoïques comme des statues. Rendus à trois galops de leur cible, Pierre et les Montagnais replacent rapidement leur tomahawk à leur ceinture et donnent chacun, une claque au centre du bouclier de chacune de leur « victime ». Au même instant, ils stoppent leurs chevaux qui glissent quelques pieds derrière la ligne des guerriers sioux. Les quatre mouvements des « attaquants » avaient été identiques et synchronisés. Ils firent tourner leurs chevaux et se tinrent droits sur leur selle devant le chef. Un cri assourdissant salua l'exploit des « Canadiens ». Les Sioux étaient complètement déchaînés. Nos quatre amis lèvent la main, la paume vers le chef en signe de Paix. Les deux crosses se levèrent, ce qui rétablit le silence parmi la troupe. Le chef éleva la voix :

— Nous sommes heureux d'accueillir des guerriers tels que vous dans nos wigwams. Chevauchez à mes côtés. Et le chef passa près d'eux pour se diriger vers le campement de sa tribu qui se trouvait à six miles de l'endroit où venait de se dérouler ce spectacle. La troupe

suivit derrière eux, mais de temps à autre, un brave se détachait pour venir rapidement toucher à l'un des quatre Canadiens.

L'entrée dans le village Dakota fut l'occasion d'un remue-ménage incroyable parmi les femmes et les enfants qui accueillirent les guerriers. Tous crièrent et jubilèrent en courant devant les chevaux parfaitement contrôlés par leur cavalier.

Chapitre 30

Les grandes prairies



La Prairie dans le Dakota du Sud.

La nation Sioux était une confédération qu'ils appelaient « Le conseil des 7 feux ». Ils vivaient de chasse, principalement du bison, de pêche et récoltaient le riz sauvage là où ils le pouvaient. Cette dernière habitude leur était restée de l'époque où ils vivaient plus à l'Est, près des Grands Lacs. Ils ne penchaient pas vers l'agriculture et vivaient dans des tipis à cause de leur nomadisme pour suivre les troupeaux de bisons. Les tipis appartenaient aux femmes. À noter que de voler un cheval n'était pas répréhensible à leurs yeux; c'était plutôt un acte de bravoure. Rien de la dépouille d'un bison n'était perdu. Chacune des parties servait à quelque chose d'important. Ils étaient d'excellents guerriers redoutés par les autres tribus. Les Saulteux et les Ojibwés subissaient d'importantes « ponctions » de leur part, dans leurs troupeaux de chevaux.

Pierre découvrit tous ces aspects de la culture sioux durant les deux premiers mois où les quatre compagnons furent les « invités de marque » du chef. Il découvrit que les Sioux étaient les « maîtres des plaines » grâce à leur dextérité hippique et leur courage indomptable. Les « attaques », comme celle lors de la première rencontre, s'appelaient « porter un coup ». Porter ce coup était encore plus important que de tuer l'ennemi, qui n'était pas nécessaire. L'emphase d'un combat n'était pas de tuer l'ennemi, mais plutôt de « survivre » à une rencontre avec l'ennemi. Cette notion changerait à l'arrivée des blancs pour qui tuer l'ennemi était le seul but. Un coup porté donnait droit d'ajouter une plume d'aigle à sa coiffure. C'est pourquoi, à l'arrivée au campement indien, le chef plaça lui-même une plume d'aigle aux cheveux des quatre « Canadiens ». Leur « coup » était ainsi reconnu de tous. Depuis l'arrivée des Anglais, cependant, comme ceux-ci se battaient pour tuer, les Sioux adoptaient le même procédé envers les ennemis blancs des treize colonies. Ils avaient également adopté l'habitude de scalper depuis que ces blancs enlevaient des scalps indiens à être payés par leurs autorités. Ce fut là les différents apports civilisateurs les plus marquants que l'Anglo-américain apporta à ces « sauvages » primitifs. Ces derniers leur apportèrent la pomme de terre, le maïs et le tabac.

Les femmes sioux sont très propres. Tous les matins, elles se lavent à la rivière et s'assurent d'être bien vêtues. Aux yeux de plusieurs autres tribus, elles auraient paru être « coquettes ». Ce sont elles qui font l'entretien de tout ce qui compose le village. D'ailleurs, tout leur appartient sauf les chevaux et les armes des guerriers. Les hommes allaient se laver également, mais pas au même moment que les femmes. Le bain matinal était un instant d'intimité où on accueillait le Soleil et la vie pour une nouvelle journée.

Pierre porta attention à ce que parvenaient à faire ces femmes sioux avec les peaux de bison. Certaines des peaux gardent leurs poils pour faire les couvertures et certains vêtements, d'autres sont dépouillées pour faire du cuir, comme les grandes pièces recouvrant la charpente du tipi et traitées à la fumée pour les rendre étanches. Ou encore, les femmes fabriquaient une sorte de coffre rigide en peau épaisse, qu'elles laissaient se racornir, et qui sert à placer les viandes et la graisse en couches superposées. Tous les orifices du « coffre » étant bien bouchés, on obtenait là les « conserves » de la famille qui se gardaient très longtemps. Non seulement chaque famille avait plusieurs chevaux, mais elle possédait également plusieurs chiens qui servaient, eux aussi, à porter des bagages lors des déplacements.

Le guerrier sioux s'habille d'une somptuosité incroyable lorsqu'il n'est pas en chasse ou en expédition guerrière. Il porte plusieurs genres de colliers dont ceux de canines de grizzly sont les plus recherchés. Une veste de daim recouverte d'un manteau somptueux à manches courtes complète son habillement. Par contre, il ne se présente jamais sans s'envelopper de sa couverture. Une fois la « présentation » terminée, il se remet à son aise et déambule à moitié nu. Ses armes traditionnelles sont l'arc, la flèche, la lance, le bouclier, le tomahawk, le couteau et le lasso tressé en peau de bison. Depuis l'arrivée des blancs, s'est ajouté le fusil.

Pierre et ses compagnons avaient été installés dans un tipi appartenant à l'épouse du chef et on leur avait assigné une vieille femme pour entretenir et la tente et les hôtes. Le fils du chef, appelé « Cheval Fou », s'était lié d'amitié avec les trois Montagnais et le Canadien. Mais il était plus près de Flammèche que des autres. Les aptitudes du jeune Montagnais envers le feu le fascinaient.

Un certain après-midi, « Cheval Fou » se présenta avec la nouvelle qu'on avait aperçu un troupeau de « mustangs » près du campement. Il voulait savoir si les « Canadiens » allaient le suivre pour attraper un « poney » qu'il convoitait depuis longtemps. Les quatre compagnons acceptèrent l'invitation. On partirait le lendemain. L'Indien leur avait conseillé de ne porter que des mocassins, des jambières et un pagne; car la journée du lendemain allait être « chaude ».

Au lever du jour, Cheval Fou se présenta avec cinq chevaux et cinq lassos qu'il distribua à chacun. Il recommandait à ses amis de ne pas prendre leurs propres chevaux parce qu'on allait abandonner les montures aussitôt qu'on arriverait au troupeau et celles-ci allaient revenir au campement à leur gré.

Arrivé au troupeau de chevaux sauvages, Cheval Fou leur désigna celui qu'il convoitait. C'était évidemment le plus beau de tous. Sans attendre plus longtemps, il mit son poney au galop et fit irruption parmi le troupeau qui s'ébranla à toute vitesse. Il entreprit la poursuite de sa proie jusqu'à ce qu'elle soit pratiquement hors de vue du troupeau. Les Canadiens l'avaient aidé dans sa traque. Après quelque temps, le Sioux arrête son cheval et démonte. Les Canadiens font comme lui.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? lui demande Maska.

— Parce que c'est maintenant que commence la vraie chasse, répondit Cheval Fou. La bête va s'arrêter pour souffler un peu, pendant que nous allons courir jusqu'à elle. Lorsqu'elle va nous voir, elle repartira à la course et s'arrêtera plus loin. Il nous faut adopter un pas

de course qui ne lui permettra que quelques instants de repos pour finir par l'éxténuer; et c'est à ce moment que je l'attraperai.

— Pourquoi ne pas la poursuivre à cheval ? demande Pierre.

— Parce que le fuyard aura plus d'endurance que nos chevaux portant leur cavalier et nous perdrons notre gibier, répondit Cheval Fou. Frappant la croupe de son cheval pour le renvoyer au camp, l'Indien prend la direction de sa proie au pas de course qu'il jugeait adéquat. Les Canadiens font comme lui et le rejoignent.

À midi, on courait toujours au même rythme. Déjà par deux fois le cheval convoité avait été rejoint et s'était rapidement enfui. Le temps pour le rejoindre, la fois suivante, sembla, à Pierre, un peu moins long que précédemment. Au cours des occasions subséquentes, il lui devint évident que le cheval se fatiguait et courait de moins en moins longtemps avant de se reposer.

Souvent Cheval Fou obliquait sa course vers la gauche au lieu de suivre exactement la piste du cheval, et immanquablement, la proie se retrouvait devant eux. Vers quatre heures de l'après-midi, ils virent leur prise future arrêtée dans un vallon, les pattes écartées, complètement éxténuée. Cheval Fou dirigea ses compagnons afin d'encercler la bête et leur dit d'attendre qu'il ait attrapé le cheval avec son lasso avant qu'ils lancent les leurs.

Une demi-heure plus tard, le cheval était pris. Le Sioux s'en approcha doucement, la main gauche ouverte et tendue, en émettant des sons doux dans une sorte de murmure. Le cheval ruait, se cabrait et tirait sur les lasso; mais, peu à peu, la voix du Sioux parvint à le calmer. Il s'en approcha jusqu'à mettre sa main sur les naseaux qui soufflaient sous des yeux exorbités de terreur. Doucement les caresses de la main et la voix douce du Sioux firent que la bête cessa de bouger. Cheval Fou caressa le cheval pendant plus d'une heure et termina en le frottant avec une poignée d'herbe sèche qui acheva d'adoucir la bête. Le groupe prit alors le chemin du retour. De temps à autre, « Cheval Fou » flattait l'encolure de son cheval qui marchait à ses côtés. On s'arrêta pour la nuit près d'un ruisseau et on fit un feu. Le Sioux attacha son lasso pour avoir le cheval près de lui après l'avoir fait s'abreuver, l'avoir lavé et bouchonné une fois de plus avec des poignées d'herbe sèche. Il lui apporta une bonne quantité d'herbe à brouter qu'il lui présenta avec sa main. Il n'y avait rien à paître sur le sol où l'Indien avait installé le cheval.

Le lendemain matin, cheminant derrière le Sioux et son cheval, Pierre remarqua que l'animal suivait le guerrier volontairement sans tendre le lasso. Parfois, lorsque « Cheval Fou » s'arrêtait dos au cheval,

la bête stoppait, mais s'approchait, ensuite, tranquillement du dos de l'homme. Elle alla jusqu'à le pousser du mufle pour attirer son attention. Ce qui lui valut nombres caresses et une autre session de frottement avec une poignée d'herbes. À l'arrivée au camp, Cheval fou promena sa nouvelle acquisition parmi ses autres chevaux et le ramena pour l'attacher près de son tipi. L'Indien allait dormir au pied de son cheval jusqu'à ce qu'il devienne assez ami pour accepter de le porter sur son dos.

Cette expérience s'imprégna dans l'esprit de Pierre et lui fit découvrir la mentalité de cette noble bête. Il se rendit compte qu'un cheval était foncièrement craintif et porté à la fuite jusqu'à ce qu'il soit rassuré; et alors il devenait complètement dépendant de ce qui le rassurait. Cette prise de conscience fit qu'il se mit à aimer cet animal. Il allait, dorénavant, s'efforcer de fournir la protection nécessaire aux chevaux qu'il posséderait. Se rappelant que « Cheval Fou » avait obliqué vers la gauche plusieurs fois en laissant la piste du cheval poursuivi, il lui demanda des explications.

— Ce sont les loups qui nous ont appris ce détail, dit-il. Lorsqu'un animal est poursuivi, il est porté instinctivement à obliquer vers la gauche dans sa fuite. Je ne peux l'expliquer, mais c'est un fait constaté, conclut-il. Pierre dut bien admettre l'exactitude du constat.

Deux mois et demi plus tard, chacun de nos quatre « coureurs de bois » s'était procuré un deuxième cheval selon la technique de Cheval Fou. Les Sioux furent enchantés de leur « exploit » qui, pour ces « sauvages », était quand même, simplement la norme.

Les Sioux chassaient le bison; mais ne s'attachaient pas au troupeau constamment. Ils se contentaient de s'installer sur la route de migration des gros troupeaux de sorte que la « Grande Chasse » se faisait lorsque le « grand troupeau » se présentait. Le reste de la saison servait à chasser l'animal dans les troupeaux plus petits qui erraient dans la prairie.

Pierre put se pratiquer avec ses amis à chasser le bison de ces petits troupeaux. Les Sioux les invitèrent à une première chasse. Un groupe de femmes les suivaient. Arrivés en vue du troupeau, le chef de la chasse donna ses instructions à chacun des plus petits groupes de chasseurs pour assurer qu'ils soient positionnés là où le troupeau allait passer. Le groupe le plus nombreux allait se précipiter dans le troupeau pour courir avec lui et tuer le plus d'animaux possible. Les petits groupes, en prenant la relève, attaquaient les flancs du troupeau pour tenter de diriger sa fuite; ce qui était impossible de faire avec l'énorme troupeau de la « Grande chasse ».

Les armes à être employées étaient l'arc et la lance. Le Canadien s'arma d'une lance et les trois Montagnais choisirent l'arc; mais ils gardèrent chacun leur fusil accroché à leur selle promettant de ne pas s'en servir sans raison impérieuse. La chasse n'était pas un sport pour les Sioux; c'était un rituel dont il ne fallait pas déroger sous peine de s'attirer le Manitou, qui était l'entité contraire et complémentaire du « Maître de la vie ». Déplaire au Manitou, c'est-à-dire, ne pas observer le rituel de chasse pouvait faire que l'année suivante, le troupeau ne se présente pas ou passe beaucoup plus loin qu'à son habitude. À leurs yeux, tuer un bison d'une grande distance avec un fusil était l'équivalent d'un assassinat.

Nos amis découvrirent que de se retrouver dans un troupeau de bisons en débandade complète, galopant aveuglément dans une même direction, donnait des palpitations émotionnelles difficiles à décrire, mais absolument délicieuses à ressentir. Toutes les émotions humaines s'y précipitaient dans une avalanche indescriptible. Flamèche décrivit ainsi son expérience à la fin de la chasse :

— C'était identique à une descente en canot dans un gros rapide tumultueux qui n'en finit pas de couler, résuma-t-il.

Trois « Hugh » vigoureux l'approuvèrent. Les chevaux haletaient et leurs cavaliers les laissaient avancer la bride sur le cou. Une quantité impressionnante de cadavres de bisons jonchait la piste labourée par le troupeau en fuite. Les femmes s'affairaient déjà à dépecer les animaux, pendant que les hommes s'assuraient que toutes les bêtes étaient bien mortes pour éviter les accidents. On encercla rapidement l'une après l'autre celles qui, blessées mortellement tenaient encore debout, pour les achever. C'était les bêtes qui présentaient le plus grand danger.

Durant la course, l'un des braves était tombé de cheval, mais avait eu la présence d'esprit d'agripper dans sa chute, une corne du bison le plus près de lui et sauter sur le dos de la bête; évitant ainsi d'être piétiné. Aux yeux de Pierre, c'était là tout un exploit; mais tous les guerriers riaient en racontant que si « Cheval Fou » n'avait pas tué le bison, le guerrier serait disparu avec le troupeau pour ne revenir qu'à la « Grande Chasse » à l'automne. Le brave riait de son aventure tout autant que ses compagnons jusqu'à ce que Cheval Fou propose de changer son nom pour « Puce Sauteuse »; ce qui fit tordre de rire tout le monde, excepté l'intimé qui s'objecta de toutes ses forces à subir un tel baptême.

Pierre avait tué trois bisons avec sa lance. Maska et La Loutre en avaient tué trois chacun également; mais la palme revenait à Flammèche qui, dans le feu de l'action, en avait tué quatre. Leurs gibiers abattus furent facilement reconnaissables parce que les flèches, de chacun des Guerriers, étaient marquées. Seul Pierre ne pouvait identifier les siens; il dut s'en remettre à reconnaître l'endroit approximatif où il avait frappé ses bisons. Ces peaux de bison leur revenaient ainsi qu'une partie de la viande totale divisée parmi les familles selon le nombre d'individus qui la composait. La « Grande Chasse » à venir allait fournir le nécessaire manquant pour traverser la saison hivernale.

Durant ce laps de temps avant la grande chasse d'automne, nos amis apprirent à ménager leur monture lors de grandes randonnées. La solution était tellement élémentaire qu'ils furent étonnés de ne pas y avoir songé plus tôt. Il faut cependant remarquer que pour y penser, il fallait accorder le genre de considération à un cheval, identique à celle des Sioux envers leur monture. Ce qui n'était pas usuel chez tous les cavaliers. La solution était simplement de courir à côté du cheval un temps égal à celui qu'on le montait.

Nos Canadiens décidèrent d'accepter de passer l'hiver chez les « Chevaliers des plaines ». Ils repartiraient au printemps. La question était de savoir, vers où iraient-ils ?



Indian Tepee & Rebel Half Breed [Métis] - 1885



A Shoshone encampment in the Wind River Mountains of Wyoming, photographed by W. H. Jackson, 1870.

Chapitre 31

Où se diriger maintenant ?

Durant les soirées d'hiver, nos « Canadiens » discutaient souvent avec le chef dakota et son fils « Cheval Fou », en fumant leur pipe devant le foyer du tipi. Pierre et Flammèche voulaient souvent converser des grandes plaines et connaître ce qui s'y trouvait à l'autre bout, vers l'Ouest.

— J'y suis déjà allé, une seule fois, dans ma jeunesse, répondit le chef. À trois Lunes de cheval d'ici, commencent les montagnes. Mes amis et moi avons campé une semaine près d'un cours d'eau de ces montagnes, puis nous sommes revenus. Des Indiens qui vivaient là, nous ont appris que plus loin, il y avait d'autres montagnes encore plus hautes mais personne ne savait jusqu'où ces montagnes s'étendaient. Je pense que ces montagnes sont le mur qui entoure la Terre et qu'au-delà d'elles, il n'y a plus rien d'autre que le « vide ».

— J'aimerais bien grimper sur la dernière montagne et regarder le « vide », affirma Flammèche.

— Que veux-tu voir si c'est vide ? demanda « Cheval Fou ». Tu parles sans réfléchir, mon ami.

— Je veux dire que j'aimerais savoir si c'est vraiment le « vide » au-delà de ces montagnes, se corrigea le jeune Montagnais.

— J'aurais aimé le savoir moi aussi, dit le chef; mais devant le trajet nécessaire pour traverser ces montagnes inaccessibles, nous avons décidé de revenir chez nous et d'apprécier la terre qui nous nourrissait. Le besoin de savoir ce qui se trouvait ailleurs s'estompa rapidement de mon esprit. En fait, je me suis rendu compte de l'inutilité d'une telle curiosité. J'ai vu des hommes qui vivent heureux près de ces montagnes, tout comme nous, qui vivons heureux ici dans la plaine. L'important est le bonheur de vivre; et non l'endroit où on le fait. La beauté des territoires est différente, mais la beauté est belle où, et quelle qu'elle soit. Je me satisfais de la beauté qui m'entoure.

— Y a-t-il des animaux différents de ceux d'ici ? demanda Pierre, dont l'esprit était plus préoccupé par la curiosité de cet endroit lointain que par la philosophie du chef sioux.

— J'en ai vu au pelage brun qui ont les cornes très recourbées autour des oreilles; et les hommes de là-bas m'ont parlé d'un autre animal assez semblable, mais qui a le pelage tout blanc et vit en haut des montagnes, près des précipices. Il saute sur les pierres de l'une à l'autre sans jamais tomber, disent-ils.

— Trois Lunes pour s'y rendre, dit Pierre. C'est quand même assez loin. Y a-t-il plusieurs tribus sur la route ?

— Plusieurs oui, répondit le chef. Il y a des Sioux d'autres Feux, les Corbeaux, les Arapahos et les Shoshones « gens du serpent ». Les Shoshones sont d'aussi bons cavaliers que les Sioux, termine-t-il.

Au cours des soirées, les informations s'accumulaient au sujet de cette contrée montagneuse. Maska et La Loutre savaient bien que leurs deux compagnons étaient attirés vers cette destination. Eux n'avaient pas la même inclination; mais ils n'avaient pas d'objection à vivre l'aventure. Ce qui devait advenir surviendrait quoiqu'ils décident, et ils l'acceptaient d'avance. Comme disait si bien le chef, l'important était d'être heureux là où on se trouve; et, enveloppés dans leur nouvelle couverture de bison, ils seraient toujours parfaitement heureux, où qu'ils soient. Un certain soir, le chef laissa tomber l'information que, là-bas, il avait vu un endroit où un jet d'eau chaude sortait parfois de la terre et était projeté très haut vers le ciel. Ce fut ce dernier coup de marteau qui enfonça le clou et décida le jeune « coureur de bois » canadien.

Lorsque Pierre proposa cette expédition à ses Montagnais, Flammèche donna son accord avec enthousiasme et les deux autres s'abstinrent de voter. Le projet fut donc adopté « à l'unanimité » et on commença à le planifier sérieusement. La première chose que Pierre suggéra fut de se fabriquer quatre grosses gourdes chacun, qu'on placerait dans les bagages. Le chef lui avait mentionné que les points d'eau n'étaient pas toujours rapprochés. Pour le reste, ils se prépareraient du pemmican et détenaient assez de poudre et de munition, si on en usait avec parcimonie. On allait se fabriquer des arcs et des flèches pour s'assurer d'économiser la poudre. Ils possédaient maintenant dix chevaux ce qui était amplement suffisant. Pour le reste, on laissait cela aux mains du « Maître de la vie » pour les Montagnais et pour Pierre, à cette « autre chose » du grand-père Gabriel.

Le printemps arriva et les quatre explorateurs furent prêts à partir vers l'Ouest. Au matin de leur départ, le chef fit approcher « Cheval Fou » qui portait quatre boucliers en peau de bison, chacun décoré de différents dessins et un autre guerrier Sioux qui portait quatre lances ornées de deux plumes chacune.

— Votre séjour parmi nous vous a permis de démontrer votre valeur individuelle. Celle-ci est exprimée sur chacun de vos boucliers qui vous identifient comme membres de mon Feu. Vous avez aussi gagné les deux plumes qui ornent vos lances. Que le « Maître de la vie » vous soit favorable; et acceptez les épreuves que Manitou placera sur votre route. Votre vie sera ainsi la plus belle qu'elle pourra être. Nous espérons tous vous revoir à votre retour.

Sur ces mots, le chef se retourna et pénétra dans son tipi. Il était clair qu'il ressentait de l'émotion. « Cheval Fou » et le guerrier leur remirent lances et boucliers. Les « Canadiens » serrèrent les avant-bras de leurs amis et s'éloignèrent dans la prairie.

Trois jours plus tard, La Loutre fit remarquer des pistes fraîches qui se dirigeaient toutes vers le même point. Les ayant suivi, ils arrivèrent à une petite dénivellation qui cachait un assez beau lac. Ils y campèrent deux jours et prirent plusieurs poissons qu'ils dévorèrent avidement.

Le matin avant de repartir, ils tuèrent une jeune antilope d'un troupeau qui venait s'abreuver au lac. Flammèche l'avait approchée, accroupi, après s'être recouvert d'une peau de chevreuil et lui avait décoché une flèche au défaut de l'épaule. La bête s'était figée et doucement effondrée sur place. Ils avaient de la viande fraîche pour quelques jours.

Durant les deux semaines qui suivirent, ils traversèrent plusieurs rivières où ils emplissaient à chaque fois leurs gourdes, dont trois qu'ils installaient sur les chevaux qui ne portaient pas d'équipement. Maska parvint à attraper une sorte de perdrix à grosse tête qui semblait bien faire son nid dans des terriers abandonnés par les chiens de prairies. À son approche, l'oiseau avait imité le bruit d'un serpent à sonnette; c'est ce qui l'avait porté à attraper ce serpent qui s'était révélé, en fait, être un oiseau. Il parvint à en capturer quatre qui servirent au repas du soir. On décida de ne plus s'en servir comme repas. Et comme on ne pouvait en faire rien d'autre, on ne les chassa plus.

Ils arrivèrent à une petite rivière creusée d'est en ouest et la suivirent pendant plusieurs jours de sorte que les gourdes furent gardées vides et que Flammèche disposait de quelques arbres secs pour faire ses feux. Ce qui améliora significativement l'arôme, lors des repas.

Une semaine plus tard, la petite rivière se divisa en deux et la partie empruntant la direction qui convenait, se révéla contenir des anguilles. Les « Canadiens » furent ravis de retrouver un poisson leur rappelant leur patrie d’origine et en profitèrent pour en prendre une bonne quantité qu’ils firent sécher au Soleil des grandes prairies. Quelques jours plus tard, ils durent s’éloigner de la rivière qui bifurquait un peu trop vers le sud. On fit le plein de toutes les gourdes. Cela s’avéra une précaution inutile, car le lendemain les « coureurs de bois », devenus des « coureurs de plaines », arrivaient sur les bords du Missouri. On aperçut bien quelques fois des bisons broutant à une distance respectable; mais on se permit de n’en tuer qu’une seule fois pour s’approvisionner en viande. Personne ne voulait perdre une semaine pour apprêter la peau.

Chapitre 32

D'origine inconnue



Un village Mandan représenté par Karl Bodmer.

Après deux jours de repos, on repartit et descendit le long de la rivière pour trouver un gué facile. Lorsqu'il fut trouvé, nos explorateurs se découvrirent devant un campement indien installé sur l'autre rive. Appeler ce qu'ils voyaient un campement, n'était pas tout à fait exact.

— C'est un village permanent, dit La Loutre. Ces Indiens ne sont pas des nomades, conclut-il. Ils descendirent près de la rive où des Indiens les aperçurent aussitôt. Ceux-ci accoururent sur la grève et se mirent à faire des signaux, les invitant à franchir la rivière. Deux jeunes Indiens sautèrent sur leur cheval et vinrent les rejoindre en indiquant où les chevaux pouvaient facilement traverser. Toute la tribu les accueillit avec amples marques de joie.

Ces gens ne vivaient pas dans des huttes. Ils habitaient ce qui, plus exactement, serait considéré comme des maisons assez grandes. Prêtant l'oreille, Pierre se rendit compte qu'ils parlaient une langue assez près de celle des Sioux. Ils allaient pouvoir se comprendre. Ils furent conduits devant une « maison-hutte », au centre du village, où se tenait un homme grand dont l'apparence digne indiquait clairement qu'il était le chef. Les « Canadiens » firent le signe de paix et démontèrent. Un grand espace carré s'étendait devant la maison du chef, au centre du village. On y attacha les chevaux des visiteurs. Pierre remarqua que plusieurs Indiens étaient couchés ou assis sur le toit des maisons des alentours et les regardaient avec une curiosité amicale. Il fut étonné du teint clair de ces « sauvages » et remarqua même que certains avaient des cheveux plus châains que noirs. Il se souvint, d'un seul coup, d'une anecdote que lui avait racontée son oncle Antoine au sujet d'une tribu indienne qui avait dû être originaire de blancs d'origine inconnue. Et le nom de cette tribu lui vint aussitôt à l'esprit. Les quatre amis se trouvaient chez les Mandans. Il remarqua tout de suite que le chef avait les yeux bleus. Pierre qui avait douté du récit de son oncle dut admettre qu'il était exact.

Le chef leur signala d'entrer dans sa maison. Pierre se rendit compte que l'intérieur était très spacieux. Un foyer creusé dans le sol occupait le centre de la pièce où tous allèrent s'asseoir. Après avoir fumé une longue pipe que le chef fit passer de l'un à l'autre de ses visiteurs, il finit par prendre la parole.

— Je suis heureux que « Le Solitaire » vous ait dirigé vers notre village. Il y a toujours une raison valable derrière ses décisions; c'est pourquoi nous recevons toujours nos visiteurs avec plaisir et que nous fumons le calumet avec vous aujourd'hui. « Le Solitaire », créateur des grandes plaines, de tous les animaux et des Mandans, ne se trompe jamais. Vous êtes donc considérés comme nos amis, termina-t-il.

— Nous sommes honorés de l'accueil que vous nous faites, répondit La Loutre en lui remettant le calumet, duquel il venait de tirer une bouffée. Nous rendons grâce au « Solitaire » d'avoir créé le peuple des Mandans. Ses enfants sont dignes de sa puissance, acheva-t-il.

— J'ai remarqué que vos boucliers vous désignent comme des guerriers sioux, continua le chef; mais l'un de vous est un blanc et les trois autres ne me paraissent pas des Sioux, remarqua-t-il en regardant Maska.

— La raison est simple, enchaîna celui-ci. Nous avons été les invités du peuple Sioux, où nous avons vécu jusqu'à la fin de l'hiver dernier. Le chef nous a honorés en nous faisant guerriers sioux et nous a donné ces gages le jour de notre départ.

— Pour qu'un chef sioux vous considère à ce point, vous devez être des hommes remarquables; ce qui réjouit encore plus mon cœur de votre visite. Vous n'êtes donc pas des marchands.

— Nous ne sommes pas des marchands effectivement, enchaîna Pierre; nous ne sommes que des guerriers qui avons pour mission de nous rendre jusqu'aux Montagnes de l'Ouest et de revenir l'an prochain, dit-il.

— Les Montagnes brillantes sont très éloignées; il vous faudra près de deux Lunes pour y arriver. Est-ce là une mission donnée par les chefs des « longs couteaux » ? demanda-t-il d'un air plein de soupçons.

— Certainement pas ! affirma Pierre. Nous ne sommes pas au service de ces gens-là. Je suis Canadien et mes compagnons sont des Braves Montagnais. Nous n'acceptons aucune autorité de qui que ce soit; seule l'amitié guide nos actes et nos décisions. C'est pourquoi votre accueil nous est tellement agréable, vénérable chef du grand peuple Mandan.

Le chef plongeait dans le regard de Pierre sans ajouter une parole. Après quelque temps, son regard démontra qu'il était rassuré.

— Vous me ferez le plaisir de vous arrêter et prendre quelques jours de repos. Mon épouse vous indiquera un quartier, dans la maison, pour dormir et installer vos effets.

Sur ce, une femme, encore jeune, leur fit signe de la suivre. Elle les mena à une section de la grande salle, et leur déterminait l'espace près du mur qui allait être leur « gîte » durant leur séjour. Elle alla avec eux pour quérir leur équipement. Elle leur demanda d'amener quatre chevaux et donna l'ordre à des enfants de conduire les autres avec le troupeau de la tribu. Les quatre chevaux choisis allaient « vivre » dans la maison, dans une section réservée à cet effet.

Le repas du soir fut une grande fête gastronomique où des invités de marque furent rassemblés pour l'occasion. Les quatre autres jours que dura le séjour des Canadiens furent coiffés de repas identiques dans les maisons où ils furent successivement invités.

Le matin suivant leur arrivée, les Canadiens furent réveillés par des cris de joie, venant de l'extérieur, de Mandans qui semblaient s'amuser. Sortant de la maison, ils virent presque toute la tribu qui jouait et se baignait dans la rivière. Tout le monde était nu et tous se lavaient consciencieusement lorsqu'ils cessaient de se divertir avec

les enfants. Les femmes et les hommes revenaient ensuite à leur maison sans aucune gêne de leur nudité et y entraient pour aller s'habiller. Ils furent témoins de cet usage à tous les matins. Les Mandans étaient des gens propres, même si les chevaux dormaient dans les maisons.

Pierre remarqua que ces sauvages n'avaient pas de canots mais voguaient dans des sortes de nasses circulaires fabriquées avec des tiges ressemblant à des joncs. Il eut l'occasion de les expérimenter deux ou trois fois. Il avait eu beaucoup de difficulté à diriger sa nasse sans qu'elle se mette à tourner comme une toupie.

Chaque jour, nos amis partaient à la chasse et revenaient avec du gibier qu'ils distribuaient aux femmes de la tribu. Durant ces quatre jours, ils revinrent avec deux bisons, cinq antilopes, deux ours et un Wapiti. Les Mandans recevaient ces présents avec reconnaissance et les Canadiens ressentaient la satisfaction de rembourser la nourriture que ces Mandans leur fournissaient à chaque repas.

Lorsque nos aventuriers annoncèrent leur départ pour le lendemain, ils furent convoqués auprès du chef qui laissa entendre toutes sortes d'objections à ce qu'ils poursuivent leur voyage. Durant plus d'une heure, il évoqua des dangers extravagants, dont les tribus barbares qui mangeaient la chair humaine et tout ce qu'il pouvait imaginer pour modifier leur décision. Pierre ne parvenait pas à saisir les raisons derrière l'insistance du chef Mandan.

— Je crois, mes frères, dit Flammèche à ses compagnons, que je vais révéler au grand chef des Mandans le sujet de notre mission vers les Montagnes brillantes.

Les trois Canadiens ne comprenaient rien à ce que racontait Flammèche et leur regard le démontrait assez. Par contre, l'attention du chef avait été éveillée.

— Que veut dire le jeune guerrier montagnais ? demanda-t-il.

— Chef, poursuivit Flammèche, nous avons une mission bien définie, pour nous rendre là-bas et je vois que votre perspicacité, qui est étonnante, l'a deviné depuis le début.

— Continue, dit le chef en observant les regards des trois comparses qui montraient de la confusion, mais que le chef jugeait être de l'inquiétude.

— Grand chef, notre mission tient du grand secret. Ce secret que je vais vous dévoiler, nous a été exigé par le grand chef sioux qui nous a mandatés de cette mission. Je vais vous révéler ce secret à la condition que vous me promettiez de ne le dévoiler à personne pour quelque raison que ce soit. J'ai pleinement confiance en votre parole de grand chef des Mandans, ajouta-t-il.

Les trois autres Canadiens baissèrent la tête pour s'empêcher de sourire; mais le chef qui les observait crut que c'était parce que le secret allait être dévoilé. Il reporta son attention à Flammèche.

— Continue, je t'écoute, dit-il simplement.

— J'ai votre parole ? demanda Flammèche.

— Tu as ma parole, dit-il en prenant une bouffée du calumet qu'il tendit au jeune Montagnais pour confirmer sa promesse.

Après avoir tiré sa bouffée et remis le calumet au chef, Flammèche, commença sa « confession ».

— Comme je le disais, c'est le grand chef des Sioux qui nous a donné cette mission vers les Montagnes brillantes. Nous devons nous rendre là où un jet d'eau chaude est lancé vers le ciel à chacune des expirations de notre mère à tous, la Terre. C'est un endroit près duquel vit une tribu remarquable qu'a visitée le grand chef sioux dans sa jeunesse. Lors de sa visite, le chef est devenu « frère de sang » d'un guerrier de cette tribu qui en est, aujourd'hui, le chef. Notre ami, chef des Sioux, a appris que son « frère de sang » a trois filles. Il nous envoie vers lui pour choisir la plus belle et la plus douce de ces filles qu'il veut donner à son fils « Cheval Fou » qui deviendra éventuellement chef des Sioux. Il veut que cette alliance reste secrète pour ne pas dévoiler aux Anglais l'existence de ces tribus des Montagnes brillantes. Les Anglais des treize colonies sont comme des sauterelles et dévorent tout ce qu'ils viennent à connaître. Les Sioux refusent de leur fournir des informations, d'où la demande expresse que le chef nous a fait de ne révéler à personne le but de notre voyage. Il nous a confié cette mission, car nous avons toute sa confiance de ne jamais parler de cette tribu des Montagnes.

— Je vois, dit le chef pensivement.

— Je suis rassuré, interrompit Flammèche avant que le Mandan ne « voit » qu'il venait lui-même de manquer à sa promesse, que le chef ne dévoilera pas notre secret, car il m'a donné sa parole en fumant le calumet. Cependant, ajouta-t-il, si le chef des Mandans peut me le permettre, j'aurais à faire une demande impérieuse pour nous, au grand guerrier que je vois.

— Je te le permets, dit le chef Mandan.

— Ma demande est de nous assister pour remplir notre mission qui est d'une importance capitale aux yeux de notre ami le chef sioux. Nous vous en serons toujours reconnaissants, termina-t-il.

Le chef resta songeur en regardant les flammes du foyer. Après un temps de réflexion, il dit simplement.

— Je vous souhaite la protection du « Solitaire » dans votre voyage. Nous vous fournirons le pemmican qui pourrait vous manquer. J'espère que vous vous arrêterez au retour pour que j'aie le plaisir de voir la charmante future épouse du jeune « Cheval Fou ». Toute ma tribu saluera votre départ demain, après le bain. J'ai parlé !

Et il ralluma le calumet, que sa femme avait rembourré, pour lui faire exécuter un autre tour du cercle d'intervenants, scellant ainsi sa décision. Pierre était enchanté du résultat et avait compris durant le récit de Flammèche que la réticence du chef Mandan reposait sur son désir de ne pas fournir d'informations aux blancs sur les tribus qui habitaient plus à l'ouest de la sienne. Était-ce pour empêcher les marchands d'aller vendre leurs produits plus loin sans les proposer à sa tribu ou était-ce vraiment une question de sécurité ? Pierre ne parvenait pas à trouver la réponse; mais l'important était qu'ils partaient tous, le lendemain matin.

Comme promis par le chef, après le bain du matin, toute la tribu assista au départ des quatre Canadiens avec des signes d'amitié et des sollicitations de revenir bientôt. Et nos cavaliers s'éloignèrent avec leurs dix chevaux, sur six desquels on avait distribué la charge de l'équipement. Les Mandans avaient insisté pour qu'ils acceptent une bonne quantité de pemmican. Pierre pensait qu'ils en avaient suffisamment pour en troquer contre ce qui pourrait s'avérer nécessaire éventuellement.

Après quelques heures de cheval, Pierre émit un reproche à Flammèche.

— Je ne croyais pas que tu puisses dire des mensonges pour atteindre tes buts, mon jeune ami.

— Je n'ai dit aucun mensonge. Que vas-tu me chercher-là ? demanda Flammèche.

— Toute cette histoire du mariage de « Cheval Fou » n'est qu'imaginaire; avoue-le, dit Pierre.

Les deux autres Montagnais écoutaient la conversation et échangèrent un regard, souligné d'un sourire entendu.

— Tu as raison, c'est tout à fait imaginaire, comme la majorité des histoires que j'ai entendues, acquiesça le jeune Montagnais. Mais « imaginaire » ne veut pas du tout dire « mensonge » continua-t-il. Le chef nous racontait toutes sortes d'histoires « imaginaires » pour nous bloquer sur place. Je ne pouvais pas nous avouer vaincus sans tenter de lui rendre la politesse, en lui racontant une histoire « imaginaire » qui nous débloquerait. Il a jugé que mon histoire était meilleure que toutes les siennes et nous a laissés continuer notre route, s'avouant

ainsi perdant dans le tournoi. Il n'est pas question de mensonge du tout. Il est question de bons ou moins bons récits, acheva-t-il.

— Je dois appuyer Flammèche, ajouta Maska; chez les Montagnais, il existe des « tournois » pour les conteurs de récits. Tous savent que ces récits sont imaginaires, mais personne ne les considère comme des mensonges.

— Il doit, certainement, y avoir ce même genre de récits imaginaires chez les Canadiens, remarqua La Loutre.

Pierre regarda ses compagnons l'un après l'autre, croyant qu'ils se moquaient de lui, mais se rendit bien compte qu'ils étaient sérieux.

— J'avoue que tu as raconté un très bon récit au chef, dit-il à Flammèche.

Les trois Montagnais éclatèrent de rire et lui donnèrent chacun une claque dans le dos. Pierre accepta de s'être fait embarquer proprement et se mit à rire avec les autres. Ils se dirigèrent vers le nord-ouest, comme le leur avait indiqué le chef Mandan, pour atteindre l'endroit où la Terre soufflait l'eau chaude vers le ciel. Selon le chef, ils n'avaient qu'un peu plus d'une Lune de trajet pour y arriver.



Guerrier Absaroka.

Chapitre 33

Les Crows

Trois semaines après leur départ du village Mandan, nos Canadiens n'avaient encore croisé personne sur leur route. Ils trouvaient du gibier dans les dénivellations où se trouvait de l'eau, la plupart du temps. Au début de la quatrième semaine, ils découvrirent un petit lac au fond d'un vallon. Du niveau de la plaine où ils se tenaient, ils aperçurent la fumée d'un feu de camp. Ils descendirent vers ce camp.

En traversant la bordure parsemée d'arbres autour du lac, ils discernèrent les « sauvages », entre les arbres, responsables de la fumée. Ils étaient environ une dizaine assis autour du feu. Ceux-ci les avaient entendus s'approcher et les regardaient venir sans qu'aucun ne se lève ni démontre la moindre inquiétude. Tous semblaient plus grands que la moyenne des blancs de l'époque; ce qui était la norme chez les Indiens. Ils grignotaient des morceaux de viande, piqués sur une branche, qu'ils remplaçaient de temps à autre au-dessus du feu. Nos amis s'arrêtèrent à une certaine distance des Indiens, attendant d'être invités à s'approcher; ce qui ne tarda pas de la part de l'un d'eux.

Les Canadiens attachèrent leurs chevaux aux arbres et répondirent à l'invitation de s'asseoir près du feu. Pierre s'était muni d'une carotte de tabac; il la remit à celui qui les avait invités, avant de s'asseoir.

— Hugh ! répondit le guerrier. Il s'en coupa un morceau et passa la carotte au guerrier suivant. Le tabac fit le tour du groupe et la carotte fut déchiquetée pour disparaître complètement aux mains du dernier sauvage.

Les Canadiens reçurent chacun un morceau de viande de la part de leurs hôtes, et ils se mirent à gruger. Aucune parole n'avait encore été prononcée. La politesse voulait que ce soit les hôtes qui brisent le silence et les Canadiens se tinrent cois.

Après avoir terminé leur morceau de gibier, ils sortirent leur pipe et commencèrent à fumer.

— Parlez-vous notre langue ? demanda celui qui semblait le chef.

Son langage ressemblait beaucoup à la langue sioux.

— Je crois que oui, répondit Pierre en langue sioux. Et nous vous remercions de votre accueil, ajouta-t-il.

— Nous te remercions pour ton « pétun », répondit le guerrier. Nous sommes de la tribu des Corbeaux; vous êtes qui ? demanda-t-il en portant sa pipe à la bouche.

— Je suis Canadien et mes compagnons sont des guerriers montagnais, répondit Pierre. Les trois Montagnais approuvèrent d'un « Hugh » qui pouvait être interprété comme : « C'est exact ! » ou encore : « Enchanté de vous connaître ». Le choix en restait à chacun.

— C'est la première fois que nous rencontrons des guerriers montagnais. Votre tribu vit dans quelle région ? demanda un autre des guerriers.

— Notre territoire s'étend au nord du grand fleuve du Canada, répondit Maska. Le Canadien qui est assis là, vit dans un village près de notre territoire et est un de nos grands amis, ainsi que sa famille. Ce sont tous de grands guerriers, ajouta-t-il.

— Il est toujours intéressant de rencontrer des guerriers de nations lointaines; on peut alors échanger des connaissances, ajouta le chef du groupe.

— Nous possédons alors la même sagesse, répartit La Loutre. C'est d'ailleurs pourquoi nous avons entrepris notre voyage, il y a deux ans, pour venir jusqu'à vous. Nous avons rencontré plusieurs nations différentes, qui sont toutes devenues nos amis. Nous espérons que ce sera de même avec les Corbeaux, acheva-t-il.

— Je ne vois pas pourquoi ce serait différent, dit le chef. Si vous le voulez, vous pouvez vous joindre à notre chasse et, dans une semaine, nous suivre chez notre tribu. Le grand chef des Crows sera certainement heureux de vous accueillir.

L'ajout des quatre chasseurs canadiens se fit ressentir sur le résultat de la chasse. Tout le groupe était formé d'excellents chasseurs, mais certaines différences se présentaient dans les techniques de chasse. Les pièges des Montagnais avaient beaucoup intéressé les Corbeaux qui s'étaient empressés d'en acquérir la connaissance. Une semaine plus tard, tous les chevaux tiraient des travois écrasés sous le poids de viandes diverses. Des boîtes d'écorce remplies de toutes sortes de volatiles achevaient de présenter la diversité du gibier récolté. Tous étaient joyeux en prévision de leur arrivée. Les guerriers Corbeaux allaient faire une entrée « impériale » au campement de leur tribu.

Le voyage de retour les mena à une petite chaîne de montagnes que les Canadiens furent heureux d'apercevoir. Ils atteignaient leur but, enfin. Le groupe continua à travers ces montagnes pour arriver à une autre plaine où ils virent un grand village de tipis, installé près d'une rivière bouillonnant sur un lit de pierres rondes. Ils furent encerclés aussitôt qu'ils approchèrent du groupe de tipis. La foule de Crows autour d'eux ne cessait de jacasser et de rire.

— Ils portent bien leur nom, se dit Pierre, intérieurement.

— On jurerait des corneilles ! murmura Flammèche en se penchant vers le Canadien.

La foule se sépara pour laisser passer le chef du groupe suivi de ses invités. Maska s'aperçut que les jeunes filles corbeaux étaient d'une beauté étonnante et qu'elles ne se gênaient pas pour faire les yeux doux aux nouveaux venus. Il décida d'avertir ses compagnons, dès que possible, d'être sur leur garde; ces armes bordées de longs cils qu'il voyait pouvaient s'avérer dangereuses. Les chevaux s'étaient arrêtés devant une tente imposante d'où émergea un homme assez âgé au visage empreint de sagesse. Se tenant droit comme un arbre, il accueillit les Canadiens en soulignant le plaisir de rencontrer des braves venant d'une contrée aussi éloignée que le Canada. Il les invita à entrer dans sa tente après avoir donné les ordres nécessaires à l'installation de ses invités.

Dès le lendemain, au sortir de leur tente, les Canadiens furent abordés par plusieurs jeunes beautés qui les suivirent en discourant partout où ils se dirigeaient. Ils en furent débarrassés lorsque le chef guerrier qui les avait conduits au camp se fut joint à eux pour leur faire visiter le village. Les jeunes « sauvagesses », pas du tout « sauvages », les quittèrent sans oublier de leur jeter des regards à faire piailler les oiseaux.

Ce chef s'appelait « Aigle Puissant » et était âgé d'une trentaine d'années. Nos amis se rendirent rapidement compte, du statut important qu'il détenait parmi son peuple. Partout, il était salué et plusieurs l'invitèrent à fumer dans leur tipi avec ses compagnons. Ils parvinrent finalement à atteindre une courbe de la rivière où les cinq guerriers s'installèrent pour converser, face à un magnifique troupeau de chevaux qui paissait au bord du cours d'eau.

Après plusieurs minutes d'échange d'informations sur les us et coutumes de chacun, Pierre amena le sujet sur le but de leur voyage. Il s'informa comment se rendre là où la Terre soufflait une gerbe d'eau chaude vers le ciel.

— L'endroit dont vous parlez n'est qu'à deux jours d'ici, mais c'est une terre sacrée; nous ne permettons qu'à très peu de gens de s'y rendre. Il faudra demander au chef des Corbeaux. Il est le seul capable d'obtenir une permission de notre shaman. Je lui porterai la proposition ce soir, lors du repas où il m'a demandé de vous inviter. Laissez-moi aborder le sujet moi-même. C'est un sujet très délicat, leur confirma « Aigle Puissant ».

Durant l'après-midi, nos « coureurs de bois » furent témoins d'un comportement de jeunes beautés du village qui leur parut étrange. Elles étaient à plusieurs en train de laver des peaux dans la rivière lorsqu'elles virent un jeune crow d'une dizaine d'années, se diriger vers la forêt. Cinq d'entre elles se concertèrent à voix basse et partirent à la course pour rejoindre le jeune garçon. Quelques minutes plus tard, on entendit des cris de colère semblant émaner du jeune crow. Pierre croyant qu'il était en danger se précipita vers l'endroit d'où venaient ses cris. Seul Flammèche le suivit, car La Loutre et Maska, ayant jeté un coup d'œil aux autres jeunes filles près de la rivière, les avaient vues éclater de rire au son des cris.

Débouchant sur un sentier assez large, Pierre et Flammèche figèrent sur place devant le spectacle. Les cinq jeunes demoiselles, entre douze et quinze ans, tenaient le jeune crow collé au sol et lui avait enlevé son pagne pour se moquer de lui en titillant son sexe. Le jeune homme n'était vraiment pas en danger; mais il était furieux. Il commençait, cependant, à se calmer quelque peu devant ce jeu qui devenait, pour lui, de plus en plus intéressant. Les deux Canadiens n'ayant pas été remarqués firent volte-face et retournèrent vers leurs compagnons pour leur raconter ce qu'ils avaient vu. Aucun des quatre n'était offusqué, mais Maska réitéra son conseil d'être très délicat dans leurs échanges avec les beautés célibataires du village, s'ils ne voulaient pas devenir Crow. Il avait remarqué que les femmes mariées ne se permettaient jamais ce genre de comportement.

— J'avoue que certaines d'entre elles pourraient me convaincre de me joindre à la tribu, avoua Flammèche; mais je préfère, finalement, votre compagnie et retourner chez moi, conclut-il. Ses compagnons, en riant, le bousculèrent un peu et lui firent faire quelques culbutes pour lui replacer les esprits. Les femmes près de la rivière sourirent aux amusements des jeunes invités du chef, sauf deux vieilles qui les regardèrent en fronçant les sourcils.

Le repas du soir, chez le chef, s'avéra aussi plantureux et délicieux que tous ceux qu'ils avaient dégustés chez les tribus antérieures. Après le repas, Pierre qui avait encore du thé, en offrit à l'assemblée

qui fut enchantée par le breuvage. La soirée se passa à répondre aux nombreuses questions du grand chef sur leur expérience chez les autres tribus. Éventuellement, « Aigle Puissant » aborda le sujet qui tenait au cœur des voyageurs.

— Comme vous l’a dit mon chef de guerre, répondit le Grand chef, nous visitons cette terre sacrée qu’une fois par an, lors de la fête du printemps, qui est passée malheureusement. En autre temps de l’année, l’endroit est « tabou » et seul un shaman peut en permettre l’accès. Il est très difficile de trouver une offrande qui puisse le convaincre de lever la défense de l’accès au site. Je doute que vous puissiez trouver ce genre de cadeau à faire au shaman.

— N’y a-t-il pas un autre moyen d’y parvenir sans la permission du shaman ? demanda Pierre.

— La tribu serait alors obligée de vous sacrifier et je ne pourrais rien faire pour vous protéger, répondit le grand chef. Cette terre est sacrée, répéta-t-il.

Le silence tomba sur le groupe et chacun méditait intérieurement, quand Flammèche demanda :

— Grand chef est-il possible de rencontrer votre shaman demain ? Je crois que j’ai une offrande magique qui pourrait le convaincre.

— Si tu le veux, je te conduirai à lui demain avant-midi, répondit le chef.

— Je vous remercie Grand Chef; je serai prêt, accepta Flammèche; et on passa à un autre sujet.

Les compagnons du jeune Montagnais étaient perplexes et se demandaient quelle idée saugrenue avait pu germer dans la tête de leur jeune compagnon. De retour à leur tipi, Pierre demanda :

— Veux-tu bien me dire ce que tu as pensé en promettant de la « magie » au chef ?

— J’ai pensé à offrir de la « magie » au shaman. C’est assez simple non ? répondit-il. Il est où le problème ? demanda-t-il. Tu n’es pas parvenu jusqu’ici pour accepter ne pas voir la Terre respirer, j’imagine ? continua-t-il.

— Le problème est de fournir la « magie » que tu as promise. Il est là le problème.

— Si c’est moi qui l’ai promise, le problème m’appartient, non ? Donc, toi, tu n’as aucun problème, acheva Flammèche; qui alla s’étendre sur sa couche sans rien ajouter de plus.

L'avant-midi du lendemain, très ensoleillé comme la plupart des journées, fut marqué par l'apparition du jeune Montagnais devant le Tipi du Grand Chef. Il avait été suivi de ses trois compagnons qui s'inquiétaient un peu du dénouement de sa démarche. Le chef sortit de sa tente et entraîna avec lui Flammèche et son groupe vers un point à l'écart du village où on voyait très peu de gens flâner. Il s'arrêta devant une cabane différente des tipis, décorée de toutes sortes de crânes, de pendeloques d'os et de plumes.

Au moyen de sa crosse ornée de plumes d'aigle, le Grand Chef frappa trois coups sur un billot creux, près de l'entrée. Ce devait être un signal annonçant le chef, car un shaman, affreusement caparaçonné, traversa la porte rapidement et émergea de la cabane. Il tenait une calebasse dans sa main gauche et ne cessait de la secouer provoquant un cliquetis désagréable. À l'apparition de l'affreux bouffon, Pierre eut un imperceptible mouvement de recul. Le bonhomme l'avait vraiment surpris. Les Montagnais furent de marbre, étant plus habitués au genre de personnage. Le chef présenta la demande des Canadiens, ce qui sembla jeter le shaman dans une fureur indescriptible. Il se mit à sauter partout en agitant sa calebasse, approcha son nez presque pour toucher celui de chacun des Canadiens, en émettant des sons gutturaux à inquiéter les lions de montagne. Le chef crow et les Canadiens restèrent imperturbables.

Lorsque Flammèche en eut assez de ces simagrées, il leva la main devant le visage du sorcier, ce qui le figea sur place. Passant deux doigts derrière son ceinturon, il sortit un objet transparent et le plaça devant un œil du shaman; au même instant il passa un doigt derrière son objet et le shaman sauta de deux pieds pour s'éloigner de Flammèche. Il se retrouvait dans l'encadrement de l'entrée de sa cabane.

Flammèche remit son objet dans sa ceinture et croisa les bras.

Le chef réitéra sa demande et le shaman revint vers Flammèche, démontrant beaucoup d'anxiété.

— Tu es un grand sorcier parmi ta nation, affirma-t-il. Ton pouvoir est immense.

— Je peux te donner une partie de mon pouvoir si tu nous permets, à moi et mes compagnons d'accéder à l'endroit sacré où la Terre expire son souffle d'eau chaude vers le ciel, proposa Flammèche.

— C'est impossible ! C'est un sacrilège ! Nous allons tous mourir dans les flammes, si je fais une telle chose ! ne cessait-il de crier en sautant partout de plus belle.

Sur ce mot de « flamme », Flammèche remis les doigts à la ceinture, reprit son « immense pouvoir » et s'approcha de la cabane du sorcier pendant que l'autre sautait plus loin. Pierre vit son ami tourner l'objet vers le Soleil en l'approchant de la peau sèche formant le mur de la cabane. Un tout petit rond lumineux apparut sur le mur et Flammèche approcha un peu plus son « pouvoir » de la peau asséchée. Un filet de fumée commença à s'élever venant du point brillant. Sa « magie » était tout simplement une lentille qui lui permettait de faire du feu.

Le sorcier, en continuant de gesticuler, jeta un coup d'œil vers Flammèche pour savoir s'il parvenait à l'impressionner. C'est alors qu'il aperçut le filet de fumée d'où explosa une petite flamme qui s'étendit rapidement. Le sorcier laissant jaillir une exclamation, se précipita sur une gourde d'eau qui pendait au coin de sa mesure. Il s'empressa d'arroser la flamme en souhaitant que le pouvoir de l'eau « normale » suffirait à éteindre cette flamme « magique ». Il fut soulagé de constater que c'était le cas. Laisant tomber par terre sa gourde à moitié vide, il se retourna vers Flammèche qui avait adopté une pose hautaine en se croisant les bras. Le sorcier s'approcha du jeune Montagnais et dit :

— Si tu peux me donner ce pouvoir, je vais vous conduire moi-même sur la terre sacrée.

— Je voudrais que le Grand Chef et le chef de guerre nous accompagnent également, l'informa notre jeune prodige.

— Je n'ai pas d'objection; mais il vous faudra tous passer par le rite du « nettoyage de l'esprit » auparavant, dit le shaman.

— Si tu parles du rituel des pierres chaudes, nous n'avons aucune objection. C'est une condition normale pour accéder à une terre sacrée, accepta Flammèche. Je vais maintenant te montrer comment te servir de mon pouvoir; car j'ai confiance en ta sincérité. D'ailleurs, il serait dangereux de ne pas tenir parole; car, va savoir jusqu'où s'étendent mes pouvoirs, termina-t-il en fixant le sorcier dans les yeux. Celui-ci apprit comment regarder de minuscules moustiques qui devenaient trois fois plus gros et apprit comment produire le feu « magiquement ».

Le rite des « pierres chaudes » fut organisé pour le lendemain matin.



Castle Geyser en éruption. Parc National de Yellowstone, Wyoming (USA).

Chapitre 34

Yellowstone

Au lever du jour, le shaman fit construire une structure en coupole près de la rivière. Il couvrit cette hutte de peau de bison, en y gardant l'accessibilité par une entrée bouchée d'une peau plus petite. Lorsque tout fut prêt, il fit venir le Grand Chef et les autres désignés pour le rituel. Un feu flambait près de l'habacle et des pierres rondes y chauffaient. Une cuve d'écorce, pleine d'eau, enfoncée dans le sol se trouvait au centre de la cabane.

Le shaman fit déshabiller les six guerriers, et un murmure de la part des jeunes femmes du clan s'éleva lorsqu'elles aperçurent la blancheur de certaines parties de la physionomie de Pierre. Il eut peur, pour un instant, que plusieurs s'approchent afin de frotter tout ce blanc qui devait certainement cacher une peau plus sombre. Mais aucune femme n'osa se le permettre. Le jeune Canadien remercia intérieurement « autre chose » d'avoir fait en sorte de deux chefs importants de la tribu fassent partie du groupe.

Après qu'ils fussent entrés sous la coupole, le sorcier transporta des pierres chaudes et les plaça dans le réservoir d'eau. Une vapeur de plus en plus épaisse emplît l'intérieur de l'habacle. L'épreuve de sudation dura deux heures et le sorcier leur signifia, ensuite, d'aller se jeter dans la rivière tout près. Six couvertures de peau de bison leur furent apportées au sortir de l'eau froide. Ils étaient prêts pour se rendre à la terre sacrée. Le départ se ferait après la collation du midi. Chacun ramassa ses vêtements et retourna à son tipi. Le voyage pour arriver à l'endroit sacré durerait deux jours; ils s'absentaient donc du campement pour, au moins, une semaine.

Le matin suivant la deuxième nuit de l'excursion, nos Canadiens étaient impatients de voir « respirer » la Terre. Ils avaient traversé un territoire d'une beauté à couper le souffle. La verdure était plus verte qu'ailleurs et l'air semblait plus pur, si c'était possible à leur époque.

Durant l'avant-midi, le panorama changea du tout au tout. Les chevaux trottaient maintenant sur un sol dur, sec et sans vie. Regardant devant eux, ils virent tout à coup un jet d'eau qui s'éleva vers le ciel. Entre l'endroit du jet et eux, ils percevaient plusieurs marres qui laissaient échapper des fumerolles. Les chevaux refusaient de marcher dans ces eaux et on dut les attacher à des rochers pour continuer le trajet à pied. Les Canadiens ne pouvaient concevoir ce qu'ils voyaient. Ils passèrent l'après-midi à compter le temps que prenait la Terre entre chaque expiration. Ils se tenaient devant la preuve irréfutable que la Terre était « vivante ». Plus que jamais ils se sentaient des enfants de la Terre et un nouveau respect pour ce qui les entourait les pénétra jusqu'au fond de l'âme.

— Cet endroit est le plus sacré de tous, murmura Pierre à ceux qui l'entouraient.

— Tu comprends alors l'importance de le protéger des curieux, lui dit le shaman.

— Et toi tu comprends, j'espère, combien je te suis reconnaissant de nous y avoir menés, répondit le jeune Canadien.

— La Terre possède la plus grande « magie » de tous. Rien ne pourra jamais la subjuguer, affirma La Loutre.

— Hugh ! répondirent les autres guerriers.

— Je suis toujours envahi par l'esprit de notre mère la Terre, à chaque fois que je viens ici, dit le Grand Chef.

— Notre peuple est béni d'être le protecteur de l'endroit le plus sacré qui soit, ajouta « Aigle Puissant » dans un souffle.

Et la Terre approuva ces derniers mots en soufflant un jet encore plus puissant que les précédents. Le groupe fut immergé dans un recueillement qui les rendit silencieux pour tout le reste de la visite.

Au coucher du Soleil, ils retournèrent aux chevaux et se retirèrent dans la forêt pour y installer leur campement. Les deux jours du retour se firent dans un silence que personne ne voulut briser. Les corvées indispensables se faisaient automatiquement et on se contenta de manger le poisson qu'on capturait dans la rivière coulant dans la plaine et qui menait au village crow.

Nos Canadiens n'oublieraient jamais la majesté du lieu qu'ils venaient de visiter. La tribu fut heureuse de leur retour mais respecta leur état d'esprit en ne jubilant pas comme à l'habitude.

Ce n'est qu'à la deuxième journée après leur retour que les choses revinrent à la normale et que le shaman alluma « magiquement » des feux, un peu partout devant son public qui criait au miracle.

Chapitre 35

Le chemin du retour



Indien pieds noir à cheval (illustration de Karl Bodmer, 1840-43).

Deux semaines plus tard, nos « coureurs de plaine » quittaient leurs nouveaux amis pour prendre le chemin du retour. « Aigle Puissant » avait ajouté quelques plumes d'aigle à leurs lances et leur avait donné à chacun, une peau de cet animal à poil brun, qui vivait dans les montagnes brillantes. Chacun avait dans ses bagages, une corne incurvée de cet animal qu'ils n'avaient pas eu la chance de voir vivant, car le temps pressait si on voulait parvenir chez les Miamis avant l'hiver. Les Canadiens avaient décidé de prendre la route plus au nord jusqu'aux Grands Lacs pour éviter de traverser le territoire des Mandans, n'ayant pas de belle jeune fiancée à leur présenter. Un groupe de guerriers corbeaux les accompagna durant la première semaine du trajet. Ils prirent donc la direction nord en longeant les montagnes et, par la

suite, laissant les Corbeaux, ils se dirigèrent vers l'Est. On en profita pour tuer plusieurs bisons. Nos Canadiens firent des « conserves » dans des peaux racornies, comme ils l'avaient appris chez les « Sioux ».

Une semaine après avoir quitté les « Crows », ils tuèrent un ours au bord d'une rivière et s'activèrent à abattre quelques antilopes pour se faire du pemmican afin d'augmenter leur réserve. Ils firent également une bonne provision de poissons séchés. Leur équipement redevenait complet et il leur restait suffisamment de poudre et de munition pour le reste du voyage. L'usage des arcs et flèches qu'ils portaient toujours en bandoulière leur avait permis d'économiser beaucoup sur ce point. Les chevaux étaient en pleine santé et on s'appliquait à changer, en succession, leur travail. Chaque cheval avait dû porter l'équipement et servir de monture à tour de rôle; de sorte qu'aucun ne s'était fatigué plus que l'autre. Où que tous étaient aussi fatigués les uns que les autres; avait fait remarquer Flammèche.

Lorsqu'ils furent prêts à lever le camp, ils aperçurent des « sauvages » qui les observaient du haut de la dénivellation de la rivière. Enfourchant leurs montures suivies des chevaux de trait, ils montèrent tranquillement à leur rencontre. Ces Indiens ressemblaient beaucoup aux Corbeaux qu'ils venaient de quitter et étaient tout aussi accueillants. Les signes d'usage de paix furent échangés et nos Canadiens apprirent qu'ils se tenaient devant une « bande » de Pieds-Noirs. Ils vivaient, eux aussi, de la chasse de bison, mais ne se limitaient pas à les chasser seulement « à la course ». Ils employaient deux autres « techniques »; soit 1) les faire tomber d'une falaise en les y poursuivant ou 2) en s'approchant du troupeau, cachés sous une peau de bison, pour abattre les sentinelles l'une après l'autre sans faire fuir la masse du troupeau. C'est de cette dernière technique d'abattre les sentinelles dont se serviront les « chasseurs de bison » du Far West américain, pour réussir à anéantir presque tous les bisons de l'ouest en une trentaine d'années.

Pierre et les trois Montagnais n'eurent aucune difficulté avec la langue des Pieds-Noirs; elle se rapprochait beaucoup de la langue Crie. Les Indiens les accompagnèrent vers l'Est, durant deux semaines. Les deux groupes chassèrent ensemble et les « Blackfoot », leur expliquant quels bisons étaient des sentinelles d'un troupeau, furent étonnés de l'efficacité des tirs des Canadiens. Ceux-ci n'avaient pas besoin de se couvrir d'une peau, puisqu'ils n'avaient pas à se rapprocher jusqu'à inquiéter le troupeau chassé. Les Pieds-Noirs quittèrent les Canadiens lorsqu'ils arrivèrent à une rivière qui coulait vers le sud. C'était là, le

Missouri, qui était déjà connu depuis longtemps et qu'ils avaient traversé à l'aller, plus au Sud.

De cette rivière à la suivante qu'ils rencontrèrent sur leur route, il se passa trois autres semaines et la rivière qu'ils atteignirent fut le haut Mississippi. Durant cette période, ils sont agréablement surpris de rencontrer des Sioux qui reconnaissent les boucliers que nos voyageurs portent à leur bras. Ils sont accueillis comme des « frères » partout où ils passent jusqu'à leur arrivée aux rives du Lac Michigan, à la mi-septembre. Sur la rive du lac, ils croisent deux Indiens winnibagos qui leur apprennent n'être qu'à deux jours de cheval, au sud de la Baie des Puants. Ils décident d'y faire escale et obliquent vers le nord.

Arrivés au centre d'habitations créées par Charles-Michel de Langlade à la Baie Verte, ils veulent s'y reposer, et transigent ce qu'ils peuvent de leurs biens pour refaire leur provision de poudre et de munition. Ayant refusé de vendre aucun de leurs chevaux à un marchand anglais du nom d'Alexander Henry, qui avait beaucoup trop insisté à leur goût, ils décident de ne pas rester très longtemps à cet endroit et s'éclipsent très tôt le matin du troisième jour. Henry n'avait pas du tout plu au jeune Pierre. Vers la fin des négociations le marchand s'était exclamé :

— J'ai besoin de vos chevaux et soyez assuré que je vous obligerai bien à me les vendre ! avait-il dit, d'une voix autoritaire.

Une fois de plus, Pierre oublia l'enseignement de son oncle Joseph.

— Vous allez nous y obliger ! éclata-t-il en s'approchant du marchand. Quinze tribus de « sauvages » n'y sont pas parvenues, et vous, le Britannique de mes deux, vous allez nous y obliger ? Montrez-moi tout de suite comment vous allez faire ça, lui jeta-t-il au visage.

Henry se rendit compte que des intonations « autoritaires » accompagnées d'airs de grandeur ne suffisaient pas pour impressionner ce jeune Canadien habillé en « sauvage ». Jetant un regard inquiet autour de lui en déglutissant, il décida de pivoter et retourner à son campement près du lac. Il n'était pas question qu'après avoir échappé à un massacre par les Indiens, trois ans auparavant, il se fasse exterminer aujourd'hui, par un jeune Canadien imperméable à la « supériorité » britannique.

Les quatre compagnons, ne voulant pas risquer de semer la pagaille chez les colons amis de Langlade, surtout si jamais on leur volait des chevaux, partirent le lendemain matin.

Une semaine plus tard, parvenus à contourner les marais au sud du lac Michigan, ils prennent la direction est jusqu'à la jonction de la rivière Maumee, Ste-Marie et St-Joseph d'où ils étaient partis deux ans plus tôt.

L'accueil de « Petite Tortue » et des Miamis fut des plus chaleureux et nos « Canadiens » purent remettre les six chevaux que le jeune Miami leur avait « prêtés ». Ils éclatèrent de rire devant la figure déconfite de « Petite Tortue » qui dû avouer avoir perdu les deux canots qu'il gardait en « otages ». Pierre et les trois Montagnais lui remirent ses chevaux en échange de la « permission » de se réfugier dans sa tribu pour l'hiver qui arrivait. Ce qui fit évacuer de l'esprit du jeune Miami, la responsabilité de la perte des canots. Ils apprirent que « Fleur du Soleil » avait épousé un guerrier Shawnee et n'était plus chez les Miamis.

Au Printemps, le groupe de « Canadiens » quittèrent leurs amis Miamis et se dirigèrent vers le pays des Lenapes, appelés « Les Loups » par les Canadiens et « Delawares » par les Anglais. Ils disposaient toujours de leurs quatre chevaux des « Grandes Plaines » et « Petite Tortue » leur avait fait cadeau de deux chevaux additionnels pour porter leur bagage. Ils suivirent pendant une semaine la rivière Maumee et la quittèrent lorsqu'elle obliqua vers le nord-est, continuant leur route vers l'est, ils atteignirent la rivière Sandusky trois semaines plus tard. La région était giboyeuse et les Indiens qu'ils rencontraient étaient soit amicaux ou indifférents, sans jamais être agressifs, grâce à ces boucliers sioux qu'ils portaient toujours à leur bras gauche. Ils s'installèrent près de cette rivière et y demeurèrent cinq semaines. Ayant gardé leur habitude de se construire une « longue-maison », souvent des « sauvages » venaient s'y arrêter et restaient quelques jours avec eux. Personne ne leur contestait le droit d'y être installés. À la fin mai, ils repartirent toujours vers l'est et prirent trois autres semaines à atteindre la rivière Ohio. Ayant trouvé un gué, ils traversèrent et s'installèrent sur la rive Est, à l'embouchure d'une petite rivière qui se jetait dans l'Ohio.

Début juin ils étaient déjà prêts pour y passer l'hiver. Ils en avaient un peu assez de voyager. L'endroit s'avérait bon pour la chasse, la pêche et la trappe des castors. Ils ne pouvaient demander mieux et... ne le firent pas. Parfois des « voyageurs » descendant la rivière, s'arrêtaient et achetaient le pemmican qu'ils produisaient assidument, ou le poisson qu'ils pêchaient chaque jour. Leur vie prenait l'allure d'un régime assez routinier. À l'automne ils commencèrent à fabriquer et installer leurs pièges sur quatre lignes de trappes attribuées

à chacun. Ils accumulèrent une très bonne quantité de fourrures durant la saison hivernale. Au printemps de 1767, ils reprirent la direction vers le nord-est et atteignirent le fort Pitt. Celui-ci venait d'être remis aux colons par les militaires anglais et ils purent y vendre leurs fourrures avec profit.

Redescendant vers le Sud, ils rencontrent une tribu Lenape (Delaware) qui les reçoit chaleureusement. Le fait qu'un Canadien français faisait partie du groupe aida les Lenapes à accepter les Montagnais. D'ailleurs, le chef de cette tribu était un sage qui ne cessait de promouvoir la « bonne entente » entre les hommes, qu'ils soient Amérindiens ou Blancs. Son nom était Koquethagechton; les Anglais l'appelaient "White Eyes". Lors de leur rencontre, le chef Lenape était âgé d'environ 36 ans. Il avait participé à l'attaque du fort Pitt et à la bataille de Bushy Run. La raison qui l'y avait poussé était simplement de protéger son territoire de l'incursion des colons anglais. Pierre avait maintenant atteint l'âge de 19 ans.

Malgré cette défaite de Bushy Run, la révolte de Pontiac avait stabilisé la situation. Les territoires indiens étaient dorénavant, officiellement, « tabou » aux colons anglo-américains. Par contre, ce « officiellement » ne signifiait pas que, dans les faits, les colons cessèrent de s'accaparer des territoires indiens. Mais ils durent y mettre « la forme » dans la région des Lenapes. Même les « Paxton Boys » de Philadelphie, tellement braves contre des Indiens amicaux christianisés, n'osèrent pas se présenter aussi loin dans l'Ouest. À la fin de la guerre, « White Eyes » avait changé de tactique et avait entrepris de négocier avec les colons, devenant ainsi un intervenant de plus en plus important lors de négociations avec les autorités.

Les Canadiens, assis près du chef qui fumait sa pipe en leur compagnie, écoutèrent attentivement les paroles de « White Eyes ».

— Mes amis, commença-t-il, vous êtes parmi nous depuis deux mois et vous semblez vous y plaire. J'ai remarqué que mes guerriers vous apprécient énormément et qu'aucun ne semble avoir de réticence à votre séjour parmi nous. Je veux connaître votre opinion sur la possibilité que la tribu des Loups vous adopte comme membres de ses guerriers. Et il mit sa pipe à sa bouche, attendant une réponse.

Les quatre amis se regardèrent les uns les autres et continuèrent de fumer leur pipe, plongés dans une sérieuse réflexion. Aucune réponse ne vint pendant les quinze minutes suivantes. Pierre releva la tête.

— Ce serait un grand honneur pour moi d'être adopté par les Lenapes, répondit-il.

— Je suis déjà guerrier des Montagnais, des Miamis et des Sioux, remarqua Maska. Je n'ai point d'objection à devenir un guerrier des Loups, ajouta-t-il.

— Parti depuis quatre ans, j'espérais retourner bientôt à ma tribu, les Montagnais, dit La Loutre; mais le « Maître de la vie » décide de me proposer une voie différente aujourd'hui. Je ne peux m'objecter à sa décision, dit-il.

— Je serai heureux d'être un guerrier d'une tribu aussi importante que celle des Loups, dit simplement Flammèche.

— Hugh ! dit « White Eyes »; je vais rassembler le conseil et leur en faire la proposition. J'aurai leur réponse dans quelques jours, termina-t-il, en remettant sa pipe à la bouche.

Trois jours plus tard, nos amis apprenaient que le conseil avait accepté avec joie, la proposition du chef; mais avait émis une condition : Les Canadiens devenaient les « bras droits » de White Eyes dans sa politique de négociation. Pierre comprenait maintenant pourquoi le chef tenait tant à faire d'eux des Lenapes. Renommés pour avoir traversé tout le continent, ils serviraient de messagers et de témoins aux transactions politiques du chef. Ayant expliqué la situation à ses compagnons, ils établirent leur propre condition que Pierre présenta au chef.

— White Eyes est un chef d'une immense sagesse, commença Pierre dans sa négociation. Il pourra se servir de notre expérience avec un grand nombre de tribus pour aller proposer ses opinions aux différents autres chefs de l'Ohio ainsi qu'aux blancs. Après concertation, nous voudrions proposer au chef quelque chose qui améliorerait de beaucoup le bien-être de sa tribu.

— Que veut dire mon jeune guerrier canadien ? demanda White Eye.

— Nous proposons au chef que la tribu ne fasse plus la traite avec les marchands anglais qui apportent toujours de l'eau de feu aux guerriers Lenapes. Nous proposons que ce soit nous qui portions vos fourrures chez les marchands de Philadelphie, de sorte que nous en tirions un prix de beaucoup supérieur. Nous vous rapporterions l'argent ou les marchandises que vous nous commanderiez. Les messages que le chef voudrait envoyer aux autorités anglaises seraient ainsi délivrés sans publicité indue; nous ne serions que des trappeurs ordinaires venant vendre leurs fourrures.

— L'idée est excellente ! approuva le chef. C'est ainsi que ce sera, décida-t-il.

Une semaine plus tard, un grand Pow Wow fut organisé pour l'adoption du Canadien et de ses trois amis montagnais. À la fin de la soirée, la tribu s'était enrichie de quatre nouveaux guerriers qui avaient l'expérience et la notoriété d'avoir traversé tout le continent jusqu'aux Montagnes brillantes. L'engagement actif allait durer 11 ans.

Chapitre 36

Nouvelle vie

Déjà, à la fin de la guerre en 1763, on publia un pamphlet à Londres invitant les Anglais à venir s'installer sur l'Ohio en Amérique du Nord. Et pourtant la région appartenait aux Amérindiens selon les lois britanniques. On planifiait l'avenir, semble-t-il. On « organisait » et distribuait le territoire anglais sans tenir compte des Indiens. Dix ans plus tard, on n'avait pas encore réussi à s'approprier du territoire, mais la volonté de l'occuper s'accroissait. Il était maintenant d'usage d'envoyer des « trappeurs » chasser dans une région appartenant aux Indiens, pour en connaître la valeur des terres. C'est ce que faisait Washington et d'autres spéculateurs terriens. En 1768, les Iroquois vendent les terres au sud de l'Ohio (Traité de Stanwix) aux Anglais. Les autres tribus refusent d'endosser cette vente et défendent leur droit de chasse sur ce territoire. Une coalition est organisée à cette fin, dirigée par les Shawnees.

L'année suivante, en 1769, le gouverneur de Virginie s'appelle Lord Botetourt. Il est populaire chez les colons. Le 1^{er} mai de cette année-là, Daniel Boone accompagné d'un nommé Finlay, mène une expédition au Kentucky. Lorsque Boone et John Stuart (son beau-frère) chassent le long de la rivière Kentucky, ils sont capturés par les Shawnees et se font confisquer leurs fourrures obtenues illégalement en violation du traité de 1761. De retour à leur camp, ils le trouvent vandalisé et abandonné par Finlay qui est reparti en Caroline du Nord. Restant sur place, Boone et Stuart, rejoints par Squire Boone, frère de Daniel, y chassent jusqu'en 1771, où leurs fourrures sont confisquées, cette fois-ci par les Cherokees, à Cumberland Gap. Ils retournent chez eux aux printemps, les mains vides. Par contre, ils rapportent la description d'une contrée paradisiaque.

En 1771, Lord Dunmore succède à Botetourt. C'est un homme suffisant et autoritaire. Il se fait rapidement détester par la population; mais ses visées territoriales concordent avec celle des autorités de

Londres; il veut s’emparer des territoires indiens et il allait prendre les moyens pour y arriver.

Cinq ans après avoir été promus guerriers de la tribu Lenape, nos quatre « Canadiens » avaient visité toutes les tribus de l’Ohio. Tous les chefs connaissaient ces guerriers qui avaient traversé le continent jusqu’aux Montagnes Rocheuses, pour revenir s’installer dans la région du fort Pitt et participer à plusieurs combats contre les envahisseurs anglo-américains.

Le chef « White Eyes », jusqu’à ce moment-là, défendait la position britannique décrite dans la « Proclamation de 1763 » qui garantissait le « tabou » du territoire des Delawares comme le stipulait le « Traité de Easton » de 1758. Ses quatre « bras droits » couraient partout sur ce territoire pour tenir une certaine cohésion contre les tentatives de particuliers et de certains marchands tentant d’envahir leur terre. Ceux-ci effectuaient plusieurs attaques contre les villages indiens malgré la proclamation britannique. Lors de ces attaques, les quatre Canadiens conduisaient des guerriers en représailles contre les responsables. Évidemment, en Pennsylvanie, on relatait ces représailles comme étant des attaques initiales des « sauvages » contre les blancs. La technique de combat de Pierre, maîtrisée également par ses trois compagnons, laissait les autres guerriers pantois lorsqu’ils avaient l’occasion d’y assister. Ils étaient abasourdis par la vitesse d’exécution de cette façon de combattre au tomahawk et couteau de chasse, qui permettait de se débarrasser de trois, quatre ou même cinq adversaires, dans une sorte de danse fluide quasi impossible d’arrêter.

À partir de 1772, « White Eyes » dut se rendre à l’évidence qu’on ne pourrait jamais arrêter l’afflux de colons anglais sur son territoire. Il améliora alors sa politique pour tenter de s’entendre avec les colons et les marchands anglo-américains.

— Plus nous défendons notre terre contre les envahisseurs qui tuent les nôtres, plus les Anglais nous accusent de massacrer des blancs, dit-il à Pierre devant le feu au centre de sa longue-maison. Il me faut trouver une autre façon que les armes pour contrôler la situation.

— Le chef « White Eyes » doit savoir depuis longtemps que l’intérêt des Indiens n’a aucune valeur aux yeux des Anglais. Ils ne cesseront jamais de vous attaquer avant de vous avoir expulsés ou assassinés pour s’emparer de votre territoire.

— Hugh, je sais; mais que pouvons-nous faire d’autre que de tenter d’établir une entente, valable aux yeux de tous, qui serait respectée ?

Pierre réfléchissait sans ajouter un mot.

— Comment se fait-il que chez nous, au Canada, les mêmes problèmes ne se posent pas ? demanda Flammèche, qui fumait près d’eux.

— La différence est chez les colons, répondit Pierre. Les Canadiens ne tentent pas de voler des territoires aux Indiens. Ils demandent la permission avant de s’installer. Un respect mutuel existe entre les deux peuples.

— Je pense que cela est dû au fait que la population est moins nombreuse, expliqua « White Eyes ». Cela ne durera certainement pas. Bientôt l’immigration des Anglais causera le même problème chez vous, acheva-t-il.

— Peut-être, dit Pierre, mais une chose est certaine, les Canadiens-français ne massacreront pas les femmes et les enfants des villages pendant que les guerriers sont partis à la chasse.

— Pourrais-tu me trouver des hommes assez importants à Philadelphie avec qui je puisse négocier ? demanda le chef au jeune Canadien.

— Je vais essayer. Récupérons toutes les peaux disponibles pour me permettre de me rendre là-bas. Au retour, j’aurai la réponse, promit Pierre.

Les quatre « envoyés secrets » du chef Delaware mirent assez longtemps avant de revenir de leur mission. Ils avaient eu des difficultés à trouver l’honnête homme qu’ils recherchaient. Finalement, leur choix tomba sur un certain Andrew Lewis de « West Virginia ». Pierre expliqua au chef que son choix n’était pas basé sur l’honorabilité de l’homme, mais sur le fait qu’il devenait une figure importante dans la société anglo-américaine. Si le chef parvenait à se l’attacher, les Delawares seraient sous sa protection.

— Je dois dire au chef « White Eyes » que je ne peux rien garantir sur cet homme, sauf qu’il est important. Je ne crois pas qu’il ait une parole plus droite que les autres anglo-américains, termina-t-il.

— Nous devons faire en sorte qu’il défende nos positions. Si nous ne réussissons pas, les Delawares iront s’installer plus à l’Ouest, dit le chef des Loups.

L’année suivante, en 1773, Daniel Boone avec 50 immigrants tente de s’installer au Kentucky. Le 9 octobre, son fils James (16 ans) et Henry Russell (17 ans) avec un petit groupe de colons sont capturés par des Delawares, Shawnees et Cherokees et mis à mort. Aucun ne fut scalpé. On racontait que le jeune James Boone avait reconnu un Indien qui venait souvent chez son père.

Suite à l'événement, Daniel Boone et ses colons avaient fui le Kentucky et la nouvelle du massacre était dans tous les journaux de décembre en Pennsylvanie. Pierre revenant de la vente des fourrures avec cette nouvelle, fut renvoyé en mission pour apporter un message du chef « White Eyes » au gouverneur John Murray, Earl de Dunmore.

— Vous me dites, Monsieur Lefebvre, que ce ne sont pas les Delawares qui ont tué les jeunes Boone et Russell, dit le gouverneur; mais comment puis-je vous croire, l'affaire est connue dans toute la Virginie ?

— My lord, répondit Pierre; c'est assez facile de le comprendre. Selon la nouvelle, personne n'a survécu au massacre et les Indiens n'ont pas l'habitude de fournir des "scoops" aux journaux. Alors qui a pu fournir cette nouvelle aux journaux, que le jeune Boone avait reconnu un Indien, sinon les coupables ?

— Très pertinente, votre remarque, dit Murray. Et vous me dites que les Delawares, les Shawnees et les Cherokees ne veulent pas la guerre et ne s'en tiennent qu'aux lois en vigueur ?

— Ils s'en tiennent au traité de Easton et à la proclamation de 1763; Monsieur, dit Pierre.

— Donc, ils sont favorables aux « Loyalistes » et n'appuient pas les dissidents ? demanda Dunmore.

— Ils appuient l'autorité britannique, confirma le jeune Canadien.

— Dans ce cas, dites au Chef « White Eyes » que je m'occupe de protéger sa tribu et son territoire, termina le gouverneur.

« White Eyes » fut soulagé d'apprendre l'appui du gouverneur Dunmore. Mais ses inquiétudes revinrent rapidement, lorsqu'il apprit que ce même gouverneur organisait une milice pour contrer les massacres de colons perpétrés par les « sauvages ». L'un de ces massacres l'inquiétait énormément. On disait que les Shawnees avaient tué Guy Meeks et Harkness et avaient saisi les biens d'un certain Martin d'une valeur de 200 livres en les accusant d'être Virginiens, tout en laissant passer sans problèmes un nommé Ellis de Pennsylvanie. Il semblait bien que les Anglo-américains se volaient entre eux et jetaient le blâme sur les Indiens Shawnees. Il réunit ses quatre « bras droits » pour s'assurer de bien posséder toutes les informations.

— Comment comprendre la mise sur pied d'une milice contre les Indiens après la promesse du gouverneur ? demanda-t-il.

Les quatre « Canadiens » fixaient le feu en réfléchissant.

— Les Anglais ont tous la langue fourchue, avançâ La Loutre.

— Mais ils n’agissent jamais sans avoir une raison, ajouta Maska.

— Et cette raison est toujours basée sur ce qu’ils appellent la « Politique », termina Flammèche. Mais dites-moi ce qu’est la « Politique », demanda-t-il.

— La « Politique » est la façon de convaincre les gens pour arriver à ses fins et garder le pouvoir, expliqua « White Eyes ». Elle se base sur le mensonge et la manipulation, au lieu du mérite, pour diriger.

Chapitre 37

La « politique » anglo-américaine

Le silence s'installa encore une fois. Pierre qui n'avait pas encore parlé énonça :

— Nous sommes tous d'accord pour dire que les Anglais ne prennent jamais en considération le côté amérindien dans leur « politique »; mais je me rappelle qu'au Canada, mes oncles affirmaient que mon grand-père racontait qu'à son époque, les Anglais s'étaient servis des Iroquois pour combattre les Français. Nous savons qu'actuellement, les treize colonies sont bouleversées par l'augmentation des dissidents aux politiques britanniques. Lors de mon dernier voyage, j'ai remarqué que ces dissidents se manifestaient ouvertement et que les échauffourées avec les soldats devenaient de plus en plus fréquentes. Peut-être veulent-ils employer le même stratagème ?

— Qu'est-ce qui motive ces dissidents ? demanda « White Eyes ».

— On m'a expliqué que c'était à cause d'une taxe qui ne s'appliquait qu'aux colons des treize colonies, répondit Pierre.

— Et ces colons sont les mêmes que ceux qui veulent s'installer sur nos terres ? s'enquit le chef.

— Les mêmes, dit Pierre.

— Donc, ils n'acceptent pas la proclamation de 1763 et se rebellent devant les autorités britanniques au sujet d'une taxe. Ce serait là, la situation devant laquelle se retrouve Dunmore qui est un « Loyaliste », acheva-t-il pensivement. Crois-tu que l'opposition des dissidents pourrait s'amplifier ? demanda-t-il à Pierre.

— L'intensité des manifestations augmentait chaque jour lorsque j'étais là, répondit-il. La révolte gronde là-bas, termina-t-il.

— Et tu m'as bien dit que Dunmore nous protégerait parce que nous appuyons les « Loyalistes », continua le chef.

— C'est bien ce qu'il m'a dit, répondit Pierre.

— Dunmore veut donc nous placer entre les « Loyalistes » et les rebelles. Tu as raison; il se sert de nos réactions armées contre les attaques des colons pour justifier sa milice formée de ces mêmes colons, qu'il va envoyer contre nous. Nous serons les « dindons de la farce » qui combattons, seuls, contre les rebelles. Si nous battons les rebelles, la révolte sera terminée et si les rebelles nous battent, notre territoire leur reviendra. Quelle qu'en soit l'issue, il en sort gagnant. Est-ce que tu comprends mieux ce qu'est la « Politique » maintenant ? demanda-t-il à Flammèche.

— Une telle piste de lièvre qui se change en piste de loup pour devenir une piste d'ours suivie d'une transformation en trace d'écureuil m'est assez difficile à suivre, chef, répondit le jeune Montagnais.

Les cinq hommes se remirent à fumer en silence.

— Vous allez partir demain, chez chacune des tribus de la coalition. J'organise une réunion du conseil pour prendre les dispositions nécessaires devant cette menace de la politique britannique, annonça-t-il.

Au printemps de 1774, des messagers indiens arrivèrent chez « White Eyes » pour lui annoncer que trois groupes de colons s'installaient dans l'Ohio. Le premier, commandé par le Capitaine Michael Cresap se trouvait à l'embouchure du « Middle Island Creek ». Un certain Ebenezer Zane menait un autre groupe à l'embouchure de « Sandy Creek » et George Rogers Clark, 22 ans et frère aîné de William Clark de la future expédition Lewis et Clark, regroupait un plus grand nombre de colons à la rivière « Little Kanawha ». Le chef Delaware comprit que Dunmore mettait sa « politique » en marche. Les Indiens ne pouvaient pas rester sans réagir. « White Eyes » sentait qu'il était manipulé, mais se savait coincé. Les colons comprenaient, eux aussi, que les « sauvages » ne pouvaient pas rester inactifs et comme aucun d'entre eux n'avait l'expérience du combat, ils demandèrent au Capitaine Michael Cresap, 32 ans, de les commander. Tous se réunirent à Zanesburg où était le groupe d'Ebenezer Zane. Ils étaient prêts à se battre pour le territoire convoité. « White Eyes » décida de demander l'aide du Capitaine John Connolly, commandant du fort Pitt.

Celui-ci fit parvenir un message aux colons leur intimant de demeurer à Zaneburg pendant qu'il attendrait des ordres de Dunmore. Le message qu'il fit suivre à Cresap fut que les Indiens avaient signifié qu'ils allaient déclarer la guerre; ce qui était totalement faux. Le 26 avril, Cresap lut à haute voix la missive du Capitaine Connolly aux

colons. Ils décidèrent ce jour-là de déclarer la guerre aux Indiens. Le lendemain, ils aperçurent un canot qu'ils pourchassèrent durant 15 miles et attaquèrent à Pipe Creek, tuant ses deux occupants. S'attendant à une contre-attaque à cet « exploit », les « frontiermen » se réfugièrent au vieux fort de Redstone.

Tout de suite après cette attaque de Pipe Creek, les colons massacrèrent la famille d'un chef iroquois nommé « Logan », de la tribu des Mingos. Ce chef, jusqu'à maintenant, avait toujours démontré ses intentions pacifiques envers les colons. Voici la description de cet autre « fait d'armes » remarquable qu'en reçut « White Eyes ».

Le 30 avril, soit 3 jours après l'attaque à Pipe Creek, un groupe de chasseur Mingos se rend au poste de traite de Joshua Baker, à Yellow Creek, qui vendait, entre autres, du rhum. Le groupe comprend le jeune frère du chef Logan et deux de ses belles-sœurs dont l'une est enceinte et accompagnée d'une petite fille. La femme enceinte était l'épouse de John Gibson, un vétéran britannique de la guerre de la conquête et de la rébellion de Pontiac, où il avait été capturé par les Lenapes qui l'avaient adopté. Lorsque le groupe d'Indiens se rendit à l'intérieur du poste, une trentaine de « frontiermen », commandés par Daniel Greathouse, se jetèrent sur eux, n'épargnant que la petite fille. Une douzaine d'Indiens furent massacrés.

Lorsque le chef Logan apprend ce massacre, on lui affirme que Cresap en était le responsable, même si plusieurs, incluant Clark, connaissaient la vérité. Personne ne rectifia l'opinion de Logan qui devint aussitôt l'ennemi juré de Cresap qui, lui, représentait l'autorité du gouvernement. Les Iroquois, auparavant responsables des problèmes des Shawnees à cause de la vente du territoire de l'Ohio, devenaient maintenant leurs alliés dans la guerre contre les rebelles américains.

Le soir, autour du feu, « White Eyes » dit à ses amis canadiens :

— Les Mingos se sont joints à nous contre les rebelles, annonça-t-il.

— Il semble que la politique du gouverneur Dunmore réussisse, remarqua Pierre en portant sa pipe à la bouche.

— Il semble bien, acquiesça le chef. J'ai reçu une lettre du chef Logan que je dois remettre au commandant du fort Pitt.

— Connaissez-vous le contenu de la lettre ? demanda Pierre.

— Le voici, répondit le chef :

**« Au commandant du fort Pitt le capitaine Connolly,
à Monsieur McKee et Monsieur Croghan.**

Frères !

Nous avons reçu la teneur de vos discours des mains du chef « White Eyes ». Pour les dires de Monsieur Croghan et McKee, nous les considérons comme des mensonges; et peut-être que votre discours à vous est aussi un mensonge. Mais comme c'est la première fois que vous vous adressez à nous, nous allons vous écouter en espérant que vous vous tiendrez plus près de la vérité que ce que nous entendons habituellement des blancs. Pourquoi avez-vous tué ma famille à Yellow Creek ? Vous avez déjà tué des miens à Coneestoga et j'ai pardonné. Mais vous avez recommencé à tuer des miens et, cette fois-ci, je vais faire vengeance. Sachez que les autres Indiens ne crient pas vengeance; je suis le seul à être furieux.

Chef John Logan ».

— Ce chef iroquois tente de déresponsabiliser les autres tribus de ce qu'il projette; mais cela ne changera en rien les visées de Dunmore. Les colons vont continuer d'attaquer nos forces avec de plus en plus d'intensité. Le but de Dunmore est de diminuer les forces des rebelles, advenant une révolte générale contre les soldats britanniques, ajouta le chef. Pierre, demain tu iras porter cette lettre du chef Logan au commandant du fort Pitt, termina-t-il.

— Je ne crois pas que j'aurai à attendre une réponse, dit Pierre.

— Non, dit le chef; mais si Connolly te demande ce que nous en pensons, dis-lui que nous voulons la paix. Nous n'avons pas encore vraiment réagi aux attaques des colons jusqu'ici. Il faut qu'il réussisse à arrêter ces attaques rapidement. Assure-toi qu'il le comprenne.

— Ce sera fait, répondit Pierre.

Suite à ces échanges avec les Lenapes (Delawares), le gouverneur Dunmore, sous le douteux prétexte du massacre de Yellow Creek, puisqu'il avait été l'acte de colons, prit le commandement d'une expédition contre les « sauvages » de la vallée de l'Ohio. Il sépara ses troupes en deux parties. Il fit partir l'une, de 1 700 hommes, du fort Pitt, dont il prit le commandement et l'autre, sous le commandement du Colonel Andrew Lewis, qu'il fit partir de « Camp Union ». Les deux

principaux supposés protecteurs de « White Eyes » s'avançaient à la tête de deux armées contre les tribus de l'Ohio.

Le 30 septembre, Dunmore arrive au fort Fincastle qu'il venait de faire construire à Zanesburg. Andrew Lewis, quant à lui, se rendit à la source de la rivière Kanawha où il établit la fortification de « Camp Pleasant ». Le 9 octobre, Dunmore envoya l'ordre à Lewis de traverser l'Ohio et de le rejoindre pour attaquer les Shawnees.

Avant qu'il puisse traverser, les Shawnees, sous les ordres du chef « Cornstalk », lancent l'attaque avec un nombre inférieur de guerriers. La bataille dura toute la journée et se solda par 75 miliciens de tués, incluant le frère de Lewis, et 140 blessés. Les guerriers de la coalition perdirent 40 tués avant de retraiter de l'autre côté de l'Ohio suite à une attaque de flanc menée par le capitaine George Mathews. Les Indiens avaient retraité, croyant que c'était le renfort ennemi de 1 700 hommes, mené par Dunmore, qui arrivait. Plus tard, les deux groupes de miliciens de Dunmore réunis s'avancèrent jusqu'à 8 miles du village shawnee de « Pickaway plains ». Ils y rencontrèrent le chef « Cornstalk » pour négocier la paix.

Le traité du Camp Charlotte daté du 19 octobre 1774, faisait accepter aux Shawnees de ne plus chasser au sud de la rivière Ohio et de cesser de harasser les voyageurs sur ladite rivière. Le chef Logan ne se présenta pas aux négociations, se contentant de se faire représenter. À ses yeux, sa vengeance personnelle n'entraînait pas dans les pourparlers de paix. Lorsqu'il reprit ses représailles, cela fut considéré comme un « bris du traité » et le Major William Crawford attaqua son village de Seekunk avec 240 soldats et le fit disparaître de la carte. Ceci conclut la guerre de Dunmore et la paix s'installa. Elle ne dura pas très longtemps parce que le 24 mars 1775, des Shawnees attaquèrent Daniel Boone au Kentucky qui ouvrait la future route « Wilderness road ». Encore une fois, cette attaque laisse à interprétation.

La compagnie Transylvania dirigée par l'ex-juge Richard Henderson, sous le traité de Watauga, avait acheté un vaste territoire des Cherokees qui incluait la majorité du Kentucky et une bonne partie du Tennessee actuel. Mais ce traité était illégal puisque personne d'autre que le gouvernement britannique ne pouvait acheter des terres indiennes selon la proclamation de 1763. Après cet achat, la compagnie Transylvania engagea Daniel Boone pour élargir la piste indienne afin d'y faire passer les « wagons » des colons. Ce projet anti-proclamation est la raison pour laquelle Boone fut attaqué par les Shawnees.

La guerre de l'Indépendance américaine fut déclarée quelque temps plus tard, en mai 1776. Ce fut le signal pour les Shawnees et les Cherokees de déclarer la guerre aux colons de Virginie. Les Indiens n'étaient plus « coincés » pour être les seuls à combattre les « rebelles ». Cette guerre appelée « The Cherokee-American war » ne se terminera qu'en 1794, neuf ans après la fin de la guerre de l'Indépendance américaine, que les « rebelles » avaient gagnée avec l'aide de la France. Cette même France, qui, 25 ans plus tôt, avait refusé d'aider les Canadiens à garder leur pays.

Chapitre 38

La fin de la « nouvelle vie »

On se rappelle qu'en 1774, Pierre avait conseillé à « White Eyes » de se faire ami avec Andrew Lewis. Pierre s'était chargé des différentes communications de son chef au Lewis en question; mais l'homme n'était pas tellement porté à activer le processus. D'autres difficultés politiques se pointaient à l'horizon. « White Eyes » ne l'avait rencontré qu'à la négociation du traité de Camp Charlotte en octobre 1774.

Deux ans plus tard, ce fut le début de la révolution américaine. On nomma Georges Washington commandant général des armées et celui-ci exigea qu'Andrew Lewis soit nommé brigadier général. Sa position l'éloigna, encore une fois, des demandes des Delawares. Lorsqu'il revint sur le problème, ce fut pour signer le « Traité du Fort Pitt » le 17 septembre 1778. Les signataires, pour les Delawares, étaient « White Eyes », Hoppocan (Capitaine Pipe) et John Killbuck (Gelelemend). Pour les Américains, avaient signé : Andrew Lewis et son frère Thomas Lewis. Les témoins furent le brigadier général Lacklan McIntosh, le colonel Daniel Brodhead et le colonel William Crawford. Aux yeux des Delawares, le traité n'était qu'une permission de passage sur leur terre par l'armée révolutionnaire américaine qui voulait aller attaquer Détroit. Le traité reconnaissait les droits territoriaux des Delawares (Lenapes) et les encourageait à s'unir aux autres tribus pour former un quatorzième État américain dirigé par les Lenapes. L'idée était de « White Eyes » lui-même et avait été acceptée ce 17 septembre 1778. Le chef Delaware fut assassiné un mois plus tard, en novembre 1778. Un futur « État américain » n'allait jamais se retrouver aux mains des Indiens.

À la date de cet assassinat, la bataille faisait rage entre les rebelles et les Britanniques. La France venait de se joindre aux rebelles, mais l'issue de la révolution américaine était loin d'être décidée.

— Je suis très heureux du traité que nous venons de signer, dit « White Eyes » à ses compagnons Canadiens assis dans son habitation. Nos terres sont protégées et nous avons la permission des

rebelles d'unir les autres tribus pour former un État. Je pense que vous aurez énormément de chemin à parcourir durant les prochains mois, les informa-t-il.

— Hugh ! énoncèrent les trois Montagnais.

— C'est notre travail, ajouta Pierre Lefebvre.

Dès le lendemain chacun partait vers une tribu avec un « wampum ». White Eyes invitait tous les chefs de la région à un Pow Wow pour la fin de novembre. On allait y établir les bases pour former l'État des Indiens Delawares (qui n'avait rien à voir avec l'État actuel du même nom).

Un mois plus tard, Pierre arrivait pour faire son rapport au chef White Eyes. Il trouva ses trois compagnons assis près d'un feu qui brûlait devant la longue-maison du chef.

— « White Eyes » n'est pas là ? demanda-t-il.

— « White Eyes » a été assassiné hier matin, répondit La Loutre.

— Quoi ? s'exclama Pierre. Par qui ? demanda le Canadien.

— Par des blancs embusqués hors du camp. Lorsque « White Eyes » s'est dirigé vers la rivière, ils ont fait feu. Il fut atteint de cinq balles.

— Et qu'avez-vous fait ? demanda Pierre.

— Nous ne sommes arrivés qu'aujourd'hui, et nous t'attendions. Les assassins se sont enfuis sans être poursuivis par aucun guerrier. Tous attendent ta décision.

— Allons voir là où s'est faite l'embuscade.

Les trois Montagnais l'amènèrent sur le site du meurtre.

— Nous allons chercher une piste et nous partirons aux trousses de ces bandits, décida-t-il.

Ce ne fut pas long avant que nos « coureurs de bois » découvrent là où s'était embusqué le groupe de tueurs. Ils repérèrent onze endroits où l'herbe avait été écrasée par des hommes étendus. La piste qu'ils avaient laissée s'avérait assez facile à suivre; car les assassins étaient chaussés de bottes et non de mocassins.

Revenus au centre du village, Pierre donna instruction à plusieurs guerriers d'aller avertir les autres chefs de l'assassinat de « White Eyes ». Il leur dit qu'il se chargeait lui-même de punir les assassins. Rassemblant leur équipement sur leurs chevaux, les Canadiens partirent en chasse.

Quatre jours plus tard, ils apercevaient, au-dessus d'un petit ruisseau, la fumée du camp des fuyards. Attachant leurs chevaux, ils s'approchèrent en rampant vers leurs proies. La troupe était de douze personnes dont huit portaient l'uniforme des soldats anglais.

Pierre indiqua l'endroit à partir duquel chacun devait attaquer lorsqu'il se jetterait parmi les meurtriers. Les trois Montagnais se retrouvèrent placés de façon à encercler le camp. En attaquant de leurs positions, ils pourraient tuer les Anglais sans se nuire les uns les autres.

Lorsque Pierre vit que ses amis étaient en position, il laissa échapper un cri de guerre effroyable qui figea les soldats occupés à manger ou à fumer. Pierre assomma le premier soldat avec son tomahawk et trancha la gorge de celui assis près de lui. Les autres soldats sortirent de leur surprise et s'élancèrent sur lui. Certains avaient ramassé leur fusil et se préparaient à faire feu quand les trois Montagnais leur tombèrent dessus, à leur tour. Trois autres soldats anglais mordaient la poussière. Et la « danse » commença. Pierre attaqué par un soldat avec une baïonnette, para avec son couteau, s'accroupit sur une jambe et, de l'autre, balaya celles de son adversaire dans un mouvement circulaire. Lorsque le soldat toucha le sol, la fin du pivot du Canadien lui logea le tomahawk dans la tête. Faisant un roulé-boulé Pierre se retrouva près des jambes d'un autre soldat dont il gratifia les tendons d'Achille d'un coup du tranchant de son couteau de chasse suivi d'un coup du tomahawk à l'occiput. Un autre soldat arrivait sur lui, baïonnette en avant. Il lui lança son couteau qui vint se ficher juste sous sa gorge. Lorsque Pierre se releva, aucun anglais n'était debout et les trois Montagnais immobilisaient l'officier de la troupe. Celui-ci n'avait tiré qu'un seul coup de feu de son pistolet en manquant sa cible. Ils attachèrent l'officier à un arbre, sous la garde de Maska, et retournèrent chercher leurs chevaux.

Installés près du feu, ils mangeaient du pemmican sans s'occuper de leur prisonnier. Pierre réfléchissait et se demandait pourquoi des soldats anglais s'étaient permis de tuer « White Eyes ». Cela n'avait aucun sens, « White Eyes » était un allié des Anglais contre les rebelles. Il venait de capituler, c'est vrai, mais après avoir combattu avec les « Loyalistes » pendant des années. L'élimination du chef Lenape par les Anglais était incompréhensible. Il jeta un coup d'œil à l'officier et se promit de lui arracher la réponse.

Après avoir bu le café que les soldats ennemis avaient préparé, les quatre « coureurs de bois » allumèrent leurs pipes et s'allongèrent, les pieds dirigés vers le feu. L'officier anglais se montrait de plus en

plus inquiet à cause de l'inattention qu'on lui portait. Après une heure de ce traitement, il n'y tint plus et demanda, en Anglais, ce qu'on allait faire de lui. Personne ne répondit. Il reformula sa question en Français. Pierre leva les yeux et le regarda fixement. Il lui répondit en Sioux,

— Tu es pressé de brûler au poteau; c'est assez rare chez les Anglais, dit-il.

Le militaire fit signe qu'il ne comprenait pas. Maska lui répéta la « formule » en Miami.

Toujours la même incompréhension de la part du soldat. La Loutre lui dit la même chose en Pied-Noir. Toujours rien. Flammèche dit à ses compagnons en Anglais :

— Cet officier n'a aucune instruction. Il est aussi bête qu'une carpe.

— Vous parlez anglais ! s'écria le soldat.

— Oui, dit flammèche, mais je n'aime pas ça. Connaissez-vous une autre langue ? demanda-t-il.

— Tu l'as bien entendu parler français tantôt, lui dit Pierre.

— C'est vrai ? demanda Flammèche. Je ne l'avais pas remarqué. Il devait avoir un accent exécrable, termina-t-il en continuant de fumer sa pipe.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-il pour la troisième fois.

— Comme je vous l'ai dit tantôt, dans je ne me rappelle plus quelle langue, vous semblez pressé de passer au poteau de torture. Je faisais remarquer que c'était plutôt rare chez les Anglais.

— Torture ? Laquelle ? demanda l'officier.

— Avez-vous une préférence ? s'enquit La Loutre. Je serais heureux de vous satisfaire pour avoir tué mon chef et ami « White Eyes ».

L'officier commença à pâlir un peu.

— Nous sommes les quatre meilleurs amis du grand chef et votre assassinat vous a coûté déjà onze hommes. Curieusement, malgré cela, je ne peux m'empêcher de croire que vous nous êtes encore redevable. Étonnant non ? demanda Maska.

L'officier ne répondit pas, mais avait blanchi un peu plus.

— Qui a donné l'ordre et pourquoi avez-vous assassiné notre chef ? demanda Pierre.

L'officier resta coi.

Maska se leva, trouva quatre piquets solides et en enfonça un premier près du feu. Il fit signe à Flammèche de se coucher les bras et jambes écartées en plaçant un poignet près du piquet qu'il venait de

planter. Il enfonça les trois autres piquets près des chevilles et du deuxième poignet du Montagnais. Ensuite, il revint s'asseoir près du feu. Ce fut alors La Loutre qui se leva, alla chercher des liens en cuir qu'il installa à chacun des piquets avant de retourner s'asseoir près de ses amis. Pierre ajoutait des branches au feu en l'attisant, pour faire monter les flammes.

L'officier anglais commençait à avoir des sueurs au front. Les quatre « sauvages » continuaient de fumer tranquillement, semblant attendre qu'il y ait assez de braise dans le foyer.

— Well ! I guess we're ready (Bon ! J'imagine que nous sommes prêts !) dit Pierre en se levant. Les trois Montagnais l'imitèrent et se dirigèrent vers leur prisonnier. Celui-ci se mit à se trémousser comme si ses liens pouvaient simplement tomber.

— Ne m'approchez pas ! cria-t-il.

— Je t'ai posé une question et tu ne veux pas me répondre, lui dit Pierre. Que veux-tu que je fasse ? lui demanda-t-il. C'est toi-même qui demandes à être torturé. Ne t'en prends pas à nous, acheva-t-il en le détachant de l'arbre sans lui libérer les mains. On l'amena près du feu et on le coucha entre les piquets. Les trois Montagnais lui attachèrent les chevilles pendant que Pierre lui mettait son couteau sous la gorge.

— Je vais vous dire tout ce que je sais, dit l'Anglais. Pierre se contenta de le coucher sur le dos et les Montagnais finirent de lui attacher les poignets aux piquets.

— Et comment allons-nous être certains que ce que tu diras est tout ce que tu sais, lui demanda-t-il. J'ai bien peur que tu ne doives passer par ce que nous te réservons.

— Non ! Non ! J'ai reçu l'ordre de mon capitaine et elle venait de plus haut gradé. Les dirigeants de l'armée ont décidé de tuer « White Eyes » pour que tous croient que l'ordre venait de ses ennemis, les rebelles. Ils savent que toutes les tribus, sans exception, vont alors s'allier aux Anglais et reprendre le combat suite à cet assassinat. La vallée de l'Ohio se révoltera contre les Yankees et nous pourrions combattre les rebelles ailleurs, termina-t-il dans un sanglot.

— Décidément, vous ne valez pas mieux les uns que les autres. Tous les Britanniques, rebelles ou pas, sont des bandits hypocrites, sans foi ni loi, dit Flammèche. Je pense de plus en plus à retourner chez moi où les hommes ont de l'honneur, ajouta-t-il.

— Je pense tout comme toi, Flammèche, ajouta Pierre. D'ailleurs, suite à la mort de « White Eyes », plus rien ne nous retient ici. Il est temps que nous nous retrouvions parmi des hommes qui nous ressemblent.

Maska et La Loutre firent un signe d'assentiment.

— Il nous reste, cependant, à juger cet assassin dit Pierre. Flammèche, apporte-moi un morceau assez grand d'écorce de bouleau, demanda-t-il.

Ayant reçu l'écorce, il écrivit avec un morceau de charbon :

« Cet officier anglè, accompagné de onz soldat, s'ait infiltré com un espion et a assassiné le grand chef délaouare « White Eyes ». Nous l'avon poursuivy, jugé, condamné et ecsécuté, lui et sais hommes. Signé : Les quatte bra droi du chef « White Eyes ».

À nos yeux d'aujourd'hui, l'officier anglais n'avait fait que suivre les ordres de ses chefs; mais, pour les Indiens et les Canadiens, cela n'était pas une excuse qu'ils pouvaient prendre en considération; car eux-mêmes ne suivaient toujours que les ordres avec lesquels ils étaient d'accord. Ce qui signifiait, pour eux, que les soldats étaient volontairement coupables de meurtre. Pierre plaça le morceau d'écorce sur le thorax de l'assassin et l'y fixa en lui plantant l'un de ses deux couteaux dans le cœur. Ils éteignirent le feu et s'éloignèrent dans la forêt, en direction du Canada. Leur quête en Amérique du Nord venait de prendre fin.

Le Canadien n'aurait, cependant, pas dû signer l'explication laissée sur place; car les autorités anglaises et américaines connaissaient très bien l'identité des « bras droits » du chef « White Eyes ». Sur le chemin du retour, nos explorateurs rencontrèrent un groupe de réfugiés « Loyalistes » qui se dirigeaient vers « Machiche », près de Batiscan. Nos amis se joignirent à eux et atteignirent Yamachiche au début de l'hiver 1778. Ils y furent reçus par le capitaine Daniel McAlpin qui avait survécu à la bataille de Bemis Heights, l'année auparavant. Avant de capituler, le général John Burgoyne l'avait fait s'échapper avec la caisse de guerre de la troupe et lui avait donné l'ordre de la rapporter au Canada. Les Montagnais se dirigèrent tout de suite vers leur village et Pierre fut reçu, éventuellement, chez un « coureur de bois » nommé François Collard.

Haldimand, alors gouverneur du Canada, se méfie énormément des Loyalistes. Il craint que des espions américains s'infiltreront parmi eux. Le Canada venait d'échapper à une invasion américaine en 1775 et la guerre d'indépendance faisait rage aux USA. Les Britanniques se défiaient constamment des fauteurs de troubles d'outre frontière.

Pour repérer les proaméricains, Haldimand disposait d'un grand nombre d'espions qui circulaient dans les villages du Québec. Les arrestations, sur simples soupçons ou même dénonciations anonymes, étaient fréquentes.

C'est dans ce climat social que Pierre Lefebvre, le Canadien de Batiscan et maintenant de toute l'Amérique du Nord, allait se retrouver. Après trois jours à subir les contrôles et les directives de Conrad Cugy, le seigneur de Yamachiche responsable des réfugiés loyalistes, Pierre décida qu'il ne pouvait supporter de vivre comme un animal d'élevage entre des clôtures et quitta pour Batiscan. Il croyait y retrouver son père Alexis Lefebvre auquel il n'avait écrit qu'une seule fois, l'année suivante de son départ.

Il était maintenant âgé de 30 ans et sa vie allait prendre, pour une deuxième fois, une toute nouvelle direction.

André Lefebvre

Index des illustrations

Chapitre 8 – Le marquis Duquesne

Description : Le Marquis. Duquesne.

Crédit: Bibliothèque et Archives Canada

Lien web :

http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2904827&lang=fre

Chapitre 9 – Habitants canadien français jouant aux cartes

Description : Habitants canadien français jouant aux cartes

Crédit: Bibliothèque et Archives Canada, Acc. No. 1989-524-2

Copyright: Expired

Nom(s) additionnel(s)

Artiste : Krieghoff, Cornelius, 1815-1872.

Graveur : Borum, Andreas, 1799-1853.

Imprimeur : Kammerer, Th. (Thomas), approximately 1848-1854.

Libraire : R. & C. Chalmers (Firm)

Éditeur : R. & C. Chalmers (Firm)

Lien web :

http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2836668&lang=fre

Chapitre 10 – Partie Occidentale de la Nouvelle France

Description : Partie Occidentale de la Nouvelle France ou du Canada.

Artiste : Jacques-Nicolas Bellin (1703–1772).

Date : 1755 (daté)

Dimensions : Height: 17.5 in (44.5 cm). Width: 21.5 in (54.6 cm).

Accession number : Geographicus link: GreatLakes-bellin-1755

Source/Photographer : Atlas Homannianus Mathematic-Historice Delineatus, (Homann Heirs, Nuremberg), 1755.

Lien web :

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:1755_Bellin_Map_of_the_Great_Lakes - Geographicus - GreatLakes-bellin-1755.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:1755_Bellin_Map_of_the_Great_Lakes_-_Geographicus_-_GreatLakes-bellin-1755.jpg)

Chapitre 10 – Fort Saint-Joseph

Description : Fort Saint-Joseph

Date : 17 May 2013, 02:19:42

Source : Own work

Author : Captain Thor

Lien web :

https://en.wikipedia.org/wiki/File:Fort_Saint_Joseph.jpg

Chapitre 11 – La Monongahela à Fairmont en Virginie Occidentale.

Description : La Monongahela à Fairmont en Virginie Occidentale

Date : 19 décembre 2006

Source : Travail personnel (self-made photograph)

Auteur : Tim Kiser (w:User:Malepheasant)

Autorisation (Réutilisation de ce fichier) : I publish this photograph according to the terms of the Creative Commons Attribution Required / Share Alike License 2.5

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Monongahela_River_Fairmont.jpg?uselang=fr

Chapitre 12 – Braddock désarçonné.

Description : Braddock désarçonné. Gravure du XIXe siècle représentant la mort du Major-général Braddock lors de la bataille de la Monongahela.

Date : Juillet 1755

Source : Canadian Military Heritage website

Auteur : Inconnuwikidata:Q4233718

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Braddock's_death_at_the_Battle_of_Monongahela_9-July-1755.jpg?uselang=fr

Chapitre 12 – La défaite du Général Braddock, 1755

Description : La défaite du Général Braddock, 1755 (Bataille de La Belle Rivière).

Artistes : John Henry Walker

Éditeur : 1877-1879

Notice complète : 0002729407

Lien web :

<http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/1958565>

Chapitre 12 – L'armée de Braddock

Description : L'armée de Braddock attaquée par les Indiens et les Français en juillet 1755. Gravure française de la fin du XIX^{ème} siècle.

Date : 1880

Source : bnf

Auteur : Inconnuwikidata:Q4233718

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Destruction_de_l'arm%C3%A9e_de_Braddock_en_1755.jpg?uselang=fr

Chapitre 13 – Le Général Johnson.

Description : Le Général Johnson sauvant un officier français du Tomahawk d'un indien d'Amérique du Nord, 1755.

Date : vers 1764-1768

Auteur : Benjamin West (1738–1820).

Titre : wikidata:Q2285602

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Johnson_saving_Dieskau.jpg?uselang=fr

Chapitre 14 – La traite de la fourrure à Montréal (1)

Description : La traite de la fourrure à Montréal

Crédit : Bibliothèque et Archives Canada, Acc. No. 1990-329-1

Artiste : Reid, G. A. (George Agnew), 1860-1947.

Lien web :

http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2836988&lang=fre

Chapitre 14 – La traite de la fourrure à Montréal (2)

Description : La traite de la fourrure à Montréal

Crédit: Bibliothèque et Archives Canada, Acc. No. 1990-328-1

Artiste : Reid, G. A. (George Agnew), 1860-1947.

Lien web :

http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2836989&lang=fre

Chapitre 14 – Le commerce des fourrures avec les Amérindiens en Nouvelle-France

Description : Les Français installent des postes de traite en Nouvelle-France pour faire le commerce des fourrures avec les Autochtones.

Crédit : Jefferys / [Bibliothèque et Archives Canada](#) / C-007024

Chapitre 15 – Montcalm, Louis-Joseph, marquis de, 1712-1759.

Description : Montcalm, Louis-Joseph, marquis de, 1712-1759.

Crédit : Bibliothèque et Archives Canada, Acc. No. 1991-209-1 / co27665

Artiste : Inconnu.

Lien web :

http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2894528&lang=fre

Chapitre 16 – Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial, Marquis de Vaudreuil (1698-1778)

Description : Pierre de Rigaud de Vaudreuil de Cavagnial, Marquis de Vaudreuil (1698-1778)

Crédit & Mention: Bibliothèque et Archives Canada, no d'acc R3938-1

Achetée en 2000 grâce à une subvention du ministre du Patrimoine canadien en vertu de la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels.

Droit d'auteur: Expiré

Lien web :

http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2895086&lang=fre

→

Chapitre 17 – La bataille des Plaines d’Abraham

Description : Une représentation de la prise de Québec, 13 septembre 1759.

Crédit: Bibliothèque et Archives Canada, Acc. No. R9266-2102 Peter Winkworth Collection of Canadiana

Lien web :

http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=3019077&lang=fre

Chapitre 17 – Bataille des Plaines d'Abraham 1759

Description : Bataille des Plaines d'Abraham 1759

Source de l'image : RÉCIT national, domaine de l'univers social.

Licence : Creative Commons (BY-NC-SA).

Chapitre 17 – Wolfe sur les Plaines d’Abraham

Description : Wolfe sur les Plaines d’Abraham.

Crédit : Bibliothèque et Archives Canada.

Lien web :

http://collectionscanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=genitem.displayItem&rec_nbr=2933739&lang=fre

Chapitre 17 – Fort Duquesne Pittsburgh, Pennsylvania.

Description : Fort Duquesne Pittsburgh, Pennsylvania.

Artiste : Alfred Waud (1828-1891)

Date : 19 November 2004 (original upload date)

Source : The New York Public Library Transferred from en.wikipedia

Author : Original uploader was Great Scott at en.wikipedia

Permission (Reusing this file) : PD-ART.

Lien web :

<https://commons.wikimedia.org/wiki/File:FortDuquesne.jpg>

Chapitre 18 – La mort du Général Wolfe

Description : La mort du Général Wolfe.

Artiste : Benjamin West.

Médium : Huile sur toile.

Date : 1770.

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Benjamin_West_005.jpg

Chapitre 19 – Maison où est décédé Montcalm

Artiste : Frederick Christian Wurtele

Description : "Photograph of the old French house owned by P. Campbell, situated on St. Louis Street, City of Quebec, and since demolished, and the site of the present number 47, St. Louis Street, Quebec."

Date : 1901

Current location : British Library Link back to Institution infobox template
wikidata:Q23308

Accession number : HS85/10/12669

Lien web :

<https://commons.wikimedia.org/wiki/File:47, St Louis Street, Quebec.jpg>

Chapitre 21 – James Murray, Premier gouverneur de la Province de Quebec (1764-1766)

Description : James Murray, Premier gouverneur de la Province de Quebec (1764-1766).

Note : James Murray, by unknown artist, given to the National Portrait Gallery, London in 1942. This set of images was gathered by User:Dcoetzee from the National Portrait Gallery, London website using a special tool. All images in this batch have an unknown author, but there is strong evidence it was first published before 1923 .

Date : circa 1762 (NPG)

Source : National Portrait Gallery: NPG 3122

Source de l'image : James Murray (1770), Bibliothèque et Archives Canada, C-002834, MIKAN 2895908. Licence : image du domaine public.

Propriétaire: maudelabonte

Lien web :

http://images.recitus.qc.ca/main.php?g2_itemId=10593

Chapitre 22 – Le chevalier de Lévis à la bataille de Sainte-Foye

Description : Illustration tirée de l'Histoire de la Nouvelle France d'Eugène Guénin : Le chevalier de Lévis à la bataille de Sainte-Foye.

Date : avant 1900

Source : Eugène Guénin, La Nouvelle-France, Paris : Hachette, 1900, 415 p., orné de 100 gravures & 5 cartes

Auteur : Bombléd

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Histoire_de_la_Nouvelle_France_o82.jpg?uselang=fr

Chapitre 23 – "Bourgeois" W---r, and His Squaw

Description : "Bourgeois" W---r, and His Squaw wikidata:Q18343248

Artiste : Alfred Jacob Miller (1810–1874).

Date : entre 1858 et 1860

Location : Walters Art Museum Link back to Institution infobox template wikidata:Q210081

Accession number : 37.1940.78

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Alfred_Jacob_Miller_-_%22Bourgeois%22_W---r,_and_His_Squaw_-_Walters_37194078.jpg

Chapitre 26 – Little Turtle

Description : Le Chef Little Turtle (Petite tortue)

Date : inconnue

Source : <http://www.army.mil/media/220061>

Author : Unknown wikidata:Q4233718

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Chief_Little_Turtle.jpg

Chapitre 28 – Rivière Maumee

Description : View of the Maumee River from Independence Dam State Park

Date : 25 December 2008

Source :

http://bp3.blogger.com/_xbOeDVAIcrA/SGgvpNQ5vBI/AAAAAAAAACc8/3bdUXmOrW94/s1600-h/IMG_1342.JPG

Author : John A. Good

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Maumee_River_2.jpg

Chapitre 29 – Un groupe d'indiens Sioux

Description : Un groupe d'indiens Sioux

Artist : Charles Deas (1818–1867).

Date : 1845

Current location : Amon Carter Museum of American Art Link back to Institution infobox template wikidata:Q255559

Accession number : Inventory number 1980.42.

Crédit : Amon Carter Museum of American Art, Fort Worth, Texas

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Charles_Deas_A_group_of_Sioux.jpg

Chapitre 30 – Les prairies, Dakota du sud (USA)

Description : Cumulus clouds towering over yellow prairie. At Prairie Wind Overlook, Badlands National Park, South Dakota, USA

Date : 7 September 2006

Source : Image:Cumulus Clouds over Yellow Prairie.jpg

Author : Wing-Chi Poon, colors adjusted by Kjetil r

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cumulus_Clouds_over_Yellow_Prairie2.jpg

Chapitre 31 – Tipi (1)

Description : Original Title: Indian Tepee & Rebel Half Breed

Artiste : Blatchly, William Daniel, 1838-1903.

Information additionnelle : By W.D. Blatchly, lithographed by Toronto Lithographing Co. (unverified). In "The Illustrated War News". Toronto, Apr. 11, 1885, p. 1. (verified)

Source:

<http://peel.library.ualberta.ca/newspapers/IWN/1885/04/11/1/Aro010o.html?query=newspapers%7C11+April%7C%28publication%3AIWN%29%7Cscore>

Lien web :

http://collectionsCanada.gc.ca/pam_archives/index.php?fuseaction=enitem.displayItem&rec_nbr=2933963&lang=fre

Chapitre 31 – Tipi (2)

Description : A Shoshone encampment in the Wind River Mountains of Wyoming, photographed by W. H. Jackson, 1870. See variation from Smithsonian Institution, National Anthropological Archives [#1668] here: [1]

Titre: Shoshoni Indians--Skin tepies [sic]

Date : 1870

Source : <http://loc.gov/pictures/resource/cph.3c15466/>

Artiste : W. H. Jackson

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Shoshoni_tipis.jpg

→

Chapitre 32 – Village Mandan

Description : Un village Mandan représenté par [Karl Bodmer](#).

Note : See source image, just cropped out the huge vanilla area

Date : 27 June 2011

Artiste : Karl Bodmer (1809–1893) Link back to Creator infobox template
wikidata:Q124099

Lien web :

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:A_Mandan_village_0049v.jpg

Chapitre 33 – Les Apsaroke, ou Crows. The Hidatsa

Description: [Illustrations from volume 4 of The North American Indian] : The Apsaroke, or Crows. The Hidatsa (Great Plains North Dakota Montana).

Description par Edward S. Curtis: The oath (Apsaroke) - Hide stretching (Apsaroke) - Hide scraping (Apsaroke) - Packhorse (Apsaroke) - Hunts To Die (Apsaroke) - Fog in the morning (Apsaroke) - An Apsaroke lodge - Apsaroke horse trappings - Apsaroke woman - Apsaroke mother - A young horsewoman - Playmates (Apsaroke) - Bird On The Ground (Apsaroke) - Does Everything (Apsaroke) - A burial platform (Apsaroke) - Scaffold burial (Apsaroke) - The winter camp (Apsaroke) - In the cañon (Apsaroke) - Apsaroke youths - A baby Apsaroke - Sisters (Apsaroke) - Medicine tripod (Apsaroke) - Sweat-lodge (Apsaroke) - Medicine lodge (Apsaroke) - Hunts The Enemy (Apsaroke) - Tobacco ceremonial lodge (Apsaroke) - Tobacco ceremony (Apsaroke) - Apsaroke maiden - Flathead woman (Apsaroke) - The eagle medicine-man (Apsaroke) - The sun dancer (Apsaroke) - "For strength and visions" - The sun dance votary (Apsaroke) - On Top (Apsaroke) - The scout (Apsaroke) - Old Dog (Apsaroke) - Big Ox (Apsaroke) - The lookout (Apsaroke) - Apsaroke camp - Hairy Moccasins (Apsaroke) - Goes Ahead (Apsaroke) - Moving (Apsaroke) - Bull Goes Hunting (Apsaroke) - Approaching winter (Apsaroke) - Spotted Jack-Rabbit (Apsaroke) - The parade (Apsaroke) - Winter hunters (Apsaroke) - A winter day (Apsaroke) - "The chief had a beautiful daughter" - Two Leggings Lodge (Apsaroke) - Site of abandoned Hidatsa village - Sitting Owl (Hidatsa) - Lean Wolf (Hidatsa) - The eagle-catcher - Hidatsa man - Hidatsa bull-boat - Hidatsa mother - White Duck (Hidatsa) - Hidatsa woman - Incense over a medicine bundle (Hidatsa) - Long-time Dog (Hidatsa) - "He perceived an earthen vessel" - Rabbit-Head (Hidatsa) - Holds The Eagle (Hidatsa) - "Crying to the spirits" - In the forest - Mother and

child (Apsaroke) - The mythic stone (Hidatsa) - Home of the water-monster - The mythic tree - Bull Tongue (Apsaroke) - Skins Wolf (Apsaroke) - Young Hairy Wolf (Apsaroke) - Good Bear (Hidatsa)
Original photogravures produced in Boston by John Andrew & Son from 1905-1908.

Seattle : E.S. Curtis, 1909.

SUBJECTS Crow Indians. Hidatsa Indians. Great Plains North Dakota Montana

OBJECT TYPE Collection Image

Photomechanical print

Date : 1908

Source : Northwestern University. Library., Evanston, Ill.

Artiste : Edward S. Curtis (1868–1952).

Lien web :

<https://commons.wikimedia.org/wiki/File:ApsarokaHorse.jpg>

Chapitre 34 – Castle Geyser, Yellowstone (Parc national – USA)

Description : Castle Geyser en éruption. Parc National de Yellowstone, Wyoming (USA).

Date : Photographie prise en 2007-09

Source : Own work

Author: Flicka, Edited (Sharpening - Downsampled) by Arad Mojtahedi.

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Yellowstone_Castle_Geysir_Edit.jpg

Chapitre 35 – Les indiens guerriers de la tribu des Pieds-Noirs

Description : A painting from life by Karl Bodmer of a Blackfoot warrior ca. 1840-1843.

Date : 4 August 2012

Source : Painting 1840-1843

Author : Karl Bodmer (1809–1893) Link back to Creator infobox template wikidata:Q124099

Lien web :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bodmer_-_Blackfoot_Indian,_1840-1843.jpg

Au sujet de l'auteur

Vous dire qui est André Lefebvre?

Comment le pourrait-il?

Il n'est ni son nom, ni son numéro d'assurance sociale, ni sa profession, ni sa race, ni son âge. Il n'est rien de tout cela. Curieusement, personne d'autre ne l'est non plus.

Il est... lui-même. Celui qui a écrit ce livre. Il l'a justement écrit pour connaître QUI il était. Alors s'il vous le dévoilait ici, vous n'aurez plus besoin de lire ce livre et il l'aura écrit pour absolument rien.

Donc, pas question! Si vous voulez savoir qui il est, il vous faudra lire ce bouquin. D'ailleurs vous en trouverez sûrement un avantage, selon lui, car il vous dira également QUI vous êtes. Du moins si vous êtes de sa nation. Sinon, il vous dévoilera comment faire pour découvrir votre identité nationale.

Ne croyez pas que ce soit évident. Au contraire les informations « officielles » sont, la plupart du temps, biaisées et déformées. D'autant plus que, le plus souvent, elles n'ont aucun rapport avec QUI nous sommes. Vous le découvrirez en lisant son histoire.

Son vécu?

Pas meilleur ni pire que toute autre personne. Oui il a voyagé. Oui il a travaillé quelques années sur un autre continent. Oui il a des amis de différentes nationalités et oui il a connu des difficultés; mais rien de pire que tout autre être humain. Et l'ensemble de tout ça à fait de lui CE QU'il est; mais cela n'a rien à voir, ou si peu, avec QUI il est.

A-t-il fait quelque chose d'important dans sa vie?

Effectivement il a fait quatre enfants; trois garçons et une fille. À part cela, la seule chose importante qu'il ait faite, dit-il, est d'écrire ce livre qui l'identifie, ainsi que près de 7 millions de personnes.

Pourquoi a-t-il écrit ce livre?

Excellente question à la quelle il vous laisse répondre. Vous le découvrirez certainement.

Qu'est-ce qui le passionne?

L'histoire et la science.

Communiquer avec l'auteur

Adresse électronique

andre.lefebvre@id-3.ca

Pages dédiées aux livres de cet auteur sur le site web
de la Fondation littéraire Fleur de Lys

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.1.htm>

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.2.htm>

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.3.htm>

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.4.htm>

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.5.htm>

<http://www.manuscritdepot.com/a.andre-lefebvre.6.htm>

Table des matières

Avant-propos.....	11
1. L'enquête	13
2. Le vieux Firpawair.....	17
3. Suite de l'enquête	21
4. La solution.....	27
5. Alexis s'installe	31
6. L'expédition de 1750.....	37
7. Les voisins Cadot	41
8. Ailleurs au Canada	45
9. La partie de cartes	49
10. Le fort St-Joseph	55
11. La malengueulée	59
12. L'embuscade	65
13. La bataille du Lac George	71
14. Alexis LePellé Mezière	75
15. Montcalm, le seul vrai « Man »	83
16. L'autre Marquis; celui de Vaudreuil	91
17. Québec la forteresse.....	99
18. Wolf le vainqueur tué.....	105
19. Montcalm, le vaincu exécuté	113
20. Fort Jacques Cartier	119
21. Le clan Lefebvre à Québec contre Murray.....	123
22. Après la victoire qui confirma la défaite	129
23. Le futur Pierre.....	139
24. La vie de liberté ou « la saga de Pierre Lefebvre »	143
25. La chasse	147
26. La vie « sauvage »	155

27. Trois cultures différentes	159
28. Chez les Myaamiakis	163
29. Nouveau départ	169
30. Les grandes prairies	177
31. Où se diriger maintenant ?	185
32. D'origine inconnue	189
33. Les Crows	197
34. Yellowstone	205
35. Le chemin du retour	207
36. Nouvelle vie	215
37. La « politique » anglo-américaine	221
38. La fin de la « nouvelle vie »	227
Index des illustrations	235
Au sujet de l'auteur	245
Communiquer avec l'auteur	247

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF et/ou Epub. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

<http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm>

Achevé en

Juin 2016

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

www.manuscritdepot.com

Imprimé à la demande au Québec à compter de

Juin 2016

Les Lefebvre de Batiscan

TOME I
**« L'apprentissage
canadien »**

TOME II
**Les Canadiens
« pure laine »**

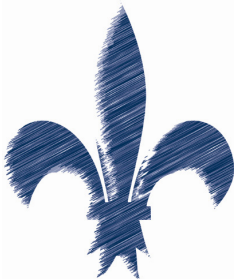
TOME III
**La politique ou
l'honneur**

La fin du tome 1 de notre récit s'est terminée sur la mort suspecte du pionnier de la famille. Les autorités ne s'y attardent pas, mais l'un des fils ne peut se résoudre à « laisser passer » ses soupçons. Il décide de résoudre l'énigme.

La suite de l'histoire de la famille se déroulera dans ce deuxième tome du récit. Courage et détermination ressortiront du caractère de nos ancêtres. Ces qualités ne sont pas spécifiques à cette seule famille; elles sont répandues dans toute la population canadienne de l'époque. Le Canadien « pure laine » n'apparaissait qu'à la deuxième génération; même si, à la première comme on l'a vu, le caractère du pionnier était complètement transformé à son arrivée au Canada.

L'histoire officielle n'a pas du tout accordé le crédit qui était dû à ces vrais « pères et mères de notre nation »; ce récit veut rectifier la situation.

L'épopée canadienne continue.



Fondation littéraire Fleur de Lys

Collection Le peuple en écriture

Le premier éditeur libraire québécois
sans but lucratif en ligne sur Internet

manuscritdepot.com

ISBN 978-2-89612-505-0